



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

**WID-LC**

PN

227

.D8

1804

**A V I S.**

et ouvrage se vend chez  
**J. DE MAT**, Libraire,  
an *Dépôt des Lois*, Grand'-  
Place, à Bruxelles.

*Nota.* On s'y abonne pour tous  
les ouvrages relatifs à la législation  
et jurisprudence française.

L110 - LC  
PN  
227  
D8  
1804

1st ed. was 1730  
second ed.

From the Library of  
**JAMES CRAIG LA DRIÈRE**  
Society of Fellows 1936-9, 1968-9  
Professor of Comparative Literature 1965-78  
or  
**HARVARD COLLEGE LIBRARY**

*G. v.*

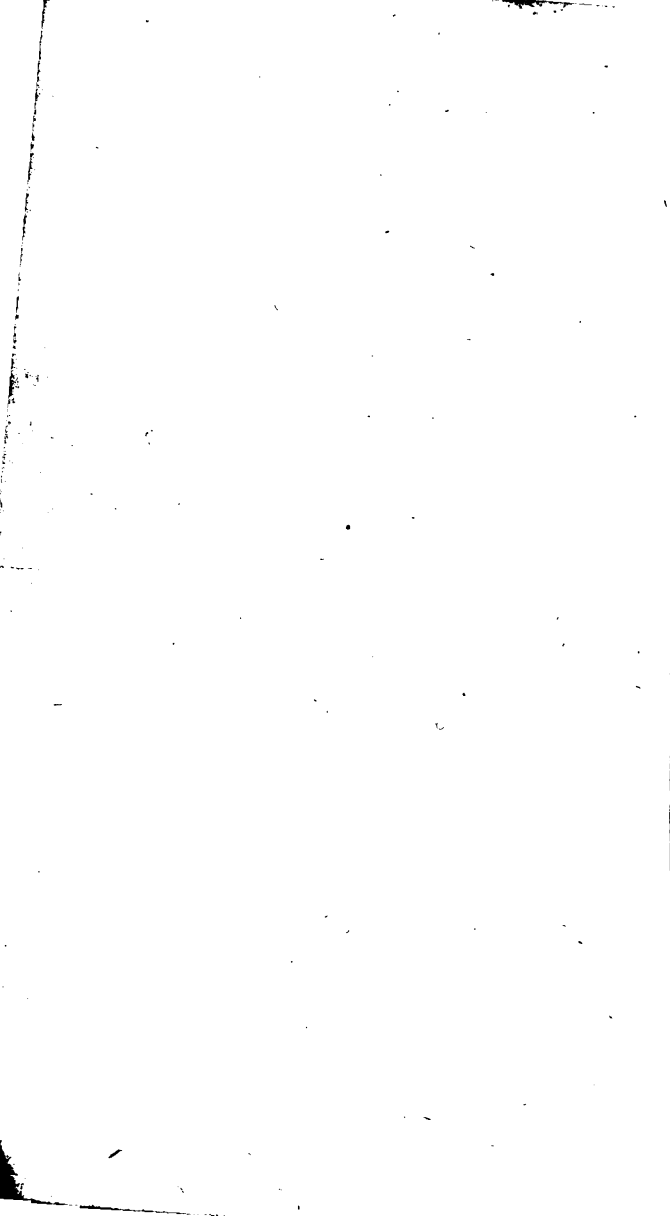
Gustave Secua



**DES TROPES,**

*P A R*

**M. DUMARSAIS.**





# DES TROPES

O U

## DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même  
mot dans une même Langue.

*Ouvrage utile pour l'intelligence des Au-  
teurs, et qui peut servir d'introduction  
à la Rhétorique et à la Logique.*

*Esprit Chauveau*  
Par M. DUMARSAIS. . .

NOUVELLE ÉDITION;

PLUS CORRECTE QUE LES PRÉCÉDENTES.

A LYON,

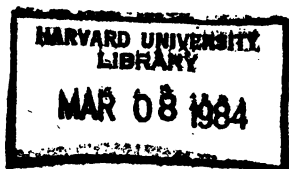
CHEZ TOURNACHON - MOLIN,  
IMPRIMEUR - LIBRAIRE.

---

---

AN XII. = 1804.

WHD-LC  
PN  
227  
D8  
1804



8784247

---

# DES TROPES,

OU

## DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

#### *Des Tropes en général.*

---

#### ARTICLE PREMIER.

##### *Idées générales des Figures.*

**A**VANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général, puisque les Tropes ne sont qu'une espèce de figure.

On dit comunément que les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires : que ce sont de certains tours et de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune et simple de parler : ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont

A

pas figurées, et qu'en un mot les figures sont des figures, et ne sont pas ce qui n'est pas figures.

D'ailleurs, bien loin que les figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles et ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire, et de si commun que les figures dans le langage des hommes. M. de Bretteville (1), après avoir dit que *les figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression et de pensée dont on ne se sert point communément*, ajoute « qu'il n'y a rien de si aisé et de si naturel. J'ai pris souvent plaisir, dit-il, à entendre » des paysans s'entretenir avec des figures de discours si variées, si vives, si éloignées du vulgaire, que j'avois honte d'avoir, si long-tems » étudié l'éloquence, voyant en eux certaine » rhétorique de nature beaucoup plus persuasive, » et plus éloquente que toutes nos rhétoriques » artificielles ».

En effet, je suis persuadé qu'il se fait plus de figures un jour de marché à la Halle, qu'il ne s'en fait en plusieurs jours d'assemblées académiques. Ainsi, bien loin que les figures s'éloignent du langage ordinaire des hommes, ce seroient au contraire les façons de parler sans figures qui s'en éloigneroient, s'il étoit possible de faire un discours où il n'y eût que des expressions non figurées. Ce sont encore les façons de parler recherchées, les figures déplacées, et tirées de loin, qui s'écartent de la manière commune et simple

(1) Eloquence de la chaire et du barreau. L. III, ch. 1.

de parler; comme les parures affectées s'éloignent de la manière de s'habiller, qui est en usage parmi les honnêtes gens.

Les apôtres étoient persécutés, et ils souffroient patiemment les persécutions. Qu'y a-t-il de plus naturel et de moins éloigné du langage ordinaire, que la peinture que fait St. Paul de cette situation et de cette conduite des apôtres (1)? « On nous maudit, et nous bénissons: on nous persécute, et nous souffrons la persécution: on prononce des blasphèmes contre nous et nous répondons par des prières ». Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité, de la naïveté, et qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire; cependant elles contiennent une fort belle figure qu'on appelle *antithèse*, c'est-à-dire, opposition: *maudire* est opposé à *bénir*, *persécuter* à *souffrir*, *blasphèmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus commun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle, et de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. *O nation incrédule et perverse! s'écrie Jésus-Christ, jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand aurai-je à vous souffrir (2)?* C'est une figure très-simple qu'on appelle *apostrophe*.

(1) *Maledictum*; et *benedictum*: *persecutionem* patienter, et *astutem*: *blasphemum*, et *obsecramus*. I. Cor. c. 12.

(2) *O generatio incrédule et perversa, quousque ero vobiscum? Quousque patiar vos*. *Mat. c. 17. v. 17.*

M. Fléchier (1) au commencement de son oraison funèbre de M. de Turène, voulant donner une idée générale des exploits de son héros, dit :  
 « conduites d'armées, sièges de places, prises de  
 » villes, passages de rivières, attaques hardies,  
 » retraites honorables, campemens bien ordonnés  
 » combats soutenus, batailles gagnées, ennemis  
 » vaincus par la force, dissipés par l'adresse,  
 » lassés par une sage et noble patience : On peut  
 » en trouver tant et de si puissants exemples, que  
 » dans les actions d'un homme, etc. ».

Il me semble qu'il n'y a rien dans ces paroles qui s'éloigne du langage militaire le plus simple ; c'est là cependant une figure qu'on apèle *congeries*, amas, assemblage. M. Fléchier la termine en cet exemple, par un autre figure qu'on apèle *interrogation*, qui est encore une façon de parler fort triviale dans le langage ordinaire.

Dans l'Andrienne de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, lui dit : *Quid ais omnium ...* (2) Que dis-tu le plus ? vous voyez que la proposition n'est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils : *Que dis-tu le plus méchant de tous les hommes ?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut suppléer des mots, pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des hommes. On apèle cette figure *ellipse*, c'est-à-dire, *omission*.

(1) Oraison funèbre de M. de Turène. *Exorde*.

(2) *Andr. act, V. sc. 3. v. 3.*

Il y a, à la vérité, quelques figures qui ne sont usitées que dans le style sublime : telle est la *prosopopée*, qui consiste à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées (1). « Ce tombeau s'ouvreroit, ces osse-  
 » mens se rejoindroient pour me dire : Pourquoi  
 » viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis jamais  
 » pour personne ? Laisse-moi reposer dans le  
 » sein de la vérité, et ne viens pas troubler ma  
 » paix, par la flaterie que j'ai haïe ». C'est ainsi que M. Flécier prévient ses auditeurs, et les assure par cette *prosopopée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le duc de Montausier.

Hors un petit nombre de figures semblables réservées pour le style élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple, et dans le langage le plus commun.

Qu'est-ce donc que les figures ? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure*, dans le sens propre, est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus ; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure et leur forme particulière, qui fait que chaque corps paroît à nos yeux différent d'un autre corps ; il en est de même des expressions figurées ; elles font d'abord connoître ce qu'on pense ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases et à tous les assemblages de

(1) Oraison funèbre de M. de Montausier.

mot, et qui consiste à signifier quelque chose, en vertu de la construction grammaticale; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière qui leur est propre; et c'est en vertu de cette modification particulière que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure.

L'*antithèse*, par exemple, est distinguée des autres manières de parler, en ce que, dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse, les mots sont opposés les uns aux autres; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'oppositions de mots, on les rapporte à l'antithèse.

L'*apostrophe* est différente des autres énonciations, parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente ou absente, etc.

Ce n'est que dans la *prosopopée* que l'on fait parler les morts, les absents, ou les êtres inanimés: il en est de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les distingue de autres assemblages des mots, qui font un sens dans le langage ordinaire des hommes.

Les grammairiens et les rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler; ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d'ordre et d'arrangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire connaître ce qu'on pense, sont appelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non



seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont appelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, et avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, et de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

M. de la Bruyère dit (1) « qu'il y a de cer-  
 » taines choses dont la médiocrité est insupporta-  
 » ble : la poésie, la musique, la peinture, et le  
 » discours public. Il n'y a point là de figure ;  
 c'est-à-dire, que toute cette phrase ne fait autre  
 chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère,  
 sans avoir de plus un de ces tours qui ont un  
 caractère particulier. Mais, quand il ajoute,  
 « Quel supplice que d'entendre déclamer pompeu-  
 » sement un froid discours, ou prononcer de mé-  
 » diocres vers avec emphase ! » c'est la même  
 pensée ; mais de plus elle est exprimée sous la  
 forme particulière de la surprise, de l'admira-  
 tion ; c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de soldats, dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement, et les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les distingue, et qui fait conoître de quel régiment ils sont ; les uns sont habillés de rouge, les autres de bleu, de blanc, de jaune, etc. Il en est de même des

(1) Caractères des Ouvrages de l'esprit.

assemblages des mots qui composent le discours; un lecteur instruit rapporte un tel mot, une telle phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconnoît la forme, le signe, le caractère de cette figure; les phrases et les mots, qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment: elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoître ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étonner si les figures, quand elles sont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grace au discours; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embellissent les discours, et qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination et des passions; il ne faut pas croire que le discours ne tire ses beautés que des figures. Nous avons plusieurs exemples en tout genre d'écrire, où toute la beauté consiste dans la pensée exprimée sans figure. Le père des trois Horaces ne sachant point encore le motif de la fuite de son fils, apprend avec douleur qu'il n'a pas résisté aux trois Curiaces.

*Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? lui dit Julie: qu'il mourût*, répond le père (1).

(1) Corneille. *Horaces*, Act. III, sc. 3.

Dans une autre tragédie de Corneille (1), Prusias dit qu'en une occasion dont s'agit, il veut se conduire en père, en mari. Ne soyez ni l'un ni l'autre, lui dit Nicomède :

PRUSIAS

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Il n'y a point là de figure, et il y a cependant beaucoup de sublime dans ce seul mot, Voici un exemple plus simple.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,  
 Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,  
 A souffrir des mépris à ployer les genoux :  
 Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,  
 Véritablement homes,  
 Et meurent come nous (2).

Je pourrais rapporter un grand nombre d'exemples pareils, énoncés sans figure, et dont la pensée seule fait le prix. Ainsi, quand on dit que les figures embellissent le discours, on veut dire seulement, que dans les occasions où les figures ne seroient point déplacées, le même fonds de pensée sera exprimé d'une manière ou plus vive ou plus noble, ou plus agréable par le secours des figures, que si on l'exprimoit sans figures.

De tout ce que je viens de dire, on peut former cette définition des figures : *Les figures* sont des manières de parler distinctement des autres, par une modification particulière, qui fait qu'on

(1) Idem, *Nicomède*, act. IV, sc. 3.

(2) *Malherbe. Liv. I. Paraph. du Ps. CXLV.*

les réduit chacune à une espèce à part, et qui les rend, ou plus vives, ou plus nobles, ou plus agréables que les manières de parler qui expriment le même fonds de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.

## ARTICLE II.

### *Division des Figures.*

On divise les figures en figures de pensées, *figuræ sententiarum*, *Schémata* : et en figures de mots, *figuræ verborum*. Il y a cette différence, dit Cicéron (1), entre les figures de pensées et les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination ; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, en sorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de Montausier dans la prosopopée que j'ai rapportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée. Au contraire, les figures des mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit ; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale, je dis qu'elle étoit composée de cent voiles ; c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite, voiles est là pour vaisseaux : que je substitue le mot de vaisseaux à celui de voiles, j'exprime également ma pensée ; mais il n'y a plus de figure.

(1) Inter conformationem verborum et sententiarum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba mutentur sententiæ remanent. quibusdam verbis non tollit. Cicer. de Orat. lib. III, n. 201. aliter LII.

## ARTICLE III.

*Divisions des figures des mots.*

IL y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1.<sup>o</sup> Celles que les grammairiens apèlent *figures de diction* : elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres ou dans les syllabes des mots ; telle est , par exemple , la syncope , c'est le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot , *scuta virum* , pour *virorum*.

2.<sup>o</sup> Celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple , lorsqu'Horace (1) parlant de Cléopâtre , dit *monstrum* , *quæ...* nous disons en français *la plupart des homes disent* , et non pas *dit*. On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'apèle *syllapse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures , ainsi je n'en parlerai point ici.

3.<sup>o</sup> Il y a quelques figures de mots , dans lesquelles les mots conservent leur signification propre , telle est la répétition , etc. C'est aux rhéteurs à parler de ces sortes de figures , aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes et dans les autres , la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots ; ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4.<sup>o</sup> Enfin , il y a des figures de mots qu'on apèle *tropes* ; les mots prennent par ces figures des significations différentes de leur signification propre. Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la grammaire.

(1) *Liv. 1, Ode 37, v. 21.*

## ARTICLE IV.

*Définition des Tropes.*

Les Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot ; ainsi, pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot ; nous l'expliquerons bientôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *tropos conversio*, dont la racine est *trepo*, verito, *je tourne*. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre : *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux*, les voiles ne sont qu'une partie du vaisseau : cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire conôître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière, qui fait qu'on les raporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, et qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre ; mais de plus chaque trope difere d'un autre trope, et

cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre, par exemple : *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV d'immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V, fut appelé à la couronne d'Espagne. Louis XIV vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abîmées ou anéanties ? nullement : personne n'entendait cette expression à la lettre, et dans le sens propre; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664, le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, et encore à ce que sa majesté établit la compagnie des Indes, dit :

Quand je vois ta sagesse . . . (1)

Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur,

La France sous tes loix maîtriser la fortune.

Et nos vaisseaux domtant l'un et l'autre, *Neptune*...

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre une autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France et l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire de plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n'y aura plus à l'avenir qu'une bône intelligence entre la France et l'Espagne : c'est une métonymie.

(1) Discours au Roi.

du signe, ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'aigle est le symbole de l'Empire : l'empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l'exemple que je viens de rapporter l'*aigle* signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer, il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales et occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* dans le sens propre signifie une personne qui est privée de l'usage de la vue : si je me sers de ce mot pour marquer ceux qui ont été guéris de leur aveuglement, (1) côme quand Jésus-Christ a dit, *les aveugles voient*, alors *aveugles* n'est plus dans le sens propre, il est dans un sens que les philosophes apèlent *sens divisé* : ce sens divisé est un trope, puisqu'alors *aveugles* signifie ceux qui ont été aveugles, et non pas ceux qui le sont. Ainsi, outre les tropes dont on parle ordinairement, j'ai cru qu'il ne seroit pas inutile ni étanger à mon sujet, d'expliquer encore ici les autres sens dans lesquels un même mot peut être pris dans le discours.

(1) *Matth. c. XI, v. 5.*



## ARTICLE V.

*Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit connoître les Tropes pour bien entendre les auteurs, et pour avoir des connoissances exactes dans l'art de parler et d'écrire.*

AU reste, ce traité me paroît être une partie essentielle de la grammaire; puisqu'il est du ressort de la grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, et en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'auteur même le plus facile, sans avoir recours aux connoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des commençans, aussi bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés et éloignés de la première signification de ces mots; par exemple.

*Tityre, tu patula recubans sub tegmine fagi,  
Sylvestrem tenui musam meditaris avena (1).*

*Vous méditez une muse, c'est-à-dire, une chanson, vous vous exercez à chanter.* Les Muses étoient regardées dans le Paganisme comme les déesses qui inspiroient les poètes et les musiciens; ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même; c'est la cause pour l'effet; c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin; nous l'expliquerons dans la suite.

(1) Virg. *Écl.* liv. 1. v. 2.

*Avena*, dans le sens propre, veut dire de l'*aveine* : mais parce que les bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flûte, come font encore les enfans à la campagne : de là, par extension, on a apelé *avéna* un chalumeau, une flûte de berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le nouveau Testament, dans l'Imitation de J. C., dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont écrits le plus simplement, et par lesquels on comence : ainsi, je demeure toujours convaincu que cette partie n'est pōint étrangère à la grammaire, et qu'un grammairien doit avoir une conoissance détaillée des tropes.

Je conviens (1), si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore ? C'est ainsi qu'il y avoit plus de 40 ans que le Bourgeois-Gentilhomme *disoit de la prose, sans qu'il en sût rien* (2). Ces conoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison*, come dit Mr. Jourdain (3), mais elles sont utiles et nécessaire à ceux qui ont besoin de l'art de parler et d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison

(1) Réponse à un objection.

(2) Molière, *Bourgeois Gentilhomme*, act. II. sc. 4.

(3) *Ibid*, act. III, sc. 3.

du discours , et donent de la précision et de la justesse.

Les Sciences et les Arts ne sont que des observations sur la pratique : l'usage et la pratique ont précédé toutes les sciences et tous les arts ; mais les sciences et les arts ont ensuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler et d'écrire , ses pièces n'auroient été que des pièces informes , où le génie , à la vérité , auroit paru quelquefois , mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la comédie : ses talens ont été perfectionnés par les observations , et c'est l'art même qui lui a appris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement , sans conoitre les notes , les clés , ni les règles de la musique ; elles ont chanté pendant bien des années des *sol* et des *fa* , sans le savoir ; faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la musique pour perfectionner leur talent ?

Nos pères ont vécu sans conoitre la circulation du sang ; faut-il négliger la conoissance de l'anatomie ? et ne faut-il plus étudier la physique , parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eût de la pesanteur et de l'élasticité ? Tout a son tems et ses usages , et Molière nous déclare dans ses préfaces , qu'il ne se moque que des abus et du ridicule.

## ARTICLE VI.

*Sens propre, Sens figuré.*

AVANT que d'entrer dans le détail de chaque trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu'il y a entre le sens propre et le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les rhéteurs donnent ensuite à ce sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi; par exemple : *Le feu brûle, la lumière nous éclaire*, tous ces mots là sont dans le sens propre.

Mais quand un mot est pris dans un autre sens il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle, c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord; alors on dit que ce mot est au figuré; par exemple : *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours.*

*Masque*, dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air.

Ce n'est point dans ce sens propre que Matherbe prenoit le mot de *masque*, lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y avoit plus de masques que de visages : *masque* est là dans un sens figuré, et se prend pour *personnes dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, et prennent des mines propres à marquer une situation d'esprit et de cœur toute autre que celle où ils sont effectivement.

Ce mot *voix*, (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, et sur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la voix mâle ou féminine, douce ou rude, claire ou enrouée, foible ou forte enfin aiguë, flexible, grêle, cassée, etc. En toutes ces occasions, *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étouffer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure*, *remords*, etc. On dit aussi que *tant que le peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses commandemens, *il en fut assisté*. *Les brebis entendent la voix du pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix, et la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre; on veut marquer principalement qu'elles lui obéissent, ce qui est le sens figuré. *La voix du sang*, *la voix de la nature*, c'est-à-dire, les mouvemens inté-

rieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent , etc. *La voix du peuple est la voix de Dieu* , c'est-à-dire , que le sentiment du peuple , dans les matières qui sont de son ressort , est le véritable sentiment.

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations , dans les élections , dans les assemblées où il s'agit de juger ; ensuite , par extension , on a apelé *voix* , le sentiment d'un particulier , d'un juge ; ainsi en ce sens , *voix* signifie *avis* , *opinion* , *suffrage* , *il a eu toutes les voix* , c'est-à-dire , tous les suffrages ; *briguer les voix* , *la pluralité des voix* ; *il vaudroit mieux* , s'il étoit possible , *peser les voix* , que de les compter , c'est-à-dire , qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans et les plus sensés , que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

*Voix* signifie aussi dans un sens étendu , *gémissement* , *prière*. *Dieu a écouté la voix de son peuple* , etc.

Tous ces différens sens du mot *voix* qui ne sont pas précisément le premier sens , qui seul est le sens propre , sont autant de sens figurés.

## ARTICLE VII.

### *Réflexions générales sur le Sens figuré.*

#### I. *Origine du Sens figuré.*

La liaison qu'il y a entre les idées accessoires , je veux dire , entre les idées qui ont rapport les

unes aux autres, est la source et le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions, sont toujours accompagnés de différentes circonstances qui nous frappent, et par lesquelles nous désignons souvent, ou les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner, ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom propre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, et souvent aussi ces idées accessoires désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De-là, lesigne pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, et les autres tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exercer l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même ordinairement plus vive et plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle attache ou amuse l'imagination et donne aisément à deviner à l'esprit.

## II. Usages ou effets des Tropes.

I. UN des plus fréquens usages des Tropes, c'est de réveiller une idée principale, par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux; cent feux pour

cent maisons ; il aime la bouteille, c'est-à-dire, il aime le vin ; le fer pour l'épée ; la plume ou le style pour la manière d'écrire, etc.

2. Les tropes donnent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée, nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occupe se présente à nous, avec les idées accessoires qui l'accompagnent, nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent, ainsi nous avons naturellement recours aux tropes, d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-mêmes : de-là viennent ces façons de parler, *il est enflammé de colère, il est tombé dans une erreur grossière, flétrir la réputation, s'enivrer de plaisir*, etc.

3. Les tropes ornent le discours. M. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M. le duc de Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui apprirent les dogmes de la religion catholique, et lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : « Tombez, tombez, voiles im-  
 » portuns qui lui couvrez la vérité de nos mys-  
 » tères : et vous prêtres de J. C. prenez le glaive  
 » de la parole, et coupez sagement jusqu'aux  
 » racines de l'erreur, que la naissance et l'édu-  
 » cation avoient fait croître dans son ame. Mais  
 » par combien de liens étoit-il retenu » ?

Outre l'apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les tropes en font le



principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu* ; toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes accoutumés, n'excitent point en nous ce sentiment d'admiration et de surprise, qui élève l'ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes. *Tous les hommes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

*Pallida mors, æquo pede pulsat pauperum tabernas  
Regumque turres (1)*

On sait la paraphrase simple et naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,

On a beau la prier ;

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,

Et nous laisse crier (2).

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,

Est sujet à ses lois,

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,

N'en défend pas nos rois.

Au lieu de dire que c'est un Phénicien qui a inventé les caractères de l'écriture, ce qui seroit une expression trop simple pour la poésie, Brébeuf a dit :

(1) Lib. L. Od. 4.

(2) Malherbe, XL.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux (1) ,  
 De peindre la parole et de parler aux yeux ,  
 Et par les traits divers de figures tracées ,  
 Donner de la couleur et du corps aux pensées (2).

5. Les tropes sont d'un grand usage pour dénigrer des idées dures , désagréables ; tristes , ou contraires à la modestie ; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme , et dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot , ils donent à un mot une signification nouvelle , soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots , auxquels souvent il ne peut se joindre dans le sens propre , soit parce qu'on s'en sert par extension et par ressemblance , pour suppléer aux termes qui manquent dans la langue.

Mais il ne faut pas croire avec quelques savans , que les tropes n'aient d'abord été inventés que par nécessité , à cause du défaut et de la disette des mots propres , et qu'ils aient contribué depuis à la beauté et à l'ornement du discours , de même à peu près que les vêtemens ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps et le défendre contre le froid , et ensuite ont servi à l'embellir et à l'orner (3.) Je ne crois

(1) Pharsale , Lib. III.

(2) Phœnicæ primi , famæ si creditur , ausi.

Mansuram rudibus vocem signare figuris. Lib. III.  
 v. 220. Lucan.

(3) Manière d'enseigner et d'étudier les Belles-Lettres , par M. Rollin , tome II , p. 246. et Cic. de Oratore , n. 155. *alter xxxviii. Voss. inst. orat. L. xv. c. v. n. 14.*

pas, qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui suppléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel ait été le premier et le principal usage des tropes. D'ailleurs ce n'est point là, ce me semble, la marche, pour ainsi dire, de la nature; l'imagination a trop de part dans le langage et dans la conduite des hommes, pour avoir été précédée en ce point par la nécessité. Si nous disons d'un homme qui marche avec trop de lenteur, qu'il *va plus lentement qu'une tortue*, d'un autre, qu'il *va plus vite que le vent*, d'un passionné, qu'il *se laisse emporter au torrent de ses passions*, etc, c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en sommes occupés les premiers, et nous nous en servons ensuite, pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les hommes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, et ce que leur inspiroit le désir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux-mêmes vivement. Les rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des hommes. Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'import-

tance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent* (1), ce qui est très-véritable, Cicéron, Quintilien et M. Rollin, qui pense et qui parle comme ces grands homes, disent que c'est *par emprunt et par métaphore qu'on a appelé gemma le bourgeon de la vigne* : parce, disent-ils, qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer. Mais si nous en croyons les étymologistes, *gemma* (2) est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, et ç'a été ensuite par figure que les Latins ont donné ce nom aux perles et aux pierres précieuses. En effet, c'est toujours le plus commun et le plus connu qui est le propre, et qui

(1) M. Rollin, tom. II, p. 244.

(2) Verbi translatio instituta est inopia causa, frequentata delectationis. Nam *gemmae vitis, luxuriam esse in herbis, lætas segetes*, etiam rustici dicunt. Cic. de Oratore, L. III. n. 155. aliter XXXVIII.

Necessitate rustici dicunt *gemmae in vitibus*. Quid enim dicerent aliud? Quintil. instit. orat. lib. VIII, cap. 6. Methaph.

*Gemma* est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt, à *geno*, id est, signo : hinc Margarita et deinceps omnis lapis pretiosus dicitur *gemma*... quod habet quoque Perottus, cujus hæc sunt verba, « lapis in los *gemma* vocavere à similitudine *gemmae* quas in vitibus sive arboribus cernimus; *gemmae* enim proprie sunt pupali quos primo vitis emittunt; et *gemmae* vitis dicuntur, dum *gemmae* emittunt. » *Martini Lexicon*, voce *gemma*.

*Gemma* oculus vitis proprie. 2. *gemma* deinde generale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur. voc. gemmae*.

se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays latin connoissoient les bourgeons des vignes et des arbres, et leur avoient donné un nom avant que d'avoir vu des perles et des pierres précieuses : mais come on donna ensuite par figure et par imitation ce même nom aux perles et aux pierres précieuses, et qu'apparemment Cicéron, Quintilien et M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus connu, étoit le nom propre, et que le figuré étoit celui de ce qu'ils connoissoient moins.

## III.

*Ce qu'on doit observer, et ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, et pourquoi ils plaisent.*

LES Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer, sont defectueux. Ils doivent sur-tout être clairs, faciles, se présenter naturellement, et n'être mis en œuvre qu'en tems et lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'affectation et le défaut de convenance. Molière dans ses *Précieuses*, nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées et déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un laquais, *donnez des sièges*, sans aller chercher le détour de lui dire (1) : *voiturez-nous ici les commodités de la conversation*. De plus, les idées

(1) Les *Précieuses ridicules*, sc. ix.

accessoires ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des *Précieuses* de Molière, ou ne jouent point comme elles jouent dans l'imagination d'un homme sensé : *Le conseiller des grâces* (1), pour dire le miroir : *contentez l'envie qu'a ce fauteuil de vous embrasser* (2), pour dire asséyez-vous.

Toutes ces expressions tirées de loin et hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit; et font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s'il est permis de parler ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser de ceux qui ont l'esprit droit et juste, et qui sentent les convenances. Ceux qui aherchent trop l'ornement dans le discours, tombent souvent dans ce défaut sans s'en apercevoir; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante et qui leur a coûté, et se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux-mêmes.

On ne doit donc se servir de tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit; qu'ils sont tirés du sujet; que les idées accessoires les font naître; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces sortes de figures

(1) Ibid. sc. v. r.

(2) Ibid. sc. ix.

plaisent extrêmement (1), par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles, qui sont sous la main, si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron, adoptée par M. Rollin, je crois plutôt que les expressions figurées donnent de la grace au discours, parce que, comme ces deux grands homes le remarquent, elles donnent du corps (2), pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, et les font presque toucher au doigt et à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination; en un mot, par les idées sensibles et accessoires.

## IV.

*Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.*

I. IL n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré, c'est-à-dire, éloigné de sa signification propre et primitive.

Les mots les plus comuns et qui reviennent souvent dans le discours, sont ceux qui sont pris le plus fréquemment dans un sens figuré, et qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, etc.

2. Un mot ne conserve pas dans la traduction tous les sens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières, soit parce que ces

(1) Manière d'enseigner, tom. II. p. 247.

(2) Ibid. p. 248.

expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, et inconnus dans un autre; soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour suffrage. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam*: au contraire, *morem gerere alicui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en français, si on se contentoit de la rendre mot à mot, et que l'on traduisît, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, *faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir*. Il en est de même de *vicem gerere*, *verba dare*, et d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, et que la pratique de la version interlinéaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée et non à la lettre, et parler comme l'auteur lui-même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit



de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.

V.

*Observations sur les Dictionnaires Latins-Français.*

Nos dictionnaires n'ont point assez remarqué ces différences ; je veux dire, les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue ; et les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression, pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles et souvent nuisibles aux commençans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple :

*Porter*, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* : mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, etc. on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de celui qui parle latin : ainsi, quand on considère *porter*, tout seul et séparé des autres mots qui lui donnent un sens figuré, on manqueroit d'exactitude dans les dictionnaires français-latins, si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre*, *invidere*, *alloqui*, *valere*, etc.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les dictionnaires latins-français ; quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot, quelque autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est que dans notre français ; parce que nous nous servons d'une autre image ; et par conséquent de mots tout différens ; par exemple (1) : *Mittere* signifie, dit-on, envoyer, retenir, arrêter, écrire ; n'est-ce pas comme si l'on disoit dans le dictionnaire français-latin, que *porter* se retient en latin par *ferre*, *invidere*, *aliqui*, *valere* ? Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir*, d'*arrêter*, d'*écrire*, dans l'imagination d'une home qui parloit latin. Quand TERENCE a dit : *lacrymas mitte* (2), et *missam iram faciet* (3) ; *mittere* avoit toujours dans son esprit la signification d'*envoyer* : envoyez loin de vous vos larmes, votre colère, comé on renvoie tout ce dont on veut se défaire. Que si en ces occasions, nous disons plutôt, *retenez vos larmes*, *retenez votre colère*, c'est que pour exprimer ce sens, nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein, ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échappe. Ainsi

(1) Voyez le dictionnaire latin-français, imprimé sous le nom de R. P. Tachart, en 1727, et quelques autres dictionnaires nouveaux.

(2) Adelp. Act. 3, sc. 2, v. 37.

(3) Hec. Act. 5, sc. 2, v. 14.

Il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur, on doit rendre, s'il est possible, figure par figure, sans s'attacher à traduire littéralement; mais quand il s'agit de donner l'intelligence d'une langue, ce qui est le but des dictionnaires, on doit traduire littéralement, afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot; autrement c'est tout confondre: les dictionnaires nous diront que *aqua* signifie *le feu*, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire *arrêter*, *retenir*; car enfin les latins criaient *aquas*, *aquas* (1), c'est-à-dire, *afferte aquas*, quand le feu avoit pris à la maison, et nous criions alors *au feu*, c'est-à-dire, accourez au feu pour aider à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'apprendre la langue d'un auteur, il faut d'abord donner à un mot sa signification propre, c'est-à-dire, celle qu'il avoit dans l'imagination de l'auteur qui s'en est servi, et ensuite on le traduit, si l'on veut, selon la traduction des pensées, c'est-à-dire, à la manière dont on rend le même fonds de pensée, selon l'usage d'une autre langue.

*Mittere* ne signifie donc point en latin *retenir*, non plus que *pelleré*, qui veut dire *chasser*. Si Térence a dit *lacrymas mitte*, Virgile a dit dans

(1). *Territa vicini; Tēta clamat aquas. Prop. L. 4. El. 9, v. 32. ad extinguendum incendium, inquit Boetius. Ibid.*

le même sens, *lacrymas dilectæ pelle Creusa* (1) Chassez les larmes de Créüse, c'est-à-dire, les larmes que vous répandez pour l'amour de Créüse, cessez de pleurer votre chère Créüse, retenez les larmes que vous répandez pour l'amour d'elle, consolez-vous.

*Mittere* ne veut pas dire non plus en latin *écrire* : et quand on trouve *mittere epistolam alicui*, cela veut dire dans le latin, *envoyer une lettre à quelqu'un*, et nous disons plus ordinairement, *écrire une lettre à quelqu'un*. Je ne finirois point si je voulois rapporter ici un plus grand nombre d'exemples du peu d'exactitude de nos meilleurs dictionnaires ; *merces* punition, *nox* la mort, *pulvis* le bareau, etc.

Je voudrois donc que nos dictionnaires donassent d'abord à un mot latin la signification propre que ce mot avoit dans l'imagination des auteurs latins ; qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les Latins donnoient à ce mot. Mais quand il arrive qu'un mot joint à un autre, forme une expression figurée, un sens, une pensée que nous rendons en notre langue, par une image différente de celle qui étoit en usage en latin ; alors je voudrois distinguer :

I. Si l'explication littérale qu'on a déjà donnée du mot latin, suffit pour faire entendre à la lecture l'expression figurée, ou la pensée littérale du latin ; en ce cas, je me contenterois de rendre la pensée à notre manière ; par exemple : *mit-*

(1) *Enéid.* lib. II, v. 785.

*scribere* envoyer, *mittere iram*, retenir votre colère, *mittere epistolam alicui*, écrire une lettre à quelqu'un.

*Provincia*, province, de *pro* ou *procul*, et de *vincere* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vincere*, vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donnoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre, *provinciam capere*, *suscipere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur ; et on dit par métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise (1). *Provinciam cepisti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaise commission, d'un emploi difficile.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la française, et que la lettre n'en peut pas être aisément entendue, les dictionnaires devoient l'expliquer d'abord littéralement, et ensuite ajouter la phrase française qui répond à la latine, par exemple : *laterem crudum lavare*, laver une brique crue, c'est-à-dire, perdre son temps et sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fût cuite, ne ferait que de la boue, et perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* temps ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot

(1) Ter. Phorm. Act. 1, sc. 3.

dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, et non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

## S E C O N D E P A R T I E.

### *Des Tropes en particulier.*

## L A I G A T A C H E R E S E.

### *Abus, Extension, ou Imitation.*

LES langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer; par exemple: l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux; ce qui s'appèle *ferrer un cheval*; que s'il arrive qu'au lieu de fer, on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés d'argent*, plutôt que d'inventer un nouveau mot qui ne seroit pas entendu: on *ferré* aussi d'argent une cassette, etc. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent.

au lieu de fer. On dit de même *aller à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Ludere par impar ; equitare in arundine longa (1).

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s'est servi d'*ædificare* (2), bâtir, en parlant du cheval de Troie ; et Cicéron a dit, *ædificare classem*, bâtir une flotte (3).

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du ciel* ; et ces pains, c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs (4), *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre*. Ainsi la mâne fut appelée *pain* par extension.

*Parricida*, parricide, se dit en latin et en français, non-seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère, ou quelqu'un de ses parens, ou enfin quelque personne sacrée.

Ainsi, la Catachrèse est un écart que certains mots font de leur première signification, pour en prendre un autre qui y a quelque rapport, et c'est aussi ce qu'on apèle *extension* : par exemple, *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates et minces, come

(1) Hor. 2, sat. 3, v. 24.

(2) Æn. 2, v. 16.

(3) Cic. pro lege Manilia. l. 4.

(4) Exod. ch. XVI, v. 4 et 5.

les feuilles des plantes ; on dit *une feuille de papier*, *une feuille de fer blanc*, *une feuille d'or*, *une feuille d'étain*, qu'on met derrière les miroirs : *une feuille de carton*, *le talc se lève par feuilles* ; *les feuilles d'un paravent*, etc.

La langue, qui est le principal organe de la parole, a donné son nom par métonymie et par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiômes, le langage des différentes nations : *langue latine*, *langue française*.

*Glace*, dans le sens propre, c'est de l'eau gelée : ce mot signifie ensuite par imitation, par extension, un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

*Glace*, signifie encore une sorte de composition de sucre et de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, et n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir*, *florissant*, se disoient autrefois des arbres et des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre, et *florir* au figuré : si ce n'est à l'infinitif, c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation : *Pétrarque florissoit vers le milieu du XIV.<sup>e</sup> siècle* ; *une armée florissante*, *un empire florissant*. \* La



» langue grèque, dit madame Dacier, se main-  
 » tint encore assez *florissante* jusqu'à la prise de  
 » Constantinople, en 1453. »

*Prince*, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal; mais aujourd'hui en français il signifie, un souverain, ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donnoient dans leur camp à leur général, quand ils'étoit distingué par quelque expédition mémorable: on n'avoit ataché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne République. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du règne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere*, que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens; *succurram atque subibo. Quidquid (1) succurrit libet scribere*, et Sénèque dit, *obvius, si nomen non succurrerit, Dominos salutamus*; « lorsque nous rencontrons quelqu'un, et que  
 » son nom ne nous vient pas dans l'esprit,  
 » nous l'appelons Monsieur. » Cependant come il faut souvent se hâter et courir pour venir au secours de quelqu'un, on a doné insensible-

(1) Cic. ad Art. L. 14. Epist. 1. sub. finem. Senec.

ment à ce mot par extension, le sens d'*aider* ou *secourir*.

*Petere*, selon Perisionius, vient du grec *peto* et *petomai*, dont le premier signifie *tomber*, et l'autre *voler*; ensorte que ces verbes marquent une action qui se fait avec effort et mouvement vers quelque objet; ainsi :

1. Le premier sens de *petere*, c'est *aler vers*, *se porter avec ardeur vers un objet*; ensuite on donne à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demande*; *petere consulatum*, *briguer le consulat*; *petere nuptias alicujus*, *rechercher une personne en mariage*.

3. *Aler prendre*; *undè mihi petam cibam* (1).

4. *Aler vers quelqu'un*; et en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile a dit : *malo me Galatea petit* (2), et Ovide, *à populo saxis prætereunte petor* (3).

5. Enfin *petere* veut dire par extension, *aler en quelque lieu*, ensorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes et de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée, après leur naufrage, demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mettre en état d'aler en Italie, dans le Latium, ou du moins d'aler trouver le Roi Aceste.

(1) Ter. Heau. 1, 2, 25.

(2) Ecl. 3, v. 64.

(3) Eleg. de nuce, v. 22.

ILLI Italiam laeti Latiniq[ue] petamus (1),  
 At freta Sicaniæ saltem sedesq[ue] paratas,  
 Unde huc advecti, regemq[ue] petamus Acesten.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Sen vos Hesperiam magnam Saturniaque arva,  
 Sive Erycis fines, regemq[ue] optatis Acesten.

où vous voyez qu'*optatis* explique *petamus*.

*Advertere* signifie tourner vers : *advertere agmen urbi* (2), tourner son armée vers la ville ; *navem advertere*, tourner son vaisseau vers quelque endroit, y aborder : ensuite on l'a dit par métaphore de l'esprit ; *advertere animum*, *advertere mentem*, tourner l'esprit vers quelque objet, faire attention, faire réflexion, considérer : on a même fait un mot composé de *animum*, et d'*advertere* ; *animadvertere*, considérer, remarquer, examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit, son sentiment, vers ceux qui nous ont ofensés, et qu'on veut punir ; on a donné ensuite par extension le sens de punir à *animadvertere* ; *verberibus animadvertebant in cives* (3) ; ils tournoient leur ressentiment, leur colère avec des verges contre les citoyens, c'est-à-dire, qu'ils condannoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*animus* se prend alors dans le sens de colère (4). *Animus*,

(1) Virg. Æn. 1, v. 558.

(2) Virg. Æn. 12, v. 555.

(3) Saluste, Catil. 52.

(4) Basil. Fab. Thes. verb. *animus*.

dit Faber, se prend souvent pour cette partie de l'ame *quæ impetus habet et motus*.

*Ira furor brevis est; animum rege, qui nisi parat (1), Imperat; hunc frenis, hunc tu compeſce catenâ.*

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, et ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue; c'est-à-dire, que le mot français ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en français ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin: *demandar* répond à *petere*; cependant nous ne disons point *demandar* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

*Oppido* dans son origine est le datif d'*opplidum*, ville; *oppido* pour *la ville*, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, *avez-vous fait bonne récolte? Sæpè respondebatur, quantum vel oppido satis esset*, j'en aurois pour nourrir toute la ville: et de-là est venu qu'on a dit *oppido* adverbialement, pour beaucoup, *hinc in consuetudinem venit diceretur oppido pro valdè, mutum Festus, voc. Oppido*.

*Dont* vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, comme nous disons *dela*, *dedans*. *Aliquid dederis undè utatur* (2), donnez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le mettant à profit: ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification

(1) Hor. lib. 1, Epist. 2, v. 62.

(2) Térence, *Adelp.* Act. 5, sc 9, v. 24.

primitive: on ne dit pas la ville dont je viens, mais d'où je viens.

*Propinare*, boire à la santé de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre boire le premier. Quand les Anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, et faire à peu près à son égard ce que nous apelons boire à la santé; ils prenoient une coupe pleine de vin, ils en buvoient un peu les premiers, et ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire (1). Cet usage s'est conservé en Flandre, en Holande et dans le Nord: on fait l'essai, c'est-à-dire, qu'avant de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. De-là, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinare* pour livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre; le livrer, le donner comme on donne à boire après avoir fait l'essai. Je vous le livre, dit Térence, en se servant par extension du mot *propino* (2), moquez-vous de lui tant qu'il vous plaira, hunc vobis dendum propino.

Nous avons vu dans la cinquième partie de

(1) Hic Regina gravem gemmis auroque poposcit,  
 Implevit que mero pateram. . . . .  
 — et in mensâ laticum fibavit honorem;  
 Primaque libato summo tenuis attigit ens;  
 Tum Bitis dedit inrepitans; ille impiger haurit  
 Spumantem pateram, et pleno se proluit aure.  
 (2) Ter. Eun. Act. 5. Scène dern.

cette Grammaire , que la préposition suppléoit aux rapports qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots ; qu'elle marquoit un rapport général ou une circonstance générale , qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or , ces rapports ou circonstances générales , sont presque infinis ; et le nombre des prépositions est extrêmement borné ; mais pour suppléer à celles qui manquent , on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification , elle a sa destination principale , son premier sens propre ; et ensuite par extension , par imitation , par abus , en un mot par catachrèse , on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition , et qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition ; par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu , c'est à dire , que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu. *César fut tué dans le sénat , entrer dans une maison , serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit et du corps , les différents états de la fortune , en un mot les différentes manières d'être , come autant de lieux où l'homme peut se trouver ; et alors on dit par extension , *être dans la joie , dans la crainte , dans le deuil , dans la bono ou dans la mau-*

*vaise fortune, dans une parfaite santé, dans le désordre, dans l'épée, dans la robe, dans le doute, etc.*

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems : c'est encore par extension, par imitation ; on considère le tems comme un lieu, *nolo me in tempore, hoc videat senex*, c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andrienne de Térence.

*Ubi* et *ibi* sont des adverbes de lieu ; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems, *hæc ubi dicta* (1) ; après que ces mots furent dits, après ces paroles. *Non tu ibi natum objurgasti* (2) ? n'alâtes-vous pas sur-le-champ gronder votre fils ? ne lui dites-vous rien alors ?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions, et sur un grand nombre d'autres mots.

« La préposition *après*, dit M. l'abbé de Dangeau (3), marque premièrement postériorité de lieu entre des personnes ou des choses : *marcher après quelqu'un ; le valet court après son maître ; les Conseillers sont assis après les Présidens* ».

Ensuite, considérant les honneurs, les richesses, etc., come des êtres réels, on a dit par imitation, *courir après les honneurs, courir après sa liberté*.

(1) Virg. *Æn.* I, v. 85.

(2) Térence, *And. Act.* I, sc. 1, v. 123.

(3) Feuille volante sur la préposition *après*.

« Après , marque aussi postériorité de tems ,  
 » par une espèce d'extension de la quantité de  
 » lieu à celle du temps. *Pierre est arrivé après*  
*Jacques.* Quand un home marche après un  
 autre , il arive ordinairement plus tard ; *après*  
*demain , après dîné , etc.*

» *Ce tableau est fait d'après le Titien. Ce*  
 » *paysage est fait d'après nature* : ces façons  
 » de parler ont raport à la postériorité de tems.  
 » Le Titien avoit fait le tableau avant que le  
 » peintre le copiât ; la nature avoit formé le  
 » paysage avant que le peintre le représentât ».

C'est ainsi que les prépositions latines *à* et  
*sub* marquent aussi le tems, come jel'ai fait voir  
 en parlant des prépositions.

« Il me semble , dit M. l'abé de Dangeau ,  
 » qu'il seroit fort utile de faire voir coment on  
 » est venu à doner tous ces divers usages à un  
 » même mot ; ce qui est comun à la plupart  
 » des langues ».

Le mot d'*heure* , n'a signifié d'abord que  
 le temps ; ensuite par extension il a signifié les  
 quatre saisons de l'année. Lorsqu'Homère dit  
 que (1) *depuis le commencement des tems les*  
*heures veillent à la garde du haut Olympe* , et  
 que *le soin des portes du ciel leur est confié* ,  
 Madame Dacier remarque qu'Homère apèle *les*  
*heures* ce que nous apelons *les saisons* (2).

Hérodote dit (3) que les Grecs ont pris des

(1) Iliad. L. v , Trab. pag. 224.

(2) Rem. pag. 278.

(3) Herod. L. 2.



Babyloniens l'usage de diviser le jour en douze parties (1) : Les Romains prirent ensuite cet usage des Grecs ; il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique : ce fut vers ce tems-là que par une autre extension l'on donna le nom d'heures aux douze parties du jour et aux douze parties de la nuit, celles-ci étoient divisées en quatre veilles dont chacune comprenoit trois heures.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le Dimanche, sont appelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes et des *féries* : les fêtes étoient des jours solennels où l'on faisoit des jeux et des sacrifices avec pompe ; les *féries* étoient seulement des jours de repos où l'on s'absteinoit du travail : Festus prétend que ce mot vient de *ferendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quomodo Christus resurrexit à mortuis ; ita et nos in novitate vitæ ambulemus* (2).

L'empereur Constantin ordonna que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques ; et que ces quinze jours seroient *féries* : cela fut exécuté du moins pour la première semaine ; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *férie*, ainsi

(1) Plin. L. VII, c. 60.

(2) Rom. c. VII, 44.

des autres. L'on donna ensuite par extension, par imitation, le nom de *férie seconde*, *troisième*, *quatrième*, etc., aux autres jours des semaines suivantes; pour éviter de leur donner les noms profanes des Dieux des païens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *saba* [*sabatum*] qui signifie *repos*, fut donné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux êtres: ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier*, *second*, *troisième*, etc.; *prima*, *seconda*, etc.; *sabbatarum*. *Sabatum* se dit aussi de la semaine. On donna encore ce nom à chaque septième année; qu'on appela *année sabbatique*, et enfin à l'année qui arrivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs: tems de remission, de restitution, où chaque particulier renvoyoit dans ses anciens héritages aliénés, ou les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre, *se transporter d'un lieu à un autre*; mais ensuite dans combien de sens figurés: n'est-il pas employé par extension? Tout mouvement qui aboutit à quelque fin; toute manière de procéder, de se conduire, d'atteindre à quelque but, enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble, s'exprime par le verbe *aler*: *je vais en vais*, *aler à son fin*, *aler hardi*, au but: *il ira loin*, c'est-à-dire, il fera de grands progrès, *aler étudier*, *aler lire*, etc.

*Devoir*, veut dire dans le sens propre, *être obligé*

obligé par les lois à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienséance , par politesse , nous devons apprendre ce que nous devons aux autres , et ce que les autres nous doivent.

Devoir se dit encore par extension de ce qui arrivera , come si c'étoit une dette qui dût être payée : je dois sortir : instruisez-vous de ce que vous êtes , de ce que vous n'êtes pas , et de ce que vous devez être , c'est-à-dire , de ce que vous serez , de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir* , que nous avons pris des Italiens , vient dans son origine du verbe *habere* , avoir , posséder. César a dit (1) qu'il envoya au devant de toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province , *quem coactum habebat*. Il dit encore dans le même sens , *avoir les fermes tenues à bon marché* , c'est-à-dire , *avoir pris les fermes à bon marché* , les tenir à bas prix. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir* , et on a joint ce verbe par métaphore et par abus , à un supin , à un participe ou adjectif , ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles : *amavi* , j'ai aimé , *habeo amatum* ; aimé est alors un supin , un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie ; je possède le sentiment d'aimer ,

(1) *Cæsar præmisit equitatum omnem , quem ex omni provinciâ coactum habebat. Cæsar , de bello Gallico. L. 1. Vectigalia parvo pretio redempta habere. Idem ibid. Nostram adolescentiam habent despiciatam. Ter. Eum. Act. 2. sc. 3. v. 92.*

comme un autre possède sa montre. On est si fort accoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir*; on lui en donne une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, et qui marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours rapporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

*Etre, avoir, faire*, sont les idées les plus simples, les plus communes, et les plus intéressantes pour l'homme: or, les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes, de-là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages différens: *être assis, être aimé, etc., avoir de l'argent, avoir peur, avoir honte, avoir quelque chose fait*, et en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions; ils en parlent par imitation, comme ils parlent des objets réels: ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant de choses inanimées et de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour, cet ouvrage a des défauts; les passions ont leur usage; il a de la vertu*: et ensuite par imitation et par abus, *il a aimé, il a lu*, etc.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, et que la signification du prétérit *a* est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait, qui représente une idée générale, l'être en général. Il y a des homes qui disent, *illud quod est, ibi habet homines qui dicunt* : dans la bone latinité, on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

Notre *il* dans ces façons de parler, répond au *res* des Latins : *Propius metum res fuerat* (1), la chose avoit été proche de la crainte, c'est-à-dire, il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Res tua agitur* : il s'agit de vos intérêts, etc.

Ce n'est pas seulement la propriété d'*avoir*, qu'on a attribuée à des êtres inanimés et à des idées abstraites, on leur a aussi attribué celle de *vouloir* : on dit *cela veut dire*, au lieu de *cela signifie* ; *un tel verbe veut un tel cas* ; *ce bois ne veut pas brûler* ; *cette clé ne veut pas tourner*, etc. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires ; qu'on ne s'aperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple, dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement et par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain, et qu'on nous a prononcé le mot de *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans

(1) T. Liv. libr. L. n. 25.

notre cerveau, et en a excité l'idée : d'un autre côté, le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles, de sorte que ces deux idées accessoires, c'est-à-dire, excitées en nous en même temps, ne sauroient se réveiller séparément, sans que l'une excite l'autre.

2. Mais, parce que la connoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l'esprit, ne nous a pas été donnée d'une manière aussi sensible ; que d'ailleurs la vie des homes est courte, et qu'ils sont plus occupés de leurs besoins et de leur bien être, que de cultiver leur esprit, et de perfectioner leur langage ; come il y a tant de variété et d'inconstance dans leur situation, dans leur état, dans leur imagination, dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent, ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidèle, ni assez scrupuleuse pour retenir et rendre exactement les mêmes mots et les mêmes sons, et que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière ; enfin, come les langues ne sont point assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela, il est arivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre et de s'habiller ; ils ont lié au même

mot des idées différentes et éloignées, ils ont donné à ce même mot des significations empruntées, y ont attaché un tour différent d'imagination : ainsi les mots n'ont pu garder long-temps une simplicité qui les restraingît à un seul usage, c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités apparentes dans la grammaire et dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, et de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification et de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant de finir cet article ; je crois qu'il n'est pas inutile d'observer que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

I. Il y a la catachrèse qui se fait, lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir : *Petere*, atâquer : *Animadvertere*, punir : ce qui peut être souvent rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation et comparaison, comme quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, etc.

## I I.

## LA MÉTONYMIÉ.

LE mot de *Métonymie* signifie transposition , ou changement de nom , un nom pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous les tropes : car dans tous les autres tropes , un mot n'étant pas pris dans le sens qui lui est propre , il réveille une idée qui pourroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des tropes.

Les maîtres de l'art restreignent la métonymie aux usages suivans.

I. LA CAUSE POUR L'ÉFET ; par exemple : vivre de son travail , c'est-à-dire , vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès come la déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre , qui avoit appris aux homes la manière d'en faire du pain ; ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donoient au blé le nom de *Cérès* , et au vin le nom de *Bacchus* ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les poètes : Virgile a dit , *un vieux Bacchus* , pour dire du vin vieux. *Implentur veteris-Bacchi* (1).



Madame des Houlières a fait une balade dont le refrain est ,

L'amour languit sans Bacchus et Cérès.

C'est la traduction de ce passage de Térence ,  
*sine Cerere et Libero friget Venus* (1). C'est-à-dire, qu'on ne songe guère à faire l'amour quand on n'a pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Tam Cererem corruptam undis cerealiaque arma ,  
Expediunt fessi rerum. (2)

Scarron , dans sa traduction burlesque , se sert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue , il en ajoute l'explication :

Lors fut des vaisseaux descendue  
Toute la Cérès corrompue ;  
En langage un peu plus humain ,  
C'est ce de quoi l'on fait du pain (3).

Ovide a dit , qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas (4) , c'est-à-dire de l'huile : ce fut Pallas , selon la fable , qui la première fit sortir l'olivier de la terre , et enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile , come Bacchus pour le vin.

(1) Ter. Eun. Act. 5. sc. 4.

(2) Æn. I. v. 181.

(3) Scarron , Virgile , travesti , L. I.

(4) Cujus ab alloquiis anima hæc moribunda revixit ;  
Ut vigil infusâ Pallade flamma solet. Ovid. Trist. L.  
iv , El. 5. v. 4.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler, où le nom des dieux du paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient, quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air, Vulcain pour le feu: ainsi pour dire, où vas-tu avec ta lanterne? Plaute a dit, *Quod ambulastu, qui Vulcanum in cornu conclusum geris* (1)? Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne? Et Virgile, *furit Vulcanus* (2); et encore au premier livre des Géorgiques, voulant parler du vin cuit ou du raisiné que fait une ménagère de la campagne, il dit qu'elle se sert du Vulcain pour disposer l'humidité du vin doux.

Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem (3):

Neptune se prend pour la mer; Mars, le Dieu de la guerre, se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combatans. Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars égal, *æquo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal *incipiti Marte*, avec un succès douteux: *vario Marte*, quand l'avantage est tantôt du côté, et tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet, que de dire d'un général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même

(1) Plaut. Amph. Act. I. sc. I. v. 185.

(2) Æn. 5. v. 666.

(3) Georg. I. v. 295.

lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, etc.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de la Métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs: ils ont Moïse et les Prophètes (1), c'est-à-dire, ils ont les livres de Moïse et des Prophètes.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage; on dit d'un drap que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, etc. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau; on dit: j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Écriture Sainte *Jacob Israël*, *Juda*, qui sont des noms de patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage et vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit (2): «Cet homme qui réjouissoit *Jacob* par ses vertus et par ses exploits», *Jacob*, c'est-à-dire, le peuple Juif.

Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire; ainsi, pour dire quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien les caractères de l'écriture, on dit qu'il a une belle main.

(1) Luc. c. xvi. v. 29.

(2) Oraison funèbre de M. de Turène.

La *plume* est aussi une cause instrumentale de l'écriture , et par conséquent de la composition ; ainsi *plume* se dit par métonymie , de la manière de former les caractères de l'écriture , et de la manière de composer.

*Plume* se prend ainsi pour l'auteur même, *c'est une bone plume* , c'est-à-dire , c'est un auteur qui écrit bien : *c'est une de nos meilleures plumes* , c'est-à-dire , un de nos meilleurs auteurs.

*Style* , signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture ; l'une étoit *pingendo* , en peignant les lettres , ou sur des feuilles d'arbres , ou sur des peaux préparées , ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres ; cette membrane s'appèle en latin *liber* , d'où vient *livre* ; ou sur de petites tablettes faites de l'arbrisseau *papyrus* , ou sur de la toile , etc. ils écrivoit alors avec de petits roseaux , et dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens , étoit *incidendo* , en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre ; ou bien sur des tablettes de bois , enduites de cire. Or, pour graver les lettres sur ces lames , ou sur ces tablettes , ils se servoient d'un poinçon , qui étoit pointu par un bout , et aplati par l'autre : la pointe servoit à graver , et l'extrémité aplatie servoit à éfacer ; et c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vertere* (1) , tourner

(1) Lib. I. sat. x. v. 72.

le style , pour dire , *éfacé* , *corriger* , *retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *stylus* , style , tel est le sens propre de ce mot ; dans le sens figuré , il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit , le style sublime , le style simple , le style médiocre , le style soutenu , le style grave , le style comique , le style poétique. le style de la conversation , etc.

Outre toutes ces manières différentes d'exprimer les pensées , manières qui doivent convenir aux sujets dont on parle , et que pour cela on apèle style de convenance ; il y a encore le style personnel : c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair et facile , ou au contraire , que son style est obscur , embarrassé , etc. on reconoit un auteur à son style , c'est-à-dire , à sa manière d'écrire , come on reconoit un home à sa voix , à ses gestes et à sa démarche.

*Style* se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différents usages établis en chaque juridiction le style du Palais , le style du Coaseil , le style des Notaires , etc. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

*Pinceau* , outre son sens propre , se dit aussi quelquefois par métonymie , come *plume* et *style* : on dit d'un habile peintre , que c'est un savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples tirés de l'Écriture Sainte , où la cause est prise pour l'effet. Et

*peccaverit anima, portabit iniquitatem suam* (1); elle portera son iniquité, c'est-à-dire, la peine de son iniquité. *Iram domini portabo quoniam peccavi* (2), où vous voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la peine qui est une suite de la colère. *Non morabitur opus mercenarii tui apud te usque mane* (3), opus, l'ouvrage, c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier, à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement: *Quicumque tibi aliquid operatus fueris, statim ei mercedem restitue, et merces mercenarii tui apud te omnino non remaneat* (4). Le prophète Osée dit, que les prêtres mangeront les péchés du peuple (5), *peccata populi mei comedent*, c'est-à-dire, les victimes offertes pour les péchés.

II. L'ÉFET POUR LA CAUSE: comme lorsqu'Ovide dit que le Mont-Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pelion umbras* (6); c'est-à-dire, qu'il n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre; l'ombre, qui est l'effet des arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle (7); c'est-à-dire,

(1) Lévit. c. V. v. 1.

(2) Mich. c. VII. v. 9.

(3) Lévit. c. XIX. v. 13.

(4) Tob. c. IV. v. 15.

(5) Osée, ch. IV. v. 8.

(6) Metam. L. XII. v. 513.

(7) *Due gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividuntur. Gen. c. XXV. v. 23*

Esäü et Jacob , les pères des deux nations ; Jacob des Juifs , Esäü des Iduméens.

Les poètes disent *la pâle mort* , *les pâles maladies* , la mort et les maladies rendent pâles. *Pallidamque Pyrenen* (1), la pâle fontaine de Pyrène : c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'application à la poésie rend pâle , come toute autre application violente. Par la même raison , Virgile a dit la triste vieillesse.

*Pallentes habitant morbi tristisque Senectus* (2).

Et Horace , *Pallidamors* (3). La mort , la maladie , et les fontaines consacrées aux Muses ne sont point pâles ; mais elles produisent la pâleur : ainsi on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'effet.

III. LE CONTENANT POUR LE CONTENU : come quand on dit , *il aime la bouteille* , c'est-à-dire , *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin , Bitias la prit et *se lava* , *s'arosa de cet or plein* ; c'est-à-dire , de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

. . . . . ille impiger hausit

*Spumantem pateram, et pleno se proluit auro* (4).

*Auro* est pris pour la coupe , c'est la matière pour la chose qui en est faite ; nous parlerons bientôt de cette espèce de figure , ensuite la coupe est prise pour le vin.

(1) Pers. Prol.

(2) Æn. L. VI. v. 275.

(3) Lib. I. Od. 4.

(4) Æn. I. v. 743.

Le ciel, où les anges et les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même : *implorer le secours du ciel; grace au ciel: j'ai péché contre le ciel et contre vous* (1), dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel* se prend aussi pour les Dieux du Paganisme.

*La terre se tut devant Alexandre* (2); c'est-à-dire, les peuples de la terre se soumirent à lui : *Rome désaprouva la conduite d'Appius*, c'est-à-dire, les Romains désaprouvèrent : *Toute l'Europe s'est réjouie à la naissance du Dauphin* : c'est-à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrece a dit que les chiens de chasse mettoient *une forêt* en mouvement (3); où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui sont dans la forêt.

*Un nid* se prend pour les oiseaux qui sont encore au nid.

*Carcer*, prison, se dit en latin d'un homme qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU où une chose se fait, se prend POUR LA CHOSE MÊME : on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes; *c'est une Marseille*,

(1) Pater peccavi in cœlum et coram te. Luc. c. XV. v. 18.

(2) Siluit terra in conspectu ejus. Macab. L. X. c. I, v. 3.

(3) Sepire plagis saltum canibusque ciere. Lucr. L. V. v. 1250.



c'est-à-dire, une étoffe de la manufacture de Marseille : *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte qui vient de Perse.

A propos de ces sortes de noms, j'observerai ici une méprise de M. Ménage, qui a été suivie par les auteurs du Dictionnaire Universel, appelé communément Dictionnaire de Trévoux, c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on appelle *olinde*: Les *olindes* nous viennent d'Alemagne, et sur-tout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Westphalie : on prononce *Solengue*. Il y a apparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été appelées des *olindes*, par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *Silvie*; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'étymologie. Quoi qu'il en soit, M. Ménage et les auteurs du dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit que *les olindes ont été ainsi appelées de la ville d'Olinde dans le Brésil*, d'où ils nous disent que *ces sortes de lames sont venues*. Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous appelons *brésil*, il en vient aussi du sucre, du tabac, du baume, de l'or, de l'argent, etc. : mais on y porte le fer de l'Europe, et sur-tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie, au pié du mont Liban, a donné son nom à une sorte de sabres ou de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai damas*, c'est-à-dire, un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *damas* à une sorte d'étoffe de soie, qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise, à Gènes, à Lyon, etc., ainsi on dit *damas de Venise, de Lyon*, etc. On donne encore ce nom à une sorte de prune, dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

*Fayence* est une ville d'Italie dans la Romagne: on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaisselle de terre vernissée, qu'on apèle *de la fayence*; on a dit ensuite par métonymie, qu'on fait de fort belles *fayences* en Hollande, à Nevers, à Rouen, etc.

C'est ainsi que *le Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. *Le Portique* se prend pour la philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la philosophie en se promenant avec ses disciples; ils furent apelés *Péripatéticiens* du grec *peripateo*, je promène: on ne pense point ainsi dans le Lycée, c'est-à-dire que les disciples d'Aristote ne sont point de ce sentiment.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener; c'étoient des galeries basses, soutenues par des colones ou par des arcades, à-peu-près come la place royale de Paris, et come les cloîtres de certaines maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le philosophe Zénon tenoit

son école : ainsi par le *Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon , la doctrine des Stoïciens; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoïciens* du grec *stoa* , qui signifie *portique*. *Le Portique n'est pas toujours d'accord avec le Lycée* , c'est-à-dire , que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau , pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote et celle de Zénon , s'explique en ces termes :

C'est là que ce Romain , dont l'éloquente voix ,  
 D'un jong presque certain , sauva sa République ,  
 Fortifioit son cœur dans l'étude des lois ,  
 Et du Lycée , et du Portique (1).

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie* , du nom de son ancien possesseur; de-là la doctrine de Platon fut apelée l'*Académie*. On donc aussi par extension le nom d'*Académie* à différentes assemblées de savaans qui s'apliquent à cultiver les langues , les sciences , ou les beaux-arts.

Robert Sorbon , confesseur et aumônier de St. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie , qui du nom de son fondateur est apelée *Sorbone* : le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure , pour les docteurs de Sorbone , ou pour les sentimens qu'on y enseigne. *La Sorbone enseigne que la puissance Ec-*

(1) Rousseau , L. 2 , Od. 3.

*ecclésiastique ne peut ôter aux Rois les couronnes que Dieu a mises sur leurs têtes , ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité. Regnum meum non est de hoc mundo (1).*

#### V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE.

Dans ma vieillesse languissante ,

Le Sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante (2).

C'est-à-dire , je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien acquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend pour l'autorité royale; le *bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal de France; le *chapeau de Cardinal* , et même simplement le *chapeau* se dit pour le Cardinalat.

*L'épée* se prend pour la profession militaire ; la *Robe* pour la Magistrature , et pour l'état de ceux qui suivent le bareau.

A la fin ; j'ai quitté la Robe pour l'Épée (3).

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe.

*Cedant arma togæ ; concedat laurea linguæ.*

C'est-à-dire, comme il l'explique lui-même (4), que la paix l'emporte sur la guerre , et que les vertus civiles et pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

(1) Joan. ch. XVIII , v. 36.

(2) Quinault , Phaéton , act. II , sc. 5.

(3) Corn. e Menteur , act. I , sc. , v. I.

(4) More. Poetarum locutus hoc intelligi volui , bellum ac tumultum paci atque otio concessurum. Cic. Orat. in Pison. n. 73 , aliter XXX.

« La lance, dit Mézerai (1), étoit autrefois » la plus noble de toutes les armes dont se servissent les Gentils-homes français » : la quenouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes : de-là on dit en plusieurs occasions *lance*, pour signifier un home, et *quenouille* pour marquer un femme ; *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est-à-dire, fief qui passe des mâles aux femelles. *Le royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la couronne : mais les royaumes d'Espagne, d'Angleterre et de Suède tombent en quenouille : les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du temps des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient ces aigles pour enseignes. L'aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina (2), après avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire des autres troupes qui lui restoient, *reliqua signa in subsidiis arctius collocat*.

On trouve souvent dans les auteurs latins *pubes*, poil folet, pour dire *la jeunesse, les jeunes gens* ; c'est ainsi que nous disons familièrement

(1) Mézerai. Histoire de France, in-fol. tome 3, p. 900.

(2) Salust. Catil.

à un jeune homme, *vous êtes une jeune barbe* ; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities*, les cheveux blancs, se prend aussi pour la vieillesse (1). *Non deduces canitiam ejus ad inferos* (2). *Deducetis canos meos cum dolore ad inferos.*

Les divers symboles dont les Anciens se sont servis, et dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices et les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Envain au *Lion* belge  
Il voit l'*Aigle* germanique  
Uni sous les *Léopards* (3).

Par le *Lion* belge, le poëte entend les Provinces-unies des pays-bas : par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne ; et par les *Léopards*, il désigne l'Angleterre, qui a des Léopards dans ses armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre,  
Sous les *Jumeaux* effrayés (4)

Sous les *Jumeaux*, c'est-à-dire, à la fin du mois de Mai et au commencement du mois de Juin, le roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692, et la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois

(1) 3. Reg. c. II, v. 6.

(2) Gen. c. 42, v. 38.

(3) Boileau, Ode sur la prise de Namur.

(4) Id. *ibid.*

de l'année est désigné par un signe vis-à-vis du quel le soleil se trouve depuis le 21 d'un mois ou environ, jusqu'au 21 du mois suivant.

Sunt Aries , Taurus , Gemini , Cancer , Leo , Virgo ;  
Libraque , Scorpius , Arcitenens , Caper , Amphora ,  
Pisces.

*Aries*, le Bélier commence vers le 11 du mois de Mars, ainsi de suite.

« Les villes, les fleuves (1), les régions et même  
» les trois parties du monde avoient autrefois  
» leurs symboles, qui étoient come les armoiries  
» par lesquelles on les distinguoit les unes des  
» autres ».

Le trident est le symbole de Neptune : le pain est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix et de Minerve, Déesse des beaux-arts : le laurier étoit le symbole de la victoire : les vainqueurs étoient couronnés de laurier : même les vainqueurs dans les arts et dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poésie et des beaux-arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon et de Bacchus; ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, et quelquefois de lierre, *doctarum edera præmia frontium* (2).

La palme étoit aussi le symbole de la victoire.

(1) Montf. Antiq. explique. tome III, p. 1983.

(2) Hor. L. 1, Od. 1, v. 29. Voyez aussi le prologue de *Perse*.

On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyr. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire*, et de plus l'expression est métaphorique; la victoire dont on veut parler, est une victoire spirituelle.

« A l'autel de Jupiter (1), dit le P. Montfaucon, on mettoit les feuilles de hêtre : à celui d'Apollon, de laurier : à celui de Minerve, d'olivier : à l'autel de Vénus, de myrthe : à celui d'Hercule, de peuplier : à celui de Bacchus, de lierre : à celui de Pan, des feuilles de pin ».

#### VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE CONCRET.

J'explique dans un article exprès le sens abstrait et le sens concret ; j'observerai seulement ici que *blancheur* est un terme abstrait ; mais quand je dis que *ce papier est blanc*, *blanc* est alors un terme concret. *Un nouvel esclavage se forme tous les jours pour vous*, dit Horace, c'est-à-dire, vous avez tous les jours de nouveaux esclaves. *Tibi servitus crescit nova* (2). *Servitus* est un abstrait, au lieu de *servi*, ou *novi amatores qui tibi serviant* (3). *Invidiâ major*, au dessus de l'envie, c'est-à-dire, triomphant de mes envieux.

*Custodia* garde, conservation, se prend en latin pour ceux qui gardent, *noctem custodia ducis insomnem* (4).

(1) Antique. Expliq. tome II, p. 129.

(2) Hor. liv. 2, Od. 8, v. 18.

(3) Ibid. Od. 30.

(4) Æ. liv. IX. v. 266.



*Spes*, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit animam* (1).

*Petitio*, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam* (2).

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret* (3), c'est-à-dire, *tu calamitosus non sentires*. *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le concret. *Credens colli longitudinem* (4) pour *collum longum* : et encore *corvi stupor* (5) qui est l'abstrait, pour *corvus stupidus* qui est le concret. Virgile a dit de même *ferrum rigor* (6) qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rigidum* qui est le concret.

VII. Les parties du corps qui sont regardées comme le siège des passions et des sentimens intérieurs, se prennent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les Anciens regardoient le cœur comme le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi *habet cor* (7) dans Plaute, ne veut pas dire comme parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit; *vir cordatus*, veut dire en latin *un homme de sens*, un homme qui a un bon discernement.

(1) Prov. c. XXXI, v. 12.

(2) 1. Reg. c. I, v. 27.

(3) Lib. I, fab. 3.

(4) Ibid. fab. 8.

(5) Ibid. fab. 13.

(6) Georg. L. I, v, 143.

(7) *Cata est et callida, habet cor. Plaut. Persa. act. 4, sc. 4, v. 71. Si est mihi cor. Si j'ai de l'esprit, de l'intelligence. Plaut. Mostel. act. 1, sc. 2, v. 3.*

Cornutus , philosophe Stoïcien , qui fut le maître de Perse , et qui ensuite a été le commentateur de ce Poëte , fait cette remarque sur ces paroles de la première satire : *sum petulanti splene cächinno*. « Physici dicunt homines splene » ridere , felle irasci , jecore amare , corde sapere » et pulmone jactari ». Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le ventre (1) , c'est-à-dire , la faim , le besoin , a fait apprendre aux pies et aux corbeaux à parler.

La cervèle se prend aussi pour l'esprit , le jugement : *O la belle tête* (2) ! s'écrie le renard dans Phèdre , *quel dommage , elle n'a point de cervèle ?* On dit d'un étourdi , que c'est une tête sans cervèle : Ulysse dit à Euryale , selon la traduction de Madame Dacier (3) , *jeune home , vous avez tout l'air d'un écervelé : c'est-à-dire , comme elle l'explique dans ses savantes remarques , vous avez tout l'air d'un home peu sage*. Au contraire , quand on dit , *c'est un home de tête , c'est une bone tête* , on veut dire que celui dont on parle , est un habile home , un home de jugement. *La tête lui a tourné* , c'est-à-dire , qu'il a perdu le bon sens , la présence d'esprit. *Avoir de la tête* , se dit aussi figurément d'un opiniâtre : *tête de fer* se dit un home appliqué sans relâche , et encore d'un entêté.

(1) Perse , prolog.

(2) *O quanta species ! cerebrum non habet*. Ph. liv. I , fab. 7.

(3) *Odyssée*. T. 2 , p. 13.

*La langue*, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole : *c'est une méchante langue*, c'est-à-dire, c'est un médisant : *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maison se prend aussi pour la maison qu'il ocupe : Virgile a dit *jam proximus ardet Ucalégon* (1), c'est-à-dire, le feu a déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On donne aussi aux pièces de monnoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducentos Philippos reddat aureos* (2) : qu'elle rende deux cens *Philippes* d'or, nous dirions deux cens *Louis* d'or.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent le métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède; c'est ce qu'on apèle **L'ANTÉCÉDENT POUR LE CONSÉQUENT, OU LE CONSÉQUENT POUR L'ANTÉCÉDENT**; on en trouvera des exemples dans la Métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a donné un nom particulier : au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'effet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, etc.

(1) *Æn.* 2, v. 312.

(2) *Plaut. Bacchid.* act. IV, sc. 2, v. 8.

## I I I

## L A M É T A L E P S E.

La Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à un autre, *ex alio in aliud viam præstat* (1); c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, et c'est toujours le jeu des accessoires, dont l'une réveille l'autre.

Le partage des biens se faisoit souvent et se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager (2),

Le sort précède le partage; de-là vient que *sortis* en latin se prend souvent pour le partage même, pour la portion qui est échue en partage; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

*Sortis* signifie encore jugement, arrêt; c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains, du rang dans

(1) Inst. orat. Liv. VIII, c. 6.

(2) Cumque surrexissent viri, ut pergerent ad describendam terram, præcepit eis Josue, dicens; circuite terram et describe eam ac revertimini ad me; ut hic coram Domino, in Silo mittam vobis sortem. *Josue*, ch. XVIII, v. 8.

Lequel chaque cause devoit être plaidée (1) : ainsi quand on a dit *sort* pour jugement, on a pris l'antécédent pour le conséquent.

*Sortes* en latin se prend encore pour un oracle ; soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort , soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée , le partage , l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler ; je crois (2) , dit le Prophète , et c'est pour cela que je parle. Il n'y a point là de métalepse ; mais il y a une métalepse quand on se sert de *parler* ou de *dire* pour signifier *croire* ; direz-vous après cela que je ne suis pas de vos amis ? c'est-à-dire , croirez-vous ? aurez-vous sujet de dire ?

*Cedo* veut dire dans le sens propre, je cède , je me rends : cependant par une métalepse de l'antécédent pour le conséquent ; *cedo* signifie souvent dans les meilleurs auteurs *dites* ou *ou donec* : cette signification vient de ce que quand quelqu'un veut nous parler , et que nous

(1) *Ex more romane non audiebantur cause , nisi per sortem ordinata. Tempore enim quo cause audiebantur , conveniebant omnes , unde et concilium : et ex sorte dierum ordinem accipiebant , quo post dies triginta suas causas exquererentur , unde est urnam movet. Servius in illud Virgilio.*

*Neo verò hæc sine sorte dato , sine judice sedes.*

*Æn. lib. V , v. 431.*

(2) *Credidi , propter quod locutus sum. P. 115 , v. 1.*

parlons toujours nous-mêmes, nous ne lui donnons pas le tems de s'expliquer : *écoutez-moi*, nous dit-il, eh bien ! je vous cède, je vous écoute, parlez ; *cedo*, *dis*.

Quand on veut nous donner quelque chose, nous refusons souvent par civilité, on nous presse d'accepter, et enfin nous répondons *je vous cède*, je vous obéis, je me rends, *donez cedo*, *da* ; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse : *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens ; c'est ce qui précède pour ce qui suit ; et voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule personne, ou à plusieurs : car tout l'usage de ce mot (1), dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit et est immobile*.

On rapporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*, c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention : *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez, point, accordez-nous en le pardon (a) : *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard come n'étant point.

(1) Cornél. Fronto. apud auctores linguæ latinæ, p. 1335, v. *cedo*.

(a) Quem omnes mortales ignorant et ludificant.

Il a été, il a vécu (1), veut dire souvent il est mort; c'est l'antécédent pour le conséquent.  
 . . . C'en est fait, madame, et j'ai vécu. (2)  
 c'est-à-dire, je me meurs.

Un mort est regretté par ses amis, ils voudroient qu'il fût encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le désirent: ce sentiment suppose la mort, ou du moins l'absence de la personne qu'on regrète. Ainsi la mort, la perte ou l'absence sont l'antécédent; et le désir, le regret sont le conséquent. Or, en latin, *desiderari*, être souhaité, se prend pour être mort, être perdu, être absent, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omnino et duo* (3), ou selon d'autres, *trecenti omnino, expeditibus desiderati sunt*; du côté d'Alexandre, il n'y eut que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla navis desiderabatur* (4): aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne périt; il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

« Je vous avois 'promis que je ne serois que » cinq ou six jours à la campagne, dit Horace » à Mécénas, et cependant j'y ai déjà passé » tout le mois d'Août ».

Quinque dies tibi pollicitus me rare futurum;  
 Sextilem totum mendax desideror (5).

(1) Plaute, *Amphi.* act. IV. sc. 3, v. 13.

(2) Rac. *Mithrid.* act. V, v. sc. dern.

(3) Q. Curt. liv. III, c. II, fin.

(4) Cæsar, comm. de bell. gall.

(5) Hor. liv. I, ep. 7.

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métalepse, je suis absent de Rome ; je me tiens à la campagne.

Par la même figure , *desiderari* signifie encore *manquer* (*deficere*) , être tel que les autres aient besoin de nous. « Les Thébains , par des intrigues particulières , n'ayant point mis Epaminondas à la tête de leur armée , reconurent bien-tôt le besoin qu'ils avoient de son habileté dans l'art militaire » : *Desiderari capta est Epaminondæ diligentia* (1). Cornélius Népos dit encore que Ménéclyde , jaloux de la gloire d'Epaminondas , exhortoit continuellement les Thébains à la paix , afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils avoient de ce général. *Hortari solebat Thebanos ; ut pacem bello anteferrent, ne illius imperatoris opera desideraretur.*

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe come par degrés d'une signification à une autre : par exemple , quand Virgile a dit (2) , après quelques épis , c'est-à-dire , après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson , le tems de la moisson suppose l'été , et l'été suppose la révolution de l'année. Les Poëtes prennent les hivers , les étés , les moissons , les autones , et tout ce qui n'arrive qu'une fois en une année , pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire , *c'est un vin de quatre feuilles* , pour dire , c'est un vin de quatre ans ; et dans les

(1) Corn. Nep. Epam. c. 7. ib. c. 5.

(2) Post aliquot mea regna videns miser aristas.  
*Virg. Ecl. 1. v. 70.*



coutumes on trouve *bois de quatre feuilles* (1), c'est-à-dire, bois de quatre années.

Ainsi, le nom des différentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations, c'est le conséquent pour l'antécédent : la moisson se prend pour le tems de la moisson, la vendange pour le tems de la vendange ; *il est mort pendant la moisson*, c'est-à-dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou par métalepse, on apèle la moisson *l'Août*, qu'on prononce *l'ouït*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, et toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entr'elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poètes, par lesques ils prennent l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mètent devant les yeux le fait que la description suppose.

« O Ménélaque ! si nous vous perdions, dit » Virgile, qui émailleroit la terre de fleurs: qui » feroit couler les fontaines sous une ombre ver- » doyante » (2) ? c'est-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? qui nous en feroit des descriptions aussi vives et aussi riantes que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte ?

(1) Cout. de London, tit, 14, art. 3.

(2) Quis caneret nymphas ? Quis harnum florentibus herbis spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ ?

Virg. Ecl. IX, v. 19.

Le même Poète a dit (1), que « Silène enve-  
 » lopa chacune des sœurs de Phaéton avec une  
 » écorce amère , et fit sortir de terre de grands  
 » peupliers » ; c'est-à-dire , que Silène chanta  
 d'une manière si vive la métamorphose des  
 sœurs de Phaéton en peuplier , qu'on croyoit  
 voir ce changement. Ces façons de parler  
 peuvent être rapportées à l'hypotypose dont nous  
 parlerons dans la suite.

---

## I V.

## LA SYNECDOQUE.

Le terme de *Synecdoque* , signifie compréhen-  
 sion , conception : en éfet dans la *Synecdoque*  
 on fait recevoir à l'esprit plus ou moins que  
 le mot dont on se sert ne signifie dans le sens  
 propre.

Quand au lieu de dire d'un home qu'il aime  
*le vin* , je dis qu'il aime la bouteille , c'est une  
 simple métonymie , c'est un nom pour un autre :  
 mais quand je dis *cent voiles* pour cent vais-  
 seaux , non seulement je prens un nom pour un  
 autre , mais je done au mot *voiles* une significa-  
 tion plus étendue que celle qu'il a dans le sens  
 propre ; je prens la partie pour le tout.

La *Synecdoque* est donc une espèce de méto-  
 nymie , par laquelle on done une signification

(1) Tum Phaetontiadæ musco circumdat amara  
 Corticis , atqueselo proceras erigit alnos.

Virgil. Ecl. VI. v. 62.

particulière à un mot , qui dans le sens propre a une signification plus générale ; ou au contraire , on donne une signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot , dans la métonymie je prends un nom pour un autre , au lieu que dans la Synecdoque , je prends le *plus* pour le *moins* , ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE : come quand on dit *les mortels* pour les homes , le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort aussi bien que nous : ainsi quand par les *mortels* on n'entend que les homes , c'est une Synecdoque du genre : on dit le *plus* pour le *moins*.

Dans l'Écriture Sainte (1) , *créature* ne signifie ordinairement que les homes ; c'est encore ce qu'on apèle la Synecdoque du genre , parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique , puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées , les arbres , les animaux , les métaux , etc. Ainsi lorsqu'il ne s'entend pas des hommes , c'est une Synecdoque du genre , c'est-à-dire , que sous le nom du genre , on ne conçoit , on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restreint le mot générique à

(1) Euntes in mundum universum prædicate evangelium omni creaturæ, *Marc. c. XV, v. 16.*

la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

*Nombre* est un mot qui se dit de tout assemblage d'unité : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

1. Pour marquer l'harmonie, le chant : il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs apèlent aussi *ruthmos*, tout ce qui se fait avec une certaine proportion : *Quidquid certo modo et ratione fit.*

à . . . Numeros meminì , si verba tenerem.

« Je me souviens de la mesure, de l'harmonie, de la cadence, du chant, de l'air ; mais je n'ai pas retenu les paroles » (1).

2. *Numerus* se prend encore en particulier pour les vers ; parce qu'en éfet les vers sont composés d'un certain nombre de piés ou de syllabes : *Scribimus numeros*, nous faisons des vers (2).

3. En français, nous nous servons aussi de *nombre* ou de *nombreux*, pour marquer une certaine harmonie, certaines mesures, proportions ou cadences, qui rendent agréables à l'oreille un air, un vers, une période, un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est fort nombreuse, *numerosa oratio* (3), c'est-à-dire,

(1) Virg. Ecl. IX, v. 45.

(2) Perse, sat. I, v. 3.

(3) Cic. n. LVIII, *aliter* 198, etc.

que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué, que l'oreille en est frappée agréablement : *numerus* a aussi cette signification en latin (1). *In oratione numerus latinè , enthmós inesse dicitur. . . . Ad capiendas aures ,* ajoute Cicéron , *numeri ab oratore quaerentur* et plus bas , il s'exprime en ces termes : *Aristoteles versusum in oratione vetat esse , numerum jubet.* Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose , c'est à-dire , qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose , il se trouve dans le discours le même assemblage de piés , ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie ; mais une harmonie qui lui soit particulière , quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes et de l'arrangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPÈCE : c'est lorsqu'un mot , qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière , se prend pour le genre , c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie , entre le mont Ossa et le mont Olympe , une fameuse plaine apelée *Tempé* , qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce ; les poètes grecs et latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

« Le doux sommeil , dit Horace , n'aime point

(3) Ibid. n. LI , aliter 170 , 171 , 172.

» le trouble qui règne chez les grands ; il se  
 » plaît dans les petites maisons de bergers , à  
 » l'ombre d'un ruisseau , ou dans ces agréables  
 » campagnes , dont les arbres ne sont agités  
 » que par le zéphir » ; et pour marquer ces  
 campagnes , il se sert de *Tempé* :

. . . . Somnus agrestium  
 Lenis virorum , non humiles domos  
 Fastidit , umbrosamque ripam ,  
 Non zephyris agitata Tempe (1).

Le mot de *corps* et le mot *d'ame* se prennent aussi quelquefois séparément pour tout l'homme : on dit populairement , sur-tout dans les provinces , ce *corps-là* , pour cet homme-là ; voilà un *plaisant corps* , pour dire un plaisant personnage. On dit aussi qu'il y a cent mille ames dans une ville , e'est-à-dire , cent mille habitans. *Omnes animæ domûs Jacob* (2) , toutes les personnes de la famille Jacob. *Genuit sexdecim animas* (3) , il eut seize enfans.

III. SYNECDOQUE DANS LE NOMBRE : c'est lorsqu'on met un singulier pour un pluriel , ou un pluriel pour un singulier.

1. Le *Germain révolté* , c'est-à-dire , les Germains , les Alemands ; *l'ennemi vient à nous* , c'est-à-dire , les ennemis. Dans les historiens latins , on trouve souvent *pedes* pour *pedites* ; le fantassin pour les fantassins , l'infanterie.

2. Le pluriel pour le singulier. Souvent dans

(1) Hér. liv. III , Od. I , v. 22.

(2) Gen. c. XLV , v. 27.

(3) Ibid. v. 18.

le style sérieux on dit *nous* au lieu de *je*, et de même, *il est écrit dans les Prophètes* (1), c'est-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond : ainsi on dit la *version des septante*, au lieu de dire la version des soixante et deux interprètes, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture-Sainte en grec, à la prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte, environ trois cens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours ou *le plus* pour *le moins*, ou au contraire *le moins* pour *le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, et LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend pour tout l'homme : c'est ainsi qu'on dit communément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant par personne ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Les Poètes disent, *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

*L'onde*, dans le sens propre, signifie une vague, un flot ; cependant les Poètes prennent ce mot pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebèle,

(1) *Quod dictum est per Prophetas. Matt. c. II. v. 23.*

Se feroit vers sa source une route nouvelle,  
 Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé,  
 Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine ;  
 C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;  
 Leur cours ne change point , et vous avez changé (1).

Dans les Poètes latins , *la poupe* ou *la proue* d'un vaisseau , se prennent pour tout le vaisseau. On dit en français *cent voiles* pour dire cent vaisseaux : *Tectum* , le toit , se prend en latin pour toute la maison : *Æneam in regia ducit tecta* (2) , elle mène Enée dans son palais.

*La porte* , et même *le seuil de la porte* , se prennent aussi en latin pour toute la maison , tout le palais , tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut donner un sens raisonnable à ces vers de Virgile :

Tum foribus Divæ , mediâ testudine templi ,  
 Septa armis , solioque altè subnixa resedit (3).

Si Didon étoit assise à la porte du temple , *foribus Divæ* , comment pouvoit-elle être assise en même tems sous le milieu de la voûte , *mediâ testudine* ? C'est que par *foribus Divæ* , il faut entendre d'abord en général le temple ; elle vint au temple , et se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave , ses biens appartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie , il rentroit dans

(1) Quinzault , Isis , act. I , sc. 3.

(2) Virg. *Æn.* I , v. 635.

(3) *Æn.* I , v. 509.



La possession et jouissance de tous ses biens : ce droit , qui est une espèce de droit de retour , s'apeloit en latin *jus post liminii* ; de *post* , après , et de *limen* , le seuil de la porte , l'entrée.

*Porte* , par synecdoque , et par antonomase , signifie aussi la cour du Grand-Seigneur , de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte* , c'est-à-dire , avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs : ils nomment *Porte* par excellence la porte du sérail , c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc , et ils entendent par ce mot , ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village* , c'est-à-dire cent familles.

On trouve aussi des noms de villes , de fleuves , ou de pays particuliers , pour des noms de provinces et de nations (1). Les Pélasgiens , les Argiens , les Doriens , peuples particuliers de la Grèce , se prennent pour tous les Grecs , dans Virgile et dans les autres poètes anciens.

On voit souvent dans les poètes *le Tibre* (2) pour les Romains ; *le Nil* pour les Egyptiens ; *la Seine* pour les Français.

Chaque climat produit des favoris de Mars (3) ;

La Seine a des Bourbons , le Tibre a des Césars.

Fouler aux piés l'orgueil et du Tage et du Tibre (4).

(1) *Eurus ab auroram Nabathæaque regna recessit.*

*Ovid. Metam. l. 3 , v. 61.*

(2) *Cum Tiberi , Nilo gratia nulla fuit. Prop. l. 2. Eleg. 33 , v. 20. Per Tiberim Romanos , per Nilum Ægyptios intelligito. Beroald. in Propert.*

(3) Boileau. Ep. 1.

(4) *Idem.* Discours au Roi.

Par le *Tage*, il entend les Espagnols; le *Tage* est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

V. On se sert souvent du nom de LA MATIÈRE, pour marquer LA CHOSE QUI EN EST FAITE : le pin ou quelqu'autre arbre se prend dans les poètes pour un vaisseau; on dit communément de l'*argent*, pour des pièces d'argent, de la monnaie. Le *fer* se prend pour l'épée: *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue :

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor (1).

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit *l'airain* pour dire les canons.

Et par cent bouches horribles  
L'airain sur ces monts terribles  
Vomit le fer et la mort.

L'*airain*, en latin *æs*, se prend aussi fréquemment pour la monnaie, les richesses : la première monnaie des Romains étoit de cuivre : *æs alienum* le cuivre d'autrui; c'est-à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin, *æra* se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes, des armes; en un mot pour tout ce qui se fait de cuivre.

Dieu dit à Adam, tu es poussière, et tu retourneras en poussière (2), *pulvis es, et in*

(1) Georg. I. v. 50.

(2) Cor. c. 3, v. 19.

*pluverem reverteris* , c'est-à-dire , tu as été fait de poussière , tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant , pour marquer simplement de l'ivoire (1) ; c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor* , pour dire un chapeau fait de poil de castor , etc.

Le pieux Enée , dit Virgile (2) , lança sa haste (3) avec tant de force contre Mézence , qu'elle perça le bouclier fait de trois plaques de cuivre , et qu'elle traversa les piqûres de toile , et l'ouvrage fait de trois *taureaux* , c'est-à-dire , de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifféremment un nom pour un autre, soit par métonymie, soit par synecdoque : il faut encore un coup , que les expressions figurées soient autorisées par l'usage ; ou du moins que le sens littéral qu'on veut faire entendre , se présente naturellement à l'esprit sans révolter la droite raison , et sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de *cent mâts* , ou de *cent avirons* , au lieu de dire

(1) Ex auro , solidoque elephanto. *Georg.* III v. 26. ;  
Dona dehinc auro gravia sectoque elephanto.

*Æn.* III , v , 464.

(2) Tum pius Æneas hastam jacit : illa per orbem  
Ære cavum triplici per linea terga , tribusque  
Transiit intextum tauris opus. *Æn.* l. X , v. 783.

(3) Haste , pique , lance. *Voy. le P. de Montfaucon* ,  
tome IV , p. 65.

*cent voiles* pour cent vaisseaux , on se rendroit : ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout , et chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière , ni tout nom d'espèce pour le genre ; c'est l'usage seul qui donne à son gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi , quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères , *bella matribus detestata* (1) , je suis persuadé que ce poète n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils , qu'elle sait être à la guerre , ou dans un combat , dont on vient de lui apprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me faisant penser aux larmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelqu'autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant , n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté , que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi , quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon , j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella matribus detestata*. Le P. Sanadon croit que *matribus* (2) comprend ici , même les jeunes filles : voici sa traduction. *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur.*

(1) Hor. l. I , Od. I , v. 24.

(2) Poésies d'Horace , tome , I , p. 7.

Et dans les remarques il dit, » que (1) les mères  
 » redoutent la guerre pour les époux et pour  
 » leurs enfans ; mais les jeunes filles, ajoute-  
 » t-il, ne doivent pas moins la redouter pour  
 » les objets d'une tendresse légitime que la  
 » gloire leur enlève, en les rangeant sous les  
 » drapeaux de Mars. Cette raison m'a fait  
 » prendre *matres* dans la signification la plus  
 » étendue, comme les poètes l'ont souvent  
 » employé. Il me semble, ajoute-t-il, que ce  
 » sens fait ici un bel effet ».

Il ne s'agit pas de donner ici des instructions  
 aux jeunes filles, ni de leur apprendre ce qu'elles  
 doivent faire, lorsque *la gloire leur enlève les  
 objets de leur tendresse, en les rangeant sous  
 les drapeaux de Mars* ; c'est-à-dire, lorsque  
 leurs amans sont à la guerre ; il s'agit de ce  
 qu'Horace a pensé ; or, il me semble que le  
 terme de *mères* n'est relatif qu'à *enfans* ; il ne  
 l'est pas même à *époux*, encore moins aux *objets  
 d'une tendresse légitime*. J'ajouterois volontiers,  
 que les jeunes filles s'opposent à ce qu'on les  
 confonde sous le nom de *mères* ; mais pour parler  
 plus sérieusement, j'avoue que lorsque je lis  
 dans la traduction du P. Sanadon, que *les  
 combats sont pour les femmes un objet d'horreur*,  
 je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu  
 que les paroles d'Horace me font voir une mère  
 attendrie : ainsi je ne sens point que l'une de ces  
 expressions puisse jamais être l'image de l'autre ;

(1) Poésies d'Horace, page 12.

et bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel effet , je regrète le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie , je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie : c'est 1.<sup>o</sup> Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins*, ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2.<sup>o</sup> Dans l'une et dans l'autre figure , il y a une relation entre l'objet dont on veut parler, et celui dont on emprunte le nom ; car s'il n'y avoit point de raport entre ces objets , il n'y auroit aucune idée accessoire , et par conséquent point de trope : mais la relation qu'il y a entre les objets , dans la métonymie , est de telle sorte , que l'objet dont on emprunte le nom subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée , et ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le raport qui se trouve entre la *cause* et l'*effet* , entre l'auteur et son ouvrage , entre Cérès et le blé ; entre le *contenant* et le *contenu* , come entre la bouteille et le vin : au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets , dans la synecdoque , suppose que ces objets forment un ensemble come le *tout* et la *partie* ; leur union n'est point un simple raport , elle est plus intérieure et plus indépendante : c'est ce qu'on peut

remarquer dans les exemples de l'une et de l'autre de ces figures.

---

V.

L'ANTONOMASE.

L'ANTONOMASE est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom commun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom commun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excède sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom commun, et dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

I. *Philosophe, Orateur, Poète, Roi, Ville, Monsieur*, sont des noms communs; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent le *philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent l'*Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent le *Poète*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient l'*Orateur*, et d'Homère, quand ils disoient le *Poète*.

Quand nos théologiens disent le *Docteur*

*Angélique*, on l'*ange de l'Ecole*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est appelé le *Docteur subtil*, S. Augustin le *Docteur de la grace*.

Ainsi on donne par excellence par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement le *roi*, on entend le roi du pays où l'on est; quand on dit la *ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Quo te, Mœri, pedes? an quò via ducit in urbem (1)? *Urbem* en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par rapport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient par rapport à l'Empire Romain, alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Dans les comédies grecques, ou tirées du grec la ville (*astu*) veut dire Athènes: *An* (2) *in astu venit*? Est-il venu à la ville? Cornélius Népos parlant de Thémistocle et d'Alcibiade, s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens (3).

Dans chaque famille, *Monsieur* veut dire le maître de la maison.

Les adjectifs, ou épithètes sont des noms

(1) Virg. Ec. IX, v. 1.

(2) Térence. Eun. act. V, sc. VI, selon Madame Dacier, et sc. V, v. 17, selon les éditions vulgaires.

(3) Xerxes protinus accessit astu.

Corn. Nep. Themist. 4; Alcibiades postquam astu venit. Idem. Alcib. 6.



communs, que l'on peut appliquer aux différens objets auxquels ils conviennent, l'antonomase en fait des noms particuliers; *l'invincible, le conquérant, le grand, le juste, le sage*, se disent par antonomase, de certains princes ou d'autres personnes particulières.

Tite-Live (1) apèle souvent Annibal *le Carthaginois*; le Carthaginois, dit-il, avoit un grand nombre d'hommes: *Abundabat multitudine hominum pœnus*. Didon dit à sa sœur (2), *vous mettez sur le bûcher les armes que le perfide a laissées*, et par ce perfide, elle entend Enée.

*Le destructeur de Carthage et de Numance*, signifie par antonomase, Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs, ce sont des noms tirés du père ou d'un aïeul, et qu'on donne aux descendans; par exemple, quand Virgile apèle Enée *Anchisiades* (3), ce nom est donné à Enée par antonomase, il est tiré du nom de son père, qui s'apeloit Anchise. Diomède, héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse, est souvent apelé *Tydides*, parce qu'il étoit fils de Tydée, roi des Etoliens.

Nous avons un recueil ou abrégé des lois des anciens Français, qui a pour titre *Lex Salica*;

(1) Tit. Liv. I. 21, n. 8.

(2) *Arma viri thalamo quæ fixa reliquit,  
Impius... super imponas. Æn. l. IV, v. 495.*

(3) *Æn. l. V, v. 407.*

parmi ces lois, il y a un article (1) qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours exclues de la succession à la Couronne. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique*, par antonomase, c'est-à-dire, que nous donons à la loi particulière d'exclure les femmes de la Couronne, un nom que nos pères donèrent antrefois à un recueil général de lois.

II. La seconde espèce d'antonomase est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom commun, ou pour un adjectif.

Sardanapale dernier roi des Assyriens, vivoit dans une extrême molesse ; du moins tel est le sentiment commun : de-là, on dit d'un voluptueux, *c'est un Sardanapale*.

L'empereur Néron fut un prince de mauvaises mœurs, et barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère ; de-là, on dit des princes qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

Caton, au contraire, fut remarquable par l'austérité de ses mœurs ; de-là S. Jérôme (2) a dit d'un hypocrite, c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato*.

Mécénas, favori de l'empereur Auguste, pro-

(1) De terrâ verò salicâ nulla portio hæreditatis mulieri veniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas proveniat. *Lex Salica*, art. 62, de Alode, §. 6.

(2) Hier. l. 2, Ep. 13. Rus. Monache. sub. fin. Ludg. p. 227, et Paris, edit. 1718, p. 386.

tégeoit les Gens de lettres: on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur accorde sa protection, *c'est un Mécénas*.

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste (1)? *c'est-à-dire, sans un protecteur.*

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque (2) qui étoit à la suite des amans de Pénélope; il a donné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus*. Au contraire, Crésus, roi de Lydie, fut un prince extrêmement riche; de-là, on trouve dans les poètes *Irus* pour un pauvre, et *Crésus* pour un riche.

Irus et est subitò qui modo Crœsus erat (3).

. . . Non distat Crœsus ab Iro (4).

Zoïle fut un critique passionné et jaloux: son nom se dit encore (5) d'un home qui a les mêmes défauts; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux: l'un et l'autre ont critiqué Homère: Zoïle l'a censuré avec aigreur et avec passion; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder come le modèle des critiques: on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des Aristarques.

Et de moi-même Aristarque incomode (6):

*C'est-à-dire, censeur. Lisez vos ouvrages, dit*

(1) Boileau, Sat. I, v. 80.

(2) Homer. Odiss. l. XVIII.

(3) Ovid. Trist. III, Eleg. 7, v. 42.

(4) Propert. l. III, Eleg. 4. v. 39.

(5) Ingenium magni detrectat livor Homeri:

Quisquis es, ex illo, Zoïle, nomen habes.

Ovid. Remed. amor. v. 365.

(6) Rousseau, Ep. 1, aux Muses.

Horace (1), à un ami judicieux : il vous en fera sentir les défauts, il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus mal fait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres et si connus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite*, pour un homme difforme, pour un homme méprisable (2). C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit : » jetez-moi dans les troupes » comme un simple soldat, je suis Thersite ; » mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à » répondre à toute l'Europe, je suis Achille ».

Œdipe, célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a donné lieu à ce mot de Térence, *Davus sum, non Œdipus* (3).

Je suis Davé, Seigneur, et ne suis point Œdipe.

C'est-à-dire, je ne sais point deviner les discours énigmatiques. Dans notre *Andrienne* française, on a traduit :

Je suis Dave, Monsieur, et ne suis pas devin (3)

Ce qui fait perdre l'agrément et la justesse de l'opposition entre Dave et Œdipe : *je suis Dave, donc je ne suis pas Œdipe*, la conclusion est

(1) Vir. bonus ac prudens versus reprehendet inertes,  
Culpabit duos, incomptis allinet atrum  
Transverso calamo signum; ambitiosa recidet  
Ornamenta, parùm claris lucem dare coget;  
Arguet ambigüè dictum; mutanda notabit,  
Fiet Aristarchus. *Horat. art. poet. v. 444.*

(2) La Bruyère, caract. des Grands.

(3) Ter. And. act. I, sc. 2.

(4) And. act. I, sc. 3.

juste ; au lieu que , *je suis Dave* , donc *je ne suis pas devin* ; la conséquence n'est pas bien tirée , car il pouroit être Dave et devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans le dix-septième siècle : c'est ce qui a donné lieu à ce vers de Boileau ,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures (1).  
c'est-à-dire , aux critiques , aux comentateurs à venir.

Xantipe , femme du philosophe Socrate , étoit d'une humeur fâcheuse et incomode : on a donné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope et Lucrece se sont distinguées par leur vertu , telle est du moins leur comune réputation : on a donné leur nom aux femmes qui leur ont ressemblé : au contraire , les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Laïs ; ce sont les noms de deux fameuses courtisanes de l'ancienne Grèce.

Aux temps les plus féconds en Phrynés , en Laïs ,  
Plus d'une Pénélope honora son pays (2).

Typhis fut le pilote des Argonautes ; Automédon fut l'écuyer d'Achille , c'étoit lui qui menoit son char : de-là , on a donné les noms de Typhis et d'Automédon à un home qui , par des préceptes , mène et conduit à quelque science ou à quelque art. — C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis et l'Automédon de l'art d'aimer.

(1) Boileau ; Epit. à son esprit , c'est la IX.

(2) Boileau , Sat. X.

Typhis et Automedon dicar amoris ego. (1).

Sous le règne de Philippe de Valois , le Dauphiné fut réuni à la Courone (2). *Humbert , Dauphin de Viennois* , qui se fit ensuite religieux de l'ordre de S. Dominique , *se dessaisit et dévestit du Dauphiné et de ses autres terres , et en saisit réellement , corporèlement et de fait , Charles* , petit fils du Roi , *présent et acceptans pour li et ses hoirs et successeurs ; et plus bas , transporte audit Charles , ses hoirs et successeurs et ceux qui auront cause de li perpétuellement et héritablement en saisine et en propriété pleine ledit Dalphiné.*

Charles devint roi de France (3) , cinquième

(1) Ovid. de Arte ama. l. I , v. 8.

(2) Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné , en faveur de Charles , fils de Jean , duc de Normandie. Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay , et ses Mémoires , pour servir à l'histoire du Dauphiné. A paris , chez de Bats , 1711.

« On s'est persuadé que la condition en faveur du » premier né de nos Rois , étoit tacitement renfermée » dans ces paroles , quoiqu'elle n'y soit pas littéralement » exprimée » , come on le croit communément. *Histoire au Dauphiné* , pag. 603 , édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles , Jean père de Charles , étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois , et fut son successeur , c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II , Charles son fils , qui étoit déjà Dauphin , lui succéda au royaume , c'est Charles V , dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin , ce fut Charles , fils de l'aîné.

(3) Hist. de la Monarchie Française , par G. Marcel , tom. III , pag. 52.

du nom, et dans la suite « il a été arrêté. que  
 » le fils aîné de France porteroit seul le titre  
 » de Dauphin ».

On fait allusion au Dauphin, lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison, ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase, par allusion, par métaphore, ou par ironie. On dit aussi un Benjamin, faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

## V I.

### LA COMMUNICATION DANS LES PAROLES.

Les Rhéteurs parlent d'une figure apelée simplement comunication ; c'est lorsque l'orateur s'adressant à ceux à qui il parle, paroît se communiquer, s'ouvrir à eux, les prendre eux-mêmes pour juges ; par exemple : *En quoi vous ai-je doné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi, que pouvois-je faire de plus ? Qu'aeriez-vous fait à ma place ?* etc. En ce sens, la comunication est une figure de pensée, et par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope, par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres, une partie de ce qu'on dit : par exemple, un maître dit quelquefois à ses disciples, *nous perdons tout notre tems, au lieu de dire, vous ne-faites que vous amuser. Qu'avons-nous*

*fait ?* veut dire en ces occasions *qu'avez-vous fait ?* ainsi *nous* dans ces exemples n'est pas le sens propre, il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse la parole, en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche; la remontrance étant moins personnelle, et paroissant comprendre celui qui l'a fait, en est moins aigre, et devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse tomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi: ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur sa seule personne.

On peut regarder cette figure come une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'attention *au moins*.

## VII.

### LA LITOTE.

La litote ou diminution est un trope par lequel on se sert de mots, qui à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on sait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force :



on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

Quand Chimène dit à Rodrigue, *va, je ne te hais point* (1), elle lui fait entendre bien plus que ces mots-là ne signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons de parler ; *je ne puis vous louer*, c'est-à-dire, je blâme votre conduite : *je ne méprise pas vos présents*, signifie que j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas sot*, veut dire qu'il a plus d'esprit que vous ne croyez : *il n'est pas poltron*, fait entendre qu'il a du courage : *Pythagore n'est pas un auteur méprisable* (2) ; c'est-à-dire, que Pythagore est un auteur qui mérite d'être estimé. *Je ne suis pas difforme* (3), veut dire modestement qu'on est bien fait, ou du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténuation : elle est oposée à l'hyperbole.

(1) *Corn. le Cid*, act. III, sc. 4.

(2) *Non sordibus auctor  
Naturæ, verique.* *Hor. l. I. od. 28.*

(3) *Nec sum adeò informis.* *Virg. Ecl. II, v. 25.*

## V I I I.

## L'HYPERBOLE.

LORSQUE nous sommes vivement frappés de quelque idée que nous voulons représenter, et que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire, nous nous servons de mots qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, et représentent le plus ou le moins, pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabatent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, et il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'il *va plus vite que le vent*. Cette figure s'appèle *hyperbole*, mot grec qui signifie excès.

Julius Solinus dit qu'un certain Ladas étoit d'une si grande légèreté, qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés (1).

(1) Primam palmam velocitatis Ladas quidam adeptus est, qui ita suprâ cavum pulverem cursitavit, ut arenis pendentibus nulla indicia relinqueret vestigiorum.  
*Jul. Solin. c. 6.*

Virgile dit de la princesse Camille , qu'elle surpassoit les vents à la course , et qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier , ou sur les flots de la mer sans enfoncer , et même sans se mouiller la plante des piés (1).

Au contraire , si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur , on dit qu'il marche plus lentement qu'une tortue.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Écriture Sainte , par exemple : *Je vous donnerai une terre où cōulent des ruisseaux de lait et de miel* (2) , c'est-à-dire , une terre fertile : et dans la Genèse il est dit (3) : *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre que les grains de poussière de la terre*. S. Jean , à la fin de son évangile (4) , dit que si on racontoit en détail les actions et les miracles de Jésus-Christ , il

(1) *Illa vel intactæ segetis per summa volaret  
Gramina , nec teneras cursu læsisset aristas ,  
Vel mare per medium fluctu suspensa tumentis ,  
Ferret iter , celeres nec tingeret æquore plantas.*

*Æn. l. VII , v. 808.*

(2) *Educam vos ad terram fluentem lacte et melle.*

*Exod. c. III , v. 17.*

(3) *Faciam semen tuum sicut pulverem terræ.*

*Genes. c. XIII , v. 16.*

(4) *Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus , quæ si scribantur per singula , nec ipsum arbitror mundum capere posse eos , qui scribendi sunt libros.* *Joan. XXI. v. 25.*

ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pouroit faire.

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en âge. On doit en user sobrement et avec quelque correctif : par exemple, en ajoutant , *pour ainsi dire ; si l'on peut parler ainsi.*

« Les esprits vifs (1), pleins de feu, et qu'une vaste imagination emporte hors des règles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir d'hyperboles », dit M. de la Bruyère.

Excepté quelques façons de parler communes et proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en français. On en trouve quelques exemples dans le style satyrique et badin, et quelquefois même dans le style sublime et poétique (2) : *Des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous les habitans.*

« Les Grecs (3) avoient une grande passion pour l'hyperbole, come on le peut voir dans leur Anthologie, qui en est toute remplie.

(1) *Caract. des ouvrages de l'esprit.*

(2) *Fleisch.* Oraison funèbre de M. de Turène. Exorde.

(3) *Traité de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit.* C'est une traduction que Richelot nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Delectus Epigrammatum.*

» Cette figure est la ressource des petits esprits  
 » qui écrivent pour le bas peuple.

Juvénal élevé dans les cris de l'école ,  
 Roussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole (1).

» Mais quand on a du génie et de l'usage  
 » du monde , on ne se sent guère de goût pour  
 » ces sortes de pensées fausses et outrées ».

## E X.

## L' H Y P O T Y P O S E.

L'HYPOTYPOSE est un mot grec qui signifie *image, tableau*. C'est lorsque dans les descriptions on peint les faits dont on parle, come si ce qu'on dit étoit actuellement devant les yeux ; on montre , pour ainsi dire , ce qu'on ne fait que raconter ; on done en quelque sorte l'original pour la copie , les objets pour les tableaux : vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hippolyte.

Cependant sur le dos de la plaine liquide ;  
 S'élève à gros bouillons une montagne humide ;  
 L'onde aproche , se brise , et vomit à nos yeux  
 Parmi les flots d'écume , un monstre furieux ;  
 Son front large est armé de cornes menaçantes ,  
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;

(1) *Boil.* Art. poétique , chant. 4.

Indomtable taureau , dragon impétueux ,  
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux :  
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage ;  
 Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ,  
 La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,  
 Le flot qui l'apporta recule épouvanté (1).

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient et venoient sans le motif de l'épouvante , et que dans une occasion aussi triste que celle de la mort d'un fils , il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable propopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les occasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination , et non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame , déplaisent dans un oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement (2) , si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'hypotypose.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent ; *l'onde approche , se brise* , etc. c'est ce qui fait l'hypotypose , l'image , la peinture ; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'abbé Ségui , dans son panégyrique de Saint-Louis , prononcé en présence de l'Ac-

(1) *Rac.* Phèdre. act. V. sc. 6.

(2) *Hor.* Art Poét. v. 97.

démie française, nous présente encore un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, et de son arrivée en Afrique.

« Il part baigné de pleurs (1), et comblé  
 » des bénédictions de son peuple : déjà gémissent  
 » les ondes sous le poids de sa puissante flotte ;  
 » déjà s'offrent à ses yeux les côtes d'Afrique ;  
 » déjà sont rangées en bataille les innombrables  
 » troupes des Sarasins. Ciel et terre ! soyez  
 » témoins des prodiges de sa valeur. Il se jette  
 » avec précipitation dans les flots, suivi de son  
 » armée que son exemple encourage, malgré  
 » les cris éfroyables de l'énemi furieux, au  
 » milieu des vagues et d'une grêle de dards qui  
 » le couvrent : il s'avance come un géant vers  
 » les champs où la victoire l'appèle, il prend  
 » terre, il aborde, il pénètre les bataillons épais  
 » de barbares ; et couvert du bouclier invisible  
 » du Dieu qui fait vivre et qui fait mourir,  
 » frappant d'un bras puissant à droite et à gauche,  
 » écartant la mort, et la renvoyant à l'énemi ;  
 » il semble encore se multiplier dans chacun  
 » de ses soldats. La terreur que les infidèles  
 » croyoient porter dans les cœurs des siens,  
 » s'empare d'eux-mêmes. Le Sarasin éperdu,  
 » le blasphème à la bouche, le désespoir dans  
 » le cœur, fuit et lui abandonne le rivage ».

Je ne mets ici cette figure au rang des tropes, que parce qu'il y a quelque sorte de trope à

(1) Panég. de S. Louis, en 1729, p. 22.

## FIG LA MÉTAPHORE.

parler du passé come s'il étoit présent ; car , d'ailleurs les mots qui sont employés dans cette figure , conservent leur signification propre. De plus , elle est si ordinaire , que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

---

## X.

### LA MÉTAPHORE.

LA métaphore est une figure par laquelle on transporte , pour ainsi dire , la signification propre d'un nom à un autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique , perd sa signification propre , et en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot , et ce qu'on lui compare : par exemple , quand on dit que *le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité* ; en cette phrase , *couleurs* n'a plus sa signification propre et primitive ; ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs , ou rouges , ou jaunes , etc : il signifie *les dehors , les apparences* ; et cela par comparaison entre le sens propre de *couleurs* , et les dehors que prend un homme qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font connoître les objets



sensibles , elles en font voir les dehors et les apparences : un homme qui ment , imite quelquefois si bien la contenance et les discours de celui qui ne ment pas , que lui trouvant les mêmes dehors , et , pour ainsi dire , les mêmes couleurs , nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc , de même nous sommes souvent la dupe d'une sincérité apparente , et dans le temps qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'homme sincère , nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit* , ce mot de *lumière* est pris méthaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels , de même la faculté de conoître et d'apercevoir éclaire l'esprit , et le met en état de porter des jugemens sains.

La métaphore (1) est donc une espèce de trope , le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre , *il est* , pour ainsi dire , *dans une demeure empruntée* , dit un ancien , ce qui est comun et essentiel à tous les tropes.

Dé plus , il y a une sorte de comparaison ou quelque raport équivalent entre le mot auquel on donne un sens méthaphorique , et l'objet à quoi on veut l'appliquer : par exemple , quand

(1) Metaphoram quam Græci vocant , nos translationem , id est , domo mutuatum verbum quo utimur , inquit Verius. Festus. v. Metaphoram.

on dit d'un home en colère , *c'est un lion* , lion est pris alors dans un sens métaphorique : on compare l'home en colère au lion , et voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette différence entre la métaphore et la comparaison , que dans la comparaison on se sert de termes qui font conoître que l'on compare une chose à une autre : par exemple , si l'on dit d'un home en colère , *qu'il est come un lion* , c'est une comparaison ; mais quand on dit simplement *c'est un lion* , la comparaison n'est alors que dans l'esprit et non dans les termes ; c'est une métaphore.

*Mesurer* dans le sens propre , c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue , soit par le secours du compas , de la règle , ou de quelqu'autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins , sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité ; ainsi on dit par métaphore , *qu'ils ont bien pris leurs mesures*. Par la même raison , on dit que *les personnes d'une condition médiocre , ne doivent pas se mesurer avec les grands* , c'est-à-dire , vivre come les grands , se comparer à eux , come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. *On doit mesurer sa dépense à son revenu* ; c'est-à-dire , qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un appartement , et nous en donne l'entrée , de même il y a des connoissances préliminaires qui ouvrent , pour ainsi dire , l'entrée aux sciences plus profondes : ces connoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore ; la Grammaire est la *clé* des sciences : la Logique est la *clé* de la Philosophie.

On dit aussi d'une ville fortifiée qui est sur une frontière , qu'elle est la *clé* du royaume , c'est-à-dire , que l'ennemi qui se rendroit maître de cette ville , seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison , l'on donne le nom de *clé* , en termes de musique , à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique : ces marques font conôître le nom que l'on doit donner aux notes ; elles donnent , pour ainsi dire , l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières , il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; et lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée , la métaphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disette de mots a donné lieu à plu-

sieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon de miel*, *les rayons d'une roue*, etc. : l'imagination vient , pour ainsi dire , au secours de cette disète ; elle supplée par les images et les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir ; et il arrive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images et ces idées accessoires occupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres , et qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple , quand on dit d'un home endormi , qu'il est enseveli dans le sommeil , cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin et dans le sommeil.*

Invadunt urbem somno vinoque sepultam (1).

Remarquez , 1.<sup>o</sup> que dans cet exemple , *sepultam* a un sens tout nouveau et différent de son sens propre. 2.<sup>o</sup> *Sepultam* n'a ce nouveau sens , que parce qu'il est joint à *somno vinoque* , avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre ; car ce n'est que par une nouvelle union des termes , que les mots se donent le sens métaphorique. *Lumière*, n'est uni dans le sens propre , qu'avec le fen , le soleil et les autres objets lumineux ; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit* , a donné à *lumière* un sens métaphorique , et en a fait un mot nou-

(1) *Virg. Æn. II. v. 255.*

veau par ce nouveau sens. Je voudrais que l'on pût donner cette interprétation à ces paroles d'Horace.

Dixeris egregiè, notum si callida verbum  
Reddiderit junctura novum (1).

La métaphore est très-ordinaire ; en voici encore quelques exemples : on dit dans le sens propre , *s'enivrer de quelque liqueur* ; et l'on dit par métaphore , *s'enivrer de plaisir* , *la bonne fortune enivre les sots* ; c'est-à-dire , qu'elle leur fait perdre la raison , et leur fait oublier leur premier état.

Ne vous *enivrez* point des éloges flattéurs ,  
Que vous done un amas de vains admirateurs (2).  
Le peuple , qui jamais n'a connu la prudence ,  
*S'enivroit* follement de sa vaine espérance (3).

*Doner un frein à ses passions* ; c'est-à-dire , n'en pas suivre tous les mouvemens , les modérer , les retenir come on retient un cheval avec le frein , qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Mézerai (4) , parlant de l'hérésie , dit qu'il étoit nécessaire d'*aracher cette rixanie* , c'est-

(1) Hor. Art Poét. v. 47.

(2) Boi!. Art. Poét. chant. 4.

(3) Henriade , chant. 7.

(4) Abrégé de l'Histoire de France , François II ;  
p. 9, 2.

à-dire, *cette semence de division*, ζιζανία est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *ivroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés, et qui leur est nuisible. *Zizanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semmer la zizanie dans une famille*.

*Materia*, matière, se dit dans le sens propre, de la substance étendue, considérée come principe de tous les corps; ensuite on a apelé *matière*, par imitation et par métaphore, ce qui est le sujet, l'argument, le thème d'un discours, d'un poème, ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

Æsopus auctor, quam materiam reperit,  
Hanc ego polivi versibus senariis (1).

*J'ai poli la matière*, c'est-à-dire, j'ai donné l'agrément de la poésie aux fables qu'Esopé a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante*, c'est-à-dire, elle inspire la gaieté come les personnes qui rient. *La fleur de la jeunesse*; *le feu de l'amour*; *l'aveuglement de l'esprit*; *le fil d'un discours*; *le fil des affaires*.

C'est par métaphore que les différentes classes, ou considérations auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet, sont apelées *lieux comuns* en Rhétorique, et en Logique, *loci communes*. Le genre, l'espèce, la cause, les effets, etc.

(1) *Phæd.* l. I. Prol.

sont des lieux comuns , c'est-à-dire , que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre , pour ainsi dire , la matière d'un discours , et des argumens de toutes sortes de sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes , réveille des pensées que l'on n'auroit peut-être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique , il n'est pourtant pas inutile de les conôître ; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs ; mais ce qu'on peut dire pour et contre sur ce point , n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore , *loci Theologici* , les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Écriture Sainte , la tradition contenue dans les écrits des S. Pères , les Conciles , etc.

En terme de chimie *règne* se dit par mataphore , de chacune des trois classes sous lesquelles les Chimistes rangent les êtres naturels.

1.<sup>o</sup> Sous le *règne animal* , ils comprennent les animaux.

2.<sup>o</sup> Sous le *règne végétal* , les végétaux ; c'est-à-dire , ce qui croît , ce qui produit , come les arbres et les plantes.

3.<sup>o</sup> Enfin , sous le *règne minéral* , ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore que la *Géographie et la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire*. On personifie l'Histoire , et on dit que la Géographie et la Chronologie sont à

l'égard de l'Histoire, ce que les yeux sont à l'égard d'une personne vivante ; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, et par l'autre les tems ; c'est-à-dire, qu'un historien doit s'appliquer à faire conoître les lieux et les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés, sont appelés *racines*, par métaphore : il y a des Dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'affermir.

*Calus*, dureté, durillon, en latin *callum*, se prend souvent dans un sens métaphorique (1) : *Labor quasi callum quoddam obducit doloris*, dit Cicéron : le travail fait come une espèce de calus à la douleur, c'est-à-dire, que le travail nous rend moins sensibles à la douleur. Et au troisième livre des Tusculanes, il s'exprime de cette sorte : *Magis me moverant Corinthi subito aspectæ parietinæ, quam ipsos Corinthios, quorum animis diuturna cogitatio callum vetustatis obduxerat* (2). Je fus plus touché de voir tout d'un coup les murailles ruinées de Corinthe, que ne l'étoient les Corinthiens même, auxquels l'habitude de voir tous les jours depuis long-tems leurs murailles abatues, avoit apporté

(1) *Cic. Tusculan. II, num. 36. aliter xv.*

(2) *Tusc. liv. III. n. 53. aliter xxii.*



le calus de l'ancieneté ; c'est-à-dire , que les Corinthiens , acoutumés à voir leurs murailles ruinées , n'étoient plus touchés de ce malheur. C'est ainsi que *callere* , qui dans le sens propre veut dire *avoir des durillons , être endurci* , signifie ensuite , par extension et par métaphore , *savoir bien , conôître parfaitement* , ensorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par raport à quelque conoissance. *Quo pacto id fieri soleat calleo* (1). La manière dont cela se fait , a fait un calus dans mon esprit , j'ai médité sur cela , je sais à merveille coment cela se fait ; je suis maître passé , dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo* (2) , j'ai étudié son humeur ; je suis acoutumé à ses manières , je sais le prendre come il faut.

*Vue* se dit au propre , de la faculté de voir , et par extension , de la manière de regarder les objets : ensuite on done par métaphore , le nom de vue aux pensées , aux projets , aux desseins : *avoir de grandes vues , perdre de vue une entreprise* , n'y plus penser.

*Goût* , se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions de ses saveurs La langue est l'organe du goût ; *avoir le goût dépravé* , c'est - à - dire , trouver bon ce que comunément les autres trouvent mauvais , et trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

(1) *Ter. Heant. act. III. sc. 2. v. 37.*

(2) *Id. Adelp. act. IV. sc. 1. v. 17.*

Ensuite on se sert du terme de *goût* par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce goût-là : *Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athènes*, dit Racine dans sa préface d'Iphigénie; c'est-à-dire, come il le dit lui-même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du goût pris dans le sens figuré, come du goût pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au goût, sans que l'on soit obligé de dire pourquoi : un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien conoître en mets et avoir un goût sûr, il faut deux choses; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience, s'être trouvé souvent dans les bones tables, etc. : on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être conois seur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature; cela dépend de la disposition des organes; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît : il faut avoir su alier l'étude à la méditation avec le comerce des personnes éclairées : alors

on est en état de rendre raison des règles et du goût.

Les viandes et les assaisonnemens qui plaisent aux uns , déplaisent aux autres ; c'est un effet de la différente constitution des organes du goût : il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard , c'est-à-dire , qu'il y a des viandes et des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit ; un auteur ne doit pas se flater d'attirer à lui tous tous les suffrages , mais il doit se conformer au goût général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le goût , par rapport aux viandes , dépend beaucoup de l'habitude et de l'éducation ; il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse , nous servent de règle dans un âge plus avancé ; telle est la force de l'éducation , de l'habitude , et du préjugé. Les organes , accoutumés à une telle impression , en sont flatés de telle sorte , qu'une impression différente ou contraire les afflige : ainsi , malgré l'examen et les discussions , nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; et de-là peut-être les deux partis , l'un des anciens , l'autre des modernes.

*Remarques sur le mauvais usage des  
Métaphores.*

LES métaphores sont défectueuses ,

1.<sup>o</sup> Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colonia reproche à Tertullien d'avoir dit que *le déluge universel fut la lessive de la nature* (1).

2.<sup>o</sup> Quand elles sont forcées , prises de loin , et que le rapport n'est point assez naturel , ni la comparaison assez sensible ; come quand Théophile a dit : *Je baignerai mes mains dans les ondes de ses cheveux* : et dans un autre endroit , il dit que *la charue écorche la plaine*. « Théophile , dit M. de la Bruyère (2) , charge » ses descriptions , s'apesantit sur les détails ; » il exagère , il passe le vrai dans la nature , » il en fait le roman. »

On peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirés de sujets peu connus.

3.<sup>o</sup> Il faut aussi avoir égard aux convenances des diférens styles ; il y a des métaphores qui conviennent au style poétique , qui seroient déplacées dans le style oratoire. Boileau a dit :

Aconrez troupe savante (3) ;  
Des sons que ma lyre enfante .  
Ces arbres sont réjouis.

(1) Ignobilitatis vitio laborare videtur celebris illa Tertulliani metaphora , quâ diluvium appellat naturæ generale lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.

(2) Caract. des ouvrages de l'esprit.

(3) *Ode* sur la prise de Namur.

On ne diroit pas en prose, qu'une lyre enfante des sons. Cette observation a lieu aussi à l'égard des autres tropes ; par exemple : *Lumen*, dans le sens propre, signifie lumière : les Poètes latins ont donné ce nom à l'œil par métonymie, les yeux sont l'organe de la lumière, et sont, pour ainsi dire, le flambeau de notre corps (1). Un jeune garçon fort aimable étoit borgne ; il avoit une sœur fort belle qui avoit le même défaut ; on leur appliqua ce distique, qui fut fait à une autre occasion sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne.

Parve puer, lumen quod habes concede sorori :  
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie l'œil ; il n'y a rien de si ordinaire dans les Poètes latins, que de trouver *lumina* pour les yeux ; mais ce mot ne se prend point en ce sens dans la prose.

4.<sup>o</sup> On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif : par exemple, en disant, pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi, etc. « L'art doit être ; pour ainsi dire, » enté sur la nature ; la nature soutient l'art » et lui sert de base ; et l'art embellit et perfectionne la nature. »

(1) *Lucerna corporis tui est oculus tuus*, LUC. C. XI.  
v. 34.

5.<sup>o</sup> Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent : *enté* est pris de la culture des arbres, *soutien*, *base*, sont pris de l'architecture; mais il ne faut pas qu'on les prène de sujets oposés; ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne* (1). On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prends ta foudre Louis et va comme un lion.

Il faloit plutôt dire come *Jupiter*.

Dans les premières éditions du *Cid*, *Chimène* disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma colère.

*Feux* et *rompent* ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du *Cid*. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent*; je ne sais si cette corection répare la première faute.

*Écorce*, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres et des fruits, c'est leur couverture: ce mot se dit fort bien dans un sens méthaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses; ainsi l'on dit que *les ignorans*

(1) *Malh.* I. II. Voy. les observations de Ménage, sur les poésies de *Malherbe*, Act. III. sc. 4.

*s'arêtent à l'écorce, qu'ils s'attachent, qu'ils s'amusent à l'écorce.* Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent, s'attachent, s'amusent*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'écorce*: *fondre* se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette expression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau. Pour dire que l'hiver est passé, et que les glaces sont fondues, il s'exprime de cette sorte :

L'hiver qui si long-temps a fait blanchir nos plaines,  
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux;  
Et les jeunes zéphirs, de leurs chaudes haleines,  
Ont fondu l'écorce des eaux. (1)

6.º Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues; par exemple: les Latins disoient d'une armée: *dextrum et sinistrum cornu*, et nous disons *l'alle droite et l'alle gauche*.

Il est si vrai que chaque langue à ses métaphores propres et consacrées par l'usage, que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en aprochent le plus, vous vous rendez ridicule.

Un étranger, qui depuis devenu un de nos citoyens, s'est rendu célèbre par ses ouvrages, écrivant dans le premier tems de son arrivée en France, à son protecteur, lui disoit, *Mon-*

(1). Liv. III. Ode 6.

*seigneur , vous avez pour moi des boyaux de père ; il vouloit dire des entrailles.*

On dit *mettre la lumière sous le boisseau* , pour dire cacher ses talens , les rendre inutiles ; l'auteur du poëme de la Madeleine (1) ne devoit donc pas dire , *mettre le flambeau sous le mui.*

## X I.

## LA SYLLEPSE ORATOIRE.

LA Syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison , par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase , l'un au propre , l'autre au figuré ; par exemple , Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla (2) ; ainsi parle ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par rapport au thym , et il est au figuré par rapport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger , *et moi quoique je paroisse à Galathée*

(1) Poëme de la Madeleine , l. VII , p. 117.

(2) . . . . Galathæa thymo mihi dulcior Hyblæ.  
Virg. Ecl. VII , v. 37.



*plus amer que les herbes de Sardaigne*, etc. (1).

Nos bergers disent *plus aigre qu'un citron vert*.

Pyrrhus, fils d'Achille, l'un des principaux chefs des Grecs, et qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie, s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine.

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie ;

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,

*Brûlé* de plus de feux que je n'en alumai. (2)

*Brûlé* est au propre par rapport aux feux que

Pyrrhus alumai dans la ville de Troie ; et il est

au figuré par rapport à la passion violente que

Pyrrhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque.

Il y a un pareil jeu de mots dans le distique,

qui est

Hic jacet unoculus visu præstantior Argo,

Nomen Joannes cui ninivita fuit.

*Visus* est au propre par rapport à Argus, à

qui la fable donne cent yeux ; et il est au figuré

par rapport à Despautère : l'auteur de l'épigramme

a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots

pour ne pas demander bien de la circonspection ;

il faut éviter les jeux de mots trop affectés et tirés

de loin.

(1) . . . . Ego Sardois videar tibi amarior herbis. Ibid.

v. 41.

(2) Rac. Androm. act. I. sc. 4.

## X I I.

## L'ALLÉGORIE.

L'ALLÉGORIE a beaucoup de rapport avec la métaphore ; l'Allégorie n'est même qu'une métaphore continuée.

L'allégorie est un discours , qui est d'abord présenté sous un sens propre , qui paroît tout autre chose que ce qu'on a dessein de faire entendre , et qui cependant ne sert que de comparaison pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

terme propre ; par exemple, *le feu de vos yeux* ; *yeux* est au propre : au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré ; c'est-à-dire , que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre : les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit , elles démasquent , pour ainsi dire , le sens littéral étroit , elles en font l'application.

Quand on a commencé une allégorie , on doit conserver dans la suite du discours , l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières , sous l'image d'une ber-

gère qui parle à ses brebis , rend compte à ses enfans de tout ce qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens , et se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la Fortune :

Dans ces prés fleuris (1)  
 Qu'arose la Seine ,  
 Cherchez qui vous mène ,  
 Mes chères brebis :  
 J'ai fait pour vous rendre  
 Le destin plus doux ,  
 Ce qu'on peut attendre  
 D'une amitié tendre ;  
 Mais son long courroux  
 Détruit , empoisonne  
 Tous mes soins pour vous ;  
 Et vous abandonne  
 Aux fureurs des loups.  
 Seriez-vous leur proie ,  
 Aimable troupeau !  
 Vous de ce hameau  
 L'honneur et la joie ;  
 Vous qui gras et beau ,  
 Me doniez sans cesse  
 Sur l'herbète épaisse  
 Un plaisir nouveau !  
 Que je vous regrette !  
 Mais il faut céder ,  
 Sans chien , sans houlète ;  
 Puis-je vous garder ?  
 L'injuste fortune

(1) Poésies de Mad. des Houls. t. II. p. 88.

Me les a ravis,  
Envain j'importune  
Le ciel par mes cris ;  
Il rit de mes craintes ,  
Et sourd à mes plaintes  
Houlète , ni chien ,  
Il ne me rend rien.  
Puissiez-vous , contentes ,  
Et sans mon secours ,  
Passer d'heureux jours ,  
Brebis innocentes ,  
Brebis mes amours !  
Que Pan vous défende.  
Hélas ! il le sait ,  
Je ne lui demande  
Que ce seul bienfait.  
Oui , brebis chéries ,  
Qu'avec tant de soin  
J'ai toujours nourries ,  
Je prens à témoin  
Ces bois , ces prairies ,  
Que si les faveurs  
Du Dieu des pasteurs  
Vous gardent d'outrages ,  
Et vous font avoir  
Du matin au soir  
De gras pâturages ,  
J'en conserverai  
Tant que je vivrai  
La douce mémoire ;  
Et que mes chansons ,  
En mille façons  
Porteront sa gloire ,

Du rivage heureux ,  
 Où , vif et pompeux ,  
 L'astre qui mesure  
 Les nuits et les jours ,  
 Començant son cours ,  
 Rend à la nature  
 Toute sa parure ;  
 Jusqu'en ces climats ,  
 Où , sans doute , las  
 D'éclairer le monde ,  
 Il va chez Thétis  
 Ralumer dans l'onde  
 Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où la figure a comencé : ce qui est essentiel à l'allégorie (1). Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère, qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages , ni les préserver de ce qui peut leur nuire , leur adresseroit la parole , et se plaindroit à elles de son impuissance : mais ce sens , tout vrai qu'il paroît , n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit ocupée des besoins de

(1) *Id quoque imprimis est custodiendum , ut quo ex genere cœporis translationis , hoc desinas. Multi enim , cum initium à tempestate sumpserunt , incendio aut ruinâ finiunt : quæ est inconsequentia rerum scdis-*  
*sima.*

ses enfans , voilà ses brebis ; le chien dont elle parle , c'est son mari qu'elle avoit perdu ; le Dieu Pan , c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier , qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit toute une pièce est un monstre (1) ; et qu'ainsi l'Ode 14 du premier livre d'Horace , *O navis referent* , etc. n'est point allégorique , quoiqu'en ait cru Quintilien (2) et les Comentateurs. Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison (3) , un exemple de l'allégorie , où , come Horace , Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai , mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement , *tant va la cruche*

(1) Dacier , Œuvres d'Horace , tome I. p. 211 , troisième édition , 1709.

(2) Quint. l. VIII. v. 6. alleg.

(3) Neque tam fui timidus , ut qui in maximis turbinibus ac fluctibus Reipublicæ navem gubernassem ; salvamque in portu collocassem ; frontis tuæ nubeculam , tum collegæ tui contaminatum spiritum pertimescerem. Alios ego vidi ventos , alias prospexi animo procellas : aliis impendentibus non cessi , sed his unum me pro omnium salute obtuli. Cic. in Pis. n. 9. aliter , 20 et 21.

à l'eau, qu'à la fin elle se brise; c'est-à-dire, que quand on affronte trop souvent les dangers, à la fin on y périt; ou que, quand on s'expose fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l'on débite come des histoires pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales*; tels que sont les fables d'Esopé. Ce fut par un apologue que Ménénus Agrippa rapela autrefois la populace Romaine, qui, mécontente du sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des lois, ni la dignité des magistrats Romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les effets naturels dont ils ignoroient les causes; et dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre (1),  
C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;  
Un orage terrible aux yeux des matelots,  
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots;  
Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,  
C'est une Nympe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Cette manière de philosopher flate l'imagination, elle amuse le peuple, qui aime le merveilleux, et elle est bien plus facile que les

(1) Boileau, Art Poét. chant XII.

recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent, que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les chercheurs de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres ; ce qui donne à ces livres un air de mystère et de profondeur, que la simplicité de la vérité ne pouroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie, les uns leur fourberie, et les autres leur fanatisme, je veux dire, leur folle persuasion. En effet, la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire à la vérité, mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossible de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour faire l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente que celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, come nous l'expli-



querons dans la suite ; et c'est des divers corps particuliers dont nous sommes affectés en tant de manières différentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes sont aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers français. L'énigme est un discours qui ne fait point connaître l'objet à quoi il convient, et c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne convienne pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler, mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.

## X I I I.

## L' A L L U S I O N.

LES allusions (1) et les jeux de mots ont encore du rapport avec l'allégorie : l'allégorie présente un sens, et en fait entendre un autre : c'est ce qui arrive aussi dans les allusions, et dans la plupart des jeux de mots, *rei alterius*

(1) Alludere R. ad, et ludere.

*ex alterâ notatio.* On fait allusion à l'histoire , à la fable , aux coutumes , et quelquefois même on joue sur les mots.

Ton Roi , jenne Biron , te sauve enfin la vie ;  
 Il t'arache sanglant aux fureurs des soldats ,  
 Dont les coups redoublés achevoient ton trépas ;  
 Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle (1).

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit au proverbe avec des dames , madame des Loges lui dit (2) , *celui-là ne vaut rien , percez-nous en d'un autre.* On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin : car *percer* , se dit d'un toneau , et non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveillloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots , il vaut mieux parler et écrire simplement , que s'amuser à des jeux de mots puérils , froids et fades : en voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammaticam scivit , multes docuitque per annos ;  
 Declinare tamen non potuit tumulum.

(1) Henriade , chant 7.

(2) Hist de l'Acad. tome I. p. 277.

Vous voyez que l'auteur joue sur la double signification de *declinare*.

« Il sut la Grammaire, il l'enseigna pendant plusieurs années, et cependant il ne put décliner le mot *tumulus* ». Selon cette traduction, la pensée est fautive ; car Despautère savoit fort bien décliner *tumulus*.

Que si on ne prend point *tumulus* matériellement, et qu'on le prenne pour ce qu'il signifie, c'est-à-dire, pour *le tombeau*, et par méronymie pour *la mort* ; alors il faudra traduire que *malgré toute la connoissance que Despautère avoit de la Grammaire, il ne put éviter la mort* : ce qui n'a ni sel, ni raison ; car on sait bien que la Grammaire n'exempte pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées. quand une pensée est solide, tout ce qu'elle a de réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots, ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n'est pas toutefois qu'une muse un peu fine  
Sur un mot, en passant, ne joue et ne badine :  
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :  
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès (1).

Dans le placet que M. Robin (2) présenta

Boileau, Art. Poét. chant II.

(2) *Giles Robin*, natif du St. Esprit, de l'Académie d'Arles.

au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhône, il s'exprime en ces termes :

Qu'est-ce en effet pour toi, grand monarque des Gaules,

Qu'un peu de sable et de gravier ?

Que faire de mon île ? Il n'y croît que des saules ;

Et tu n'aimes que le laurier.

*Saules* est pris dans le sens propre, et *Laurier* dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l'esprit une pensée très-fine et très-solide. Il faut pourtant observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poètes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel elles ont rapport, n'est pas connu. Malherbe, dans ses stances à M. du Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,

Et Pluton aujourd'hui,

Sans égard du passé les mérites égale

D'Archemore et de lui (1).

Il y a peu de lecteurs qui connoissent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l'ayant quitté pour quelques momens,

(1) Poésies de Malherbe, liv. VI.

un serpent vint et l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon , après une longue vie , s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore , qui ne vécut que peu de jours.

L'auteur du Poème de la Madeleine , dans une apostrophe à l'amour prophane , dit , parlant de Jésus-Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien désarmé (1).

Le mot d'*Antéros* n'est guère connu que des savans ; c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* ; c'étoit une divinité du Paganisme , le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce poème de la Madeleine est rempli de jeux de mots et d'allusions si recherchées , qu' malgré le respect dû au sujet , et la bonne intention de l'auteur , il est difficile qu'en lisant cet ouvrage , on ne soit point affecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir , pour ainsi dire , d'elles-mêmes ; elles doivent naître du sujet , et se présenter naturellement à l'esprit , come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher , elles déplaisent , elles étonnent , et souvent font rire par l'union bizarre de deux idées , dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit , par exemple , que jamais le jeu de piquet dût entrer dans un poème fait pour décrire la pénitence et la charité de sainte

(1) L. II , page 25.

Madeleine ; et que ce jeu dût faire naître la pensée de se donner la discipline ?

Piquez-vous seulement de jouer au piquet ,  
A celui que j'entens qui se fait sans caquet ;  
J'entens que vous preniez par fois la discipline ,  
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone mine (1).

On ne s'attend pas non plus à trouver les termes de Grammaires détaillés dans un ouvrage qui porte pour titre, le nom de sainte Madeleine ; ni que l'auteur imagine je ne sais quel rapport entre la Grammaire et les exercices de cette sainte : cependant une tête de mort et une discipline sont les RUDIMENS de Madeleine.

Et regardant toujours ce têt de trépassé (2),  
Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ. . . ? . . .

Et c'est sa discipline, et tous ses châtimens,  
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS.  
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAIRIEN,  
C'est de voir par un CAS du tout déraisonnable,  
Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE,  
Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif,  
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.  
O que l'amour est grand, et la douleur amère,  
Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE !  
LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,  
Que toujours la PREMIÈRE est sa CONJUGAISON. . . ? . . .

Sçachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,

(1) Poëme de la Madeleine, liv. III, vers 42.

(2) Ibid. liv. II. pag. 18, 19, etc.

Come tout ENSEIGNER , tout LIRE , et tout ENTENDRE ,  
 Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait  
 De son TEMS PRÉTÉRIT qui ne fut qu'IMPARFAIT ,  
 Tems de qui le FUTUR réparera les pertes  
 Par tant d'affictions et de peines souffertes ;  
 Et le PRÉSENT est tel que c'est l'INDICATIF ,  
 D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF .  
 Puis par un OPTATIF , ah ! plât-à-Dieu , dit-elle ,  
 Que je n'eusse jamais été si criminelle !

.....  
 Prenant avec plaisir , dans l'ardeur qui la brûle ,  
 Le FOUET pour discipline , et la croix pour FÉRULE .

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées , pour ne pas dire aussi puérides. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos , et le désir mal entendu de montrer de l'esprit et de faire parade de ce qu'on sait , enfantent ces productions ridicules.

Ce style figuré , dont ont fait vanité (1) ,  
 Sort du bon caractère et de la vérité :  
 Ce n'est que jeu de mots , qu'affectation pure ,  
 Et ce n'est pas ainsi que parle la nature .

J'ajouterai encore ici une remarque , à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons , dont le sens littéral , sous une aparence de simpli-

(1) *Molière* , *Misant.* act. I. sc. II.

cité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; et d'ailleurs ils se déshonorent dans l'esprit des honnêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les feseurs de chansons, ne sont guère moins repréhensibles, et se rendent plus ridicules.

Quintilien (1), tout païen qu'il étoit, veut que non seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed etiam à significatione.*

« On doit éviter avec soin en écrivant, dit-il ailleurs (2), tout ce qui peut donner lieu à des allusions déshonêtes. Je sais bien que ces interprétations viennent souvent dans l'esprit plutôt par un effet de corruption du cœur de ceux qui lisent, que par la mauvaise volonté de celui qui écrit ; mais un auteur sage et éclairé doit avoir égard à la foiblesse de ses lecteurs, et prendre garde de faire naître de pareilles idées dans leur esprit : car enfin nous vivons aujourd'hui dans un siècle où l'imagination des homes est si fort gâtée, qu'il y a un grand nombre de mots qui étoient autrefois très-honêtes, dont il ne nous est pas permis de nous servir par l'abus qu'on en fait ; de sorte que sans une attention scrupuleuse

(1) Quint. instit. Orat. lib. VI, sc. III. de Risu.



» de la part de celui qui écrit , ses lecteurs  
 » trouvent malignement à rire en salissant leur  
 » imagination avec des mots , qui , par eux-  
 » mêmes , sont très-éloignés de l'obscénité. »

---

## X I V .

## L' I R O N I E .

L' I R O N I E est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie , ne sont pas pris dans le sens propre et littéral.

M. Boileau , qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis , a dit par ironie :

Je le déclare donc , Quinault est un Virgile (1).

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de voix , et plus encore la connoissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un , et de la façon de penser de celui qui parle , servent plus à faire conoître l'ironie , que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie , *oh le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron , d'Horace ? il n'y a point là d'ironie ;

(1) Boileau , Sat. IX.

les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? c'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire , avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le Cid.

A de plus hants partis Rodrigue doit prétendre (1).

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac et dans Voiture. Je ne sais si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure , seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie , l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen , Cui Cæsar , et ante hunc diem inauditum* , etc. Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine , c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honneurs du triomphe. « Que Pompee est malheureux , dit Cicéron (2) , de ne pouvoir profiter de votre conseil ! Oh qu'il a eu tort de n'avoir point eu de goût pour votre philosophie ! Il a eu la folie de

(1) *Corn. Cid. act. I. sc. III.*

(2) *Non est integrum Cn. Pompeio , consilio jam uti tuo ; erravit enim. Non gustarat istam tuam philosophiam ; ter , jam homo stultus , triumphavit , etc. Cic. in Pison. n. 58 , XXIV.*

» triompher trois fois. Je rougis , Crassus ,  
 » de votre conduite. Quoi , vous avez brigué  
 » l'honneur du triomphe avec tant d'empresse-  
 » ment ! etc.

## X V.

## L' E U P H É M I S M E.

L' E U P H É M I S M E est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables , odieuses , ou tristes , sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées : ils leur servent come de voile , et ils en expriment en aparence de plus agréables , de moins choquantes , ou de plus honêtes selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état , que de l'apeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur done d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le boureau est apelé par honneur , *le maître des hautes œuvres*.

C'est par la même raison qu'on done à certaines étofes grossières le nom d'étofes plus fines ; par exemple : on apèle *velours de Mauriène* une sorte d'étofe de gros drap qu'on fait en Mauriène , province de Savoie , et dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étofe de fil dont on fait les meubles

de campagne ; on honore cette étoffe du nom de *damas de Caux*, parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir, et qui n'attend plus que son paiement pour se retirer, au lieu de dire *payez-moi*, dit par euphémisme, *n'avez-vous plus rien à m'ordonner ?*

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste*, *Dieu vous bénisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous donner*.

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui est bien*, *je vous remercie*, plutôt que de lui dire *alex vous-en*.

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui, à la lettre, signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. « Quand nous ne voulons pas dire ce que nous » pensons, de peur de faire de la peine à celui » qui nous interroge, nous nous servons du mot » *rectè*, dit Donat (1).

Sostrata, dans Térence (2), dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous*,

(1) *Rectè dicimus cum sine injuria interrogantis aliquid reticemus. Donat. in Terent. Hecyr. act. III. sc. II. v. 20.*

(2) S. Quid lacrymas ? Quid est tam tristis ? P. rectè mater. *Ter. Hecyr. act. III. sc. II.*

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. *Heaut. act. II. sc. I. v. 16, et selon mad. Dacier, act. I. sc. IV. v. 16.*

*mon fils ?* Il répondit, *rectè mater. Tout va bien ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère ;* tel est le tour français.

Dans une autre comédie de Térence, Clitophon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donnant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien : le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents ; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.*

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un présent.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè admones* (1). *Ego istac rectè ut fiant videro* (2). *Rectè suades* (3), etc.

A l'égard du *rectè* de la II.<sup>e</sup> scène du III.<sup>e</sup> acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *valeo*, *rectè valeo*, ou *rectè mihi consulo*, ou enfin quelqu'autre mot pareil, come *res bene se habet*, etc. Pamphile vouloit exciter cette

(1) Andr. act. V. sc. IV. v. 50.

(2) Ibid. act. II. sc. VI. v. 25.

(3) Heant. act. V. sc. II. v. 43.

idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *rectè* (1), Clitophon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent ; que tout iroit bien , et que ses désirs seroient satisfaits.

Ainsi, quoique madame Dacier nous dise (2) que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien, cela ne va pas si mal que vous pensez ; courage, il y a espérance, cela est bon ; tout ira bien, etc.* ce sont là autant d'euphémismes,

Dans toutes les nations policées, on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonnêtes. Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse : c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en français : mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que dans les livres, ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition et de lecture, qui s'empare d'abord de l'imagination ; elle la partage, elle envé-

(1) Heaut. act. I. sc. I.

(2) Dans les remarques sur la sc. II. du III. acte de l'Hécyre.

lope, en quelque sorte, l'image déshonête, elle l'écarte, et ne la fait voir qu'à de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination, dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit ; ainsi ces mots servent comme de voile et de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que comme nous sommes accoutumés aux mots de notre langue, l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert des termes propres, il s'occupe directement des objets que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs et des Romains, les honêtes gens ménageoient les termes comme nous les ménageons en français, et leur scrupule alloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées déshonêtes (1). *Quia si ita diceretur, obscœnitus concurrerent litteræ*, dit Cicéron (2) ; et Quintilien a fait la même remarque.

« Ne devrois-tu point mourir de honte, dit » Chrémès à son fils (3), d'avoir eu l'inso-

(1) Orat. n. 154. aliter XLV.

(2) Inst. Orat. VIII. c. III.

(3) Non mihi per fallacias adducere ante oculos. . . pudet dicere hæc présente verbum turpe ; at te id nullo modo puduit facere. *Heaut. act. V. sc. IV. v. 18.*

Ego servo et servabo Platonis verecundiam. Itaque tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertissimis agunt Stoici. Illi etiam crepitus aiunt æquè liberos, ac ractus, esse oportere. *Cic. l. IX. Epist. 22.*

» lence d'amener à mes yeux , dans ma propre  
 » maison , une... : je n'ose prononcer un mot  
 » déshonête en présence de ta mère , et tu as  
 » bien osé comettre une action infâme dans  
 » notre propre maison !

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire ,  
*je vous abandonne , je ne me mets point en peine  
 de vous , je vous quitte* , les Anciens disoient  
 souvent , *vivez , portez - vous bien. Vivez fo-*  
*rêts* (1) : cette expression , dans l'endroit où  
 Virgile s'en est servi , ne marque pas un sou-  
 hait que le berger fasse aux forêts , il veut dire  
 simplement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois , *avoir vécu ,*  
*avoir été , s'en être allé , avoir passé par la*  
*vie* , [ *vitâ functus* ] (2) , au lieu de dire *être*

*Æquè eadem modestiâ , potius cum mulierè fuisse ,*  
*quam concubuisse , dicebant. Varro de ling. lat. l. v.*  
*sub fin.*

*Mos fuit , res turpes et fœdas prolatu , honestiorum*  
*convestiriæ dignitate. Amob. l. V.*

(1) *Omnia vel medium fiant mare vivite , sylvæ.*  
*Virg. Ec. viii. v. 58.*

Valeant

*Qui inter nos dissidium volunt ; Ter. And. act. IV.*  
*sc. II. v. 13.*

*Castra peto : valeatque Venus , valeantque puellæ.*  
*Tibull. l. II. El. 6. v. 9:*

(2) *Fungi , fungor* , signifie *passer par* , dans un sens  
 métaphorique : *être déliyré de , s'être acquitté de.*



*mort* ; le terme de *mourir* leur paroissoit en certaines occasions un mot funeste.

Les Anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des mots , dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : come si les paroles , qui ne sont qu'un air mis en mouvement , pouvoient produire , par elles-mêmes , quelqu'autre éfet dans la nature , que celui d'exciter dans l'air un ébranlement , qui , se comuniquant à l'organe de l'ouïe , fait naître dans l'esprit des homes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de doner aux Dieux quelque nom qui leur fut désagréable. On étoit averti (1) au comencement du sacrifice ou de la cérémonie , de prendre garde de prononcer aucun mot qui pût attirer quelque malheur , de ne dire que de bones paroles , *bona verba fari* , enfin d'être favorable de la langue , *favete linguis* ou *linguâ* , ou

(1) Malè ominatis parcite verbis , ou selon d'autres , malè nominatis. *Hor.* l. III. od. 14.

*Favete linguis.* *Hor.* l. III. od. 1.

Ore favete omnes. *Virg. Æn.* l. V. v. 71.

Dicamus bona verba , venit natalis , ad aras.

Quisquis ades , linguâ , vir mulierque fave.

*Tibul.* l. II. El. II. v. 15

Prospera lux oritur , linguisque animisque favete .

Nunc discenda bono , sunt bona verba , dic.

*Ovid.* *Fast.* l. I. v. 71.

ore ; et de garder plutôt le silence , que de prononcer quelque mot funeste qui pût déplaire aux Dieux : et c'est de-là que *favete linguis*, signifie par extension , *faites silence*.

Par la même raison , ou plutôt par le même fanatisme , lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure , et que ce qu'on devoit attendre de cet heureux présage , étoit détruit par un augure contraire ; ce second augure ne s'apeloit point mauvais augure , mais simplement *l'autre augure* (1) , ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi, dit Festus , ce terme *alter* , veut dire quelquefois *contraire* , *mauvais*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices , dont le sens propre et littéral étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans les cérémonies superstitieuses ; par exemple : *mac-tare* , qui veut dire *magis auctare* , augmenter davantage , se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme , de *mac-tare* , augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honneur , soit que leur volume fut grossi par les ornemens dont on les paroît ; soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux

(1) *Alter* , et pro non bono ponitur , ut in auguriis , *altera* cum appellatur *avis* quæ utique prospera non est ; sic *alter* nonnunquam pro adverso dicitur et malo :

*Festus* , v. *alter*.

Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page (1).

De même, parce que *cremari*, être brûlé, auroit été un mot de mauvais augure, et que l'autel croissoit, pour ainsi dire, par les herbes, par les entrailles des victimes, et par-tout ce qu'on mettoit dessus pour être brûlé (2); au lieu de dire *on brûle sur les autels*, ils disoient, *les autels croissent*, car *adolere* et *adolescere*, signifient proprement *croître*; et ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

C'est ainsi que les personnes du peuple disent quelquefois dans leur colère, *que le bon Dieu vous emporte*, n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Écriture-Sainte, le mot de *bénir* est mis quelquefois au lieu de maudire, qui est

(1) *Mactare*, verbum et sacrorum kat'euphemismon dictum, quasi *magis augere*, ut *adolere*; undè et *magnum* quasi *majus augmentum*: nam *hostiæ* tanguntur molâ salsâ, et tum *immolatæ* dicuntur; cum verò ictæ sunt et aliquid ex illis in aram datum est, *mactatæ* dicuntur per laudationem, itenque boni omnis significationem. Et cum illis mola salsa imponitur, dicitur; *macte esto*. Varro, de vitâ Pop. Rom. l. II. dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron, de l'édition de J. Janson, Amst. 1723. p. 63.

(2) *Adolescunt ignibus aræ*. Virg. Georg. IV. v. 379.

précisément le contraire. Comme il n'y a rien de plus affreux à concevoir, que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte jusqu'à des imprécations sacrilèges contre Dieu même; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au roi Achab, une vigne qu'il possédoit, et qui étoit l'héritage de ses pères; la reine Jézabel, femme d'Achab, suscita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blasphémé contre Dieu et contre le Roi: or, l'Écriture, pour exprimer ce blasphème, fait dire aux témoins, que *Naboth a béni Dieu et le Roi* (1).

Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, et qu'ils ont béni Dieu dans leur cœur* (2).

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile (3), *auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *execrabilis*, selon Servius, soit par euphémisme, soit par extension: car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire *exécrationnable*. Ceux que la justice humaine avoit condamnés, et ceux qui se devoient pour le

(1) Viri diabolici dixerunt contra eum testimonium coram multitudinæ; benedixit Naboth Deum et Regem.

*Reg. III. c. XXI. v. 10 et 13.*

(2) Ne fortè peccaverint filii mei et benedixerint Deo in cordibus suis. *Job. I. v. 5.*

(3) *Æn. l. III. v. 57.*

peuple , étoient regardés come autant de personnes sacrées. De-là , dit Festus (1) , tout méchant home est apelé *sacer*. O le maudit bouffon , dit Afranius , en se servant de *sacrum* (2) : *O sacrum scurræ , et malum*. Et Plaute , parlant d'un marchand d'esclaves , s'exprime en ces termes , *Homini ( si leno est homo ) quantum hominum terra sustinet , sacerrimo*.

On peut encore raporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions , dont un orateur délicat enveloppe habilement une idée , qui , toute simple , exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle , une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat , que les domestiques de Milon tuèrent Clodius (1) ;

(1) *Homo sacer is est quem populus iudicavit ob maleficium , neque fas est eum immolari . . . ex quo quivis homo , malus atq. e improbus , sacer appellari solet. Festus , v. sacer.*

Massilienses , quoties pestilentia laborabant , unus se ex pauperibus offerebat , alendus anno integro publicis et purioribus eibis. Hic postea , ornatus verbenis et vestibis sacris , circumducebatur per totam civitatem , eum execrationibus ; ut in ipsum reciderent mala totius civitatis ; et sic projiciebatur. *Servius , in Æn. III. v. 57.*

(2) *Fragm. Vet. Poët. Lond. 1713. p. 1512. Plantæ Pœn. Prolog. v. 90.*

(3) *Fecerint id servi Milonis : . . . quod suos quisque servos in tali re facere voluisset. Cic. pro Milone , num. 29.*

« ils firent , dit-il , ce que tout maître eût voulu que ses esclaves eussent fait en pareille occasion ». De même , lorsqu'on ne donne pas à un mercenaire tout l'argent qu'il demande , au lieu de lui dire , *je ne veux pas vous en donner davantage* , souvent on lui dit par euphémisme , *je vous en donnerai davantage une autre fois ; cela se trouvera : je chercherai les occasions de vous récompenser* , etc.

## X V I.

## L' A N T I P H R A S E.

L'EUPHÉMISME, et l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils appellent *Antiphrase* , c'est-à-dire , *contre-vérité* ; par exemple : la Mer noire sujete à des fréquens naufrages , et dont les bords étoient habités par des homes extrêmement féroces , étoit appelée *Pont-Euxin* , c'est-à-dire , *mer favorable à ses hôtes* , *mer hospitalière*. C'est pourquoi Ovide a dit que le nom de cette mer étoit menteur.

Quem tenet Euxini , mendax cognomine litus (1).

Et ailleurs : Pontus Euxini falso nomine dictus (2).

(1) Ovid. Trist. l. V. Eleg. X. v. 13.

(2) Idem. l. III. Eleg. XIII. v. ult.

Sanctius et quelques autres ne veulent point mettre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en effet je ne sais quoi d'opposé à l'ordre naturel, de nomer une chose par son contraire, d'apeler *lumineux* un objet, parce qu'il est obscur; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets, les anciens qui personifioient tout, leur donnoient quelquefois des noms flatteurs, come pour se les rendre favorables, ou pour se faire un bon augure, un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme, par superstition, et non par antiphrase, que ceux qui aloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la Mer noire*, la nomoient *mer hospitalière*, c'est-à-dire, mer qui ne nous sera point funeste, qui nous sera propice, où nous serons bien reçus, mer qui sera pour nous une mer hospitalière, quoiqu'elle soit comunément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales, filles de l'Érèbe et de la Nuit, qui, selon la fable, filent la trame de nos jours, étoient apelées les *Parques*: de l'adjectif *parcus*, *quia parcè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées, parce que leurs fonctions sont partagées; *Parcæ quasi partita.*

*Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.* Ce n'est donc point par antiphrase, *quia nemini parcunt*, qu'elles ont été apelées *Parques*.

Les Furies, Alecto, Thisiphone et Mégère, ont été apelées *Euménides*, dérivé du grec, *eumeneis*, *benevola*, douces, bienfaisantes. La comune opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter Oreste, qui avoit tué sa mère. Ce prince fut, dit-on, le premier qui les apela *Euménides* (1). Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'Oreste vint au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'Oreste est remplie de tant de circonstances fabuleuses, que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme, pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bones* et de *bienfaisantes* les personnes les plus aigres et les plus difficiles dont on veut apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est apelé *lucus*, par antiphrase ; car ces bois étoient fort sombres, et *lucus* vient de *lucere*, *luire* : mais si *lucus* vient de *lucere*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase ; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, et par conséquent fort sombres, ainsi le besoin autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

*Mânes* : les mânes, c'est-à-dire, les ames

(1) Poésies d'Horace, tom. I, p. 458.



des morts, et dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus* (1), dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les mânes (2), les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni* (3); c'est ce que Virgile fait dire à Turnus (4). Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase, se raportent, ou à l'euphémisme, ou à l'ironie; come quand on dit à Paris, *c'est une muète des hales*, c'est-à-dire, une femme qui chante pouilles, une vraie harangère des hales; *muète* est dit alors par ironie.

## XVII.

## LA PÉRIPHRASE.

QUINTILIEN met la Périphrase au rang des tropes; en éfet, puisque les tropes tiennent la place des expressions propres, la périphrase est un trope, car la périphrase tient la place, ou d'un mot ou d'une phrase.

(1) *Festus*, v. *Manare*, *mane*.

(2) *Nonnius*, c. I. n. 337.

(3) *Varr.* de ling. lat. l. V. initio.

(4) *Virg. Æn.* XII. v. 647.

Nous avons expliqué dans la première partie de cette Grammaire , ce que c'étoit qu'une phrase : c'est une expression , une manière de parler , un arrangement de mots , qui fait un sens fini ou non fini.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins ; et souvent en un seul mot ; par exemple : *le vainqueur de Darius* , au lieu de dire , *Alexandre : l'astre du jour* , pour dire *le soleil*.

On se sert de périphrases , ou par bienséance , ou pour un plus grand éclaircissement , ou pour l'ornement du discours , ou enfin par nécessité.

1. Par bienséance , lorsqu'on a recours à la périphrase , pour envelopper les idées basses ou peu honêtes. Souvent aussi , au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure , on l'adoucit par une périphrase , come nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur , les définitions sont autant de périphrases ; come lorsqu'au lieu de dire *les Parques* ; on dit , *les trois Déesses infernales , qui selon la fable , filent la trame de nos jours*.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu (1) , on développe plus au long la

(1) La Paraphrase.

pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même ; mais alors, ces sortes d'explications plus amples et conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *paraphrases* ; la paraphrase est une espèce de comentaire : on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Psaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, etc. Nous avons aussi des paraphrases de l'Art poétique d'Horace, etc. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression ; au fond elle ne dit pas davantage ; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle développe.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, et sur-tout en poésie. Le génie de la poésie consiste à amuser l'imagination par des images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse ; la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble : c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement *à la pointe du jour*, les poètes disent :

L'aurore cependant au visage vermeil,  
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil :  
La nuit en d'autres lieux prtoit ses voiles sombres ;  
Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres (1).

(1) *Henriade*, ch. VI.

Madame Dacier comence le XVII. livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers :

Dès que la belle aurore eut annoncé le jour.

Et ailleurs elle dit : (1) « La brillante Aurore » sortoit à peine du sein de l'Océan , pour » annoncer aux Dieux et aux homes le retour » du soleil. »

Pour dire que le jour finit, qu'il est tard, *advesperascit*, Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées, que déjà les ombres s'allongent et semblent tomber des montagnes.

Et jam summa procul villarum culmina famant,  
Majoreque cadunt altis de montibus umbræ (2).

Boileau a dit par imitation :

Les ombres cependant sur la ville épandues  
Du faite des maisons descendent dans les rues (3).

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui

(1) *Iliade*, l. XIX.

(2) *Ecl.* I. v. 83.

(3) *Lutrin*, ch. II.

ne présentent rien de nouveau , qui n'ajoutent aucune idée accessoire , elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un home accablé de remords , qu'*il est toujours triste* ; vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose , sinon que *cet home est toujours sombre , rêveur , mélancolique et de mauvaise humeur* , vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau , sur un sujet pareil , a fait d'après Horace une espèce de périphrase , qui tire tout son prix de la peinture dont elle occupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne (1) :  
 Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne ,  
 En vain monte à cheval pour tromper son ennui (2) ;  
 Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Le même poète , au lieu de dire , *pendant que je suis encore jeune* , se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes.

Tandis que libre encor , malgré les destinées ,  
 Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ;  
 Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler ,  
 Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer (3).

(1) Ep. V.

(2) Post equitem sedet atra cura. Hor. l. III. od. I.  
 v. 40.

(3) Sat. I.

On doit aussi éviter les périphrases obscures et trop enflées. Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont *céfectuenses*. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide et noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, dans l'exemple que j'ai déjà rapporté, a dit qu'il *mourût*, il devoit en demeurer là, et ne pas ajouter :

Ou qu'un beau désespoir enfin le secourât.

Marot, dans une de ses plus belles épitres, raconte agréablement au roi François I.<sup>er</sup> le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses habits, et son cheval ; ensuite il dit :

Et néanmoins ce que je vous en mande,  
 N'est pour vous faire ou requête ou demande :  
 Je ne veux point tant de gens ressembler,  
 Qui n'ont souci autre que d'assembler ;  
 Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux :  
 Mais je comence à devenir honteux,  
 Et ne veux point à vos dons m'arêter.  
 Je ne dis pas, si voulez rien prêter,  
 Que ne le prène : il n'est point de prêteur,  
 S'il veut prêter, qui ne fasse un débiteur.

Et savez-vous , Sire , come je paie ?  
 Nul ne le sait si premier ne l'essaie.  
 Vous me devrez , si je puis , de retour ;  
 Et vous ferai encore , un bon tour ;  
 A celle fin qu'il n'y ait faute nulle.  
 Je vous ferai une belle cédule ,  
 A vous payer , sans usure il s'entend ,  
 Quand on verra tout le monde content ;  
 Ou si voulez , à payer ce fera ,  
 Quand votre loz et renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot , et voilà  
 où l'art devoit le faire arrêter : ce qu'il dit  
 ensuite que *les deux princes Lorains le plaige-*  
*ront* , et encore :

Avisez donc , si vous avez désir  
 De rien prêter , vous me ferez plaisir ;

Tout cela , dis-je , n'ajoute plus rien à la pen-  
 sée ; c'est ce que Cicéron apèle *verborum vel*  
*optimorum atque ornatissimorum sonitus ina-*  
*nis* (1) : Que s'il y avoit quelque chose de plus  
 à dire ; ce sont les douze derniers vers qui font  
 un nouveau sens , et ne sont plus une péri-  
 phrase qui regarde l'emprunt.

Voilà le point principal de ma lettre ,  
 Vous savez tout , il n'y faut plus rien mettre.  
 Rien mettre las ! Certes , et si ferai ,  
 En ce faisant mon style j'enflerai ,

(1) Cic. de Orat. l. I. n. VII. aliter. 51.

Disant , ô Roi amoureux des neuf Muses ,  
 Roi , en qui sont leurs sciences infuses ,  
 Roi , plus que Mars , d'honneurs environé ,  
 Roi , le plus Roi qui fut onc couronné ;  
 Dieu tout puissant te doint , pour t'estrener ,  
 Les quatre coins du monde à gouverner ,  
 Tant pour le bien de la ronde machine ;  
 Que pour autant que sur tous en es digne .

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire , et que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale : par exemple, pour exprimer en latin une pèruque , il faut dire *coma adscititia* , une chevelure empruntée, des cheveux-qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin , et par conséquent point de participe ; ainsi au lieu de s'exprimer par le participe , on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut* , *esse futurum ut* ; j'en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.

## X V I I I .

## L' H Y P A L L A G E .

VIRGILE , pour dire *mettre à la voile* , a dit (1) , *dare classibus austros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dit plutôt , *dare classes austris*.

(1) *Æneidos*.



Cicéron, dans l'oraison pour Marcellus, dit César qu'on n'a jamais vu dans la ville son pée vuide du foureau, *gladium vaginâ vacuum in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du onds de la pensée, qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans a ville de Rome, il s'agit de la combinaison les paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire, car *vacuus* se dit plutôt du foureau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert animus mutatas dicere formas  
Corpora.

La construction est *animus fert ad me dicere formas mutatas in novis corpora*. Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire, à raconter les corps, c'est-à-dire, à parler des corps changés en de nouvelles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions, les mots ne sont pas construits, ni combinés entr'eux, come ils le devroient être, selon la destination des terminaisons et la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*.

Cette figure est bien malheureuse : les Rhéteurs disent que c'est aux Grammairiens à en

parler (1), *Grammaticorum potius schema est quam tropus*, dit Vossius; et les Grammairiens, la renvoient aux Rhéteurs (2) : *l'hypallage, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire*, dit la nouvelle méthode de Port - Royal. *C'est une trope ou une figure d'élocution.*

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, et doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes; le changement que l'hypallage fait dans la combinaison et dans la construction des mots, est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière, que quand nous venons ensuite à considérer de sang-froid l'arrangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis, nous trouvons que nous nous sommes écartés de l'ordre naturel, et de la manière dont les autres hommes construisent les mots quand ils veulent exprimer la

(1) Inst. Orat. l. IV. c. XIII. art. 12.

(2) Des fig. de Const. ch. VI. p. 558.

même pensée ; c'est un manque d'exactitude dans les modernes, mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions : ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage*, c'est-à-dire, changement, transposition, ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers, a souvent obligé les anciens poètes d'avoir recours à ces façons de parler, il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace, aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; et en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes, à qui on ne fera pas de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Et cum frigida mors animâ seduxerit artus (1).

*Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps*, il est plus ordinaire de dire *aura séparé mon ame de mon corps* : le corps demeure, et l'ame le quitte ; ainsi Servius et la plupart des comentateurs trouvent un hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même poète parlant d'Enée et de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram (2).

(1) *Æn.* l. IV. v. 385.

(2) *Æn.* l. VI. v. 268.

Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius et le P. de la Rue disent que c'est ici une hypallage, *posu-  
ibans soli sub obscurâ nocte.*

Horace a dit :

*Pocula lethæos ut si ducentia somnos  
Traxerim (1).*

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pocula Letheæ*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'Enée ralume des feux presque éteints.

. . . . . *Sopitos suscitât ignes (2).*

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*, selon la construction ordinaire, se rapporte à *ignes* : mais quand pour dire qu'Enée ralume sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint, Virgile s'exprime en ces termes :

. . . . . *Herculeis sopitas ignibus aras  
Excitat (3).*

Alors il y a une hypallage; car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *excitat ignes sopitos in aris Herculeis*, id est, *Herculis sacris.*

Au livre XII, pour dire, si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté, il s'exprime en ces termes :

(1) Hor. l. V. od. XIV. v. 3.

(2) Æn. l. V. v. 743.

(3) Æn. l. VIII. v. 542.

*Sin nostrum annuerit nobis victoria Martem* (1).

Ce qui est une hypallage (2), selon Servius.  
*Hypallage* : *pro sin noster Mars annuerit nobis victoriam : nam Martem victoria comitatur.*

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage, cette façon de parler selon laquelle on remarque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe : c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit :

. . . . . *Rapidam ad naves præmittit Achaten,*  
*Ascanio* (3)

*Rapidum* est pour *promptement*, en diligence.

*Age diversas*, c'est-à-dire, chassez-les çà et là (4).

*Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi imminet* (5).

*Plurimus*, c'est-à-dire, en long, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.

*Medius*, *summus*, *infimus*, sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des adverbes, et de même *nullus* pour non : *memini* (6), *tametsi nullus moneas* pour non moneas, come Donat l'a remarqué.

(1) *Æn.* l. XII. v. 187.

(2) *Servius.* *Ibid.*

(3) *Æn.* l. I. v. 644.

(4) *Ibid.* v. 70.

(5) *Æn.* l. I. v. 423.

(6) *Ter. Eun. Act.* II. sc. I. v. 10.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage apporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, et qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, et par conséquent sujets à faire des fautes comme nous. Il y a de la petitesse et une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, et que leurs contemporains, ont souvent condamnées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens et aux équivoques; autrement tout seroit confondu, et cette figure deviendrait un asile pour l'erreur et pour l'obscurité.

3. L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue; mais il ne faut point juger de l'arrangement et de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en français, *je me repens, je m'afflige de ma faute* : *Je* est le sujet de la proposition,

c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arrangement : *je*, devient le terme de l'action ; ainsi, selon la destination des cas, *je*, se met à l'acusatif ; *le souvenir de ma faute m'afflige, m'affecte de repentir*, tel est le tour latin, *pœnitent me culpæ*, c'est-à-dire, *recordatio, ratio, respectus, vitium culpæ pœnitent me* (1) : Phèdre a dit (2), *malis nequitia* pour *nequitia* ; *res cibi* pour *cibus*. Voyez les observations que nous avons faites sur ce sujet dans la syntaxe.

Il n'y a donc point d'hypallage dans *pœnitent me culpæ*, ni dans les autres façons de parler semblables : je ne crois pas non plus, quoi qu'en disent les Comentateurs d'Horace, qu'il y ait une hypallage dans ces vers de l'Ode 17 du livre premier.

Velox amœnum sæpè Lucretilem  
Mutat Lycæo Faunus.

C'est-à-dire, que Faune prend souvent en échange le Lucrétile pour le Lycée, il vient souvent habiter le Lucrétile (auprès de la maison de campagne d'Horace), et quite pour cela le Lycée, sa demeure ordinaire. Tel est le sens d'Horace, *come la suite de l'ode le donc nécessairement à entendre*. Ce sont les paroles du P. Sanadon, qui trouve dans cette

(1) L. III. f. 8. v. 15.

(2) L. III. f. 7. v. 4.

façon de parler (1) *une vraie hypallage ou un renversement de construction.*

Mais il ne paroît pas que c'est juger du latin par le français, que de trouver une hypallage dans ces paroles d'Horace, *Lucretilem mutat Lycæo Faunus*. On comence par atacher à *mutare* la même idée que nous atachons à notre verbe *changer*; *doner ce qu'on a pour ce qu'on n'a pas*; ensuite, sans avoir égard à la phrase latine, on traduit, *Faune change le Lucretile pour le Lycée*: et come cette expression signifie en français, que Faune passe du Lucretile au Lycée, et non du Lycée au Lucretile, ce qui est pourtant ce qu'on sait bien qu'Horace a voulu dire, on est obligé de recourir à l'hypallage pour sauver le contre-sens que le français seul présente. Mais le renversement de construction ne doit jamais renverser le sens, come je viens de le remarquer, c'est la phrase même, et non la suite du discours, qui doit faire entendre la pensée, si ce n'est dans toute son étendue, c'est au moins dans ce qu'elle présente d'abord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, et nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose et en vers.

On dit en latin *donare munera alicui*, doner

(1) Voyez les remarques du P. Sanadon, à l'occasion de *Lucana mutet pascuis*, vers 28, de l'Ode *Ibis liburnis*. Poésies d'Horace, tom. I. p. 175.



des présens à quelqu'un, et l'on dit aussi *donare aliquem munere*, gratifier quelqu'un d'un présent ; on dit également *circumdare urbem incenibus*, et *circumdare moenia urbi* ; de même, on se sert de *mutare* ; soit pour donner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

*Muto* (1), disent les étymologiens, vient de *motu* ; *mutare* quasi *motare*. L'ancienne manière d'acquérir ce qu'on n'avoit pas, se faisoit par des échanges ; de-là *muto* signifie également acheter ou vendre, prendre ou donner quelque chose au lieu d'une autre, *omo aut vendo*, dit Martinus, et il cite Columelle, qui a dit *porcus lactens aere mutandus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucretilem*, signifie vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucretile ; il achète, pour ainsi dire, le Lucretile par le Lycée.

M. Dacier, sur ce passage d'Horace, remarque qu'Horace parle souvent de même, et je sais bien, ajoute-t-il, que quelques historiens l'ont imité.

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'univers, il se sert de *mutare*.

Quemque ego cum rebus quas totus possidet orbis  
Æsonidem mutasse velim (2).

Où vous voyez que come Horace, Ovide

(1) *Mart. Lex. V. muto.*

(2) *Met. l. VII. v. 59.*

emploie *mutare* dans le sens d'*acquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une chose en en donnant une autre* (1). Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'est souvent servi de *mutare* en ce sens, *mutavit lugubre sagum punico* (2), pour *punicum sagum lugubri*, *metes lucana calabris pascuis* (3), pour *calabra pascua lucanis* : *mutat uvam strigili* (4), pour *strigilim uva*.

L'usage de *mutare aliquid aliquid re* dans le sens de *prendre en échange*, est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine, come *donare aliquem aliquid re*, gratifier quelqu'un de quelque chose, et *circumdare mœnia urbi*, donner des murailles à une ville tout autour, c'est-à-dire, entourer une ville de murailles : l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les tours.

## X I X.

## L' O N O M A T O P É E.

L'ONOMATOPÉE est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots for-

(1) Tome I. p. 175.

(2) L. V. Od. IX.

(3) L. V. Od. I.

(4) L. II. Sat. VII. v. 110.

més par imitation du son ; come le *glouglou de la bouteille* ; le *cliquetis*, c'est-à-dire, le bruit que font les boucliers, les épées et les autres armes en se choquant. Le *trictrac* qu'on apeloit autrefois *tictac* ; sorte de jeu assez comun, ainsi nomé du bruit que font les dames et les dés dont on se sert à ce jeu : *Tinnitus aeris*, tintement : c'est le son clair et aigu des métaux : *Bilbire*, *bilbit amphora*, la petite bouteille fait glou glou : on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratantara*, c'est le bruit de la trompète.

At tuba terribili sonitu taratantara dixit

C'est un ancien vers d'Ennius, au raport de Servius. Virgile en a changé le dernier hé-mistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique : Voyez Servius sur ce vers de Virgile :

At tuba terribili sonitu procul ære canore  
Increpuit (1).

*Cachinnus*, c'est un rire immodéré. *Cachinno*, *onis* ; se dit d'un homme qui rit sans retenue : ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come *béler*, qui se dit des brebis.

*Baubari*, aboyer, se dit des gros chiens. *Larrare*, aboyer, hurler (2), c'est le mot géné-

(1) *Æn.* l. IX. v. 503.

(2) *Lucr.* l. V. v. 1072.

rique. *Mutire*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens : *muti calum* est, undè *mutire*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

*Upupa*, hupe, hibou.

*Cuculus*, qu'on prononçoit *coucoulous*, un coucou, oiseau.

*Hirundo*, un hirondèle.

*Ulula*, chouète.

*Bubo*, hibou.

*Gracculus*, un cohucas, espèce de corneille.

*Gallina*, une poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici.

## X X.

*Qu'un même mot peut être doublement figuré.*

IL est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire, qu'en un certain sens il appartient à un certain trope, et qu'en un autre sens, il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà rapportés. Quand Virgile dit de Bitias, que *pleno se proluit auro*, *auro* se prend d'abord pour la coupe, c'est une synecdoque de la matière,

pour la chose qui en est faite ; ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

*Nota*, marque, signe, se dit en général de tout ce qui sert à conoître ou remarquer quelque chose : mais lorsque *nota*, (*note*) se prend pour *dedecus*, marque d'infamie, tache dans la réputation, come quand on dit d'un militaire, *il s'est enfui en une telle occasion*, c'est une *note*, il y a une métaphore, et une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore, puisque cette *note* n'est pas une marque réelle, ou un signe sensible, qui soit sur la personne dont on parle ; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot : on donne à *note* un sens spirituel et métaphorique.

Il y a synecdoque, puisque *note* est restreint à la signification particulière de *tache*, *dedecus*.

Lorsque, pour dire qu'il faut faire pénitence et réprimer ses passions, on dit qu'il faut *mortifier la chair* ; c'est une expression figurée qui peut se raporter à la synecdoque et à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre, ni dans toute son étendue ; il se prend pour le corps humain, et sur-tout pour les passions, les sens : ainsi c'est une synecdoque ; mais *mortifier* est un terme métaphorique, on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les délicatesses sensibles ; qu'il faut

punir notre corps , le sevrer de ce qui le flatte , afin d'afoiblir l'appetit charnel , la convoitise , les passions , les soumettre à l'esprit , et pour ainsi dire , les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit la liberté , ou aloit en exil , ou changeoit de famille , s'apeloit *capitis minutio* , diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces occasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée , et qu'il suffit de remarquer que l'expression est figurée , et la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de rapport.

## X X I.

*De la subordination des Tropes , ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres , et de leurs caractères particuliers.*

QUINTILIEN dit (1) que les Grammairiens aussi bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes , combien chaque

(1) Circa quem ( tropam ) inexplicabilis , et Grammaticis inter ipsos , et Philosophis pugna est ; quæ sint genera , quæ species , quis numerus , quis cui subiciatur.

classe renferme d'espèces particulières, et enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes et ces espèces.

Vossius (1) soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux, qui sont la Métaphore, la Métonymie, la Synecdoque et l'Ironie; les autres, à ce qu'il prétend, se rapportent à ceux-là come les espèces aux genres: mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique, et il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le rapport naturel qui donne lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce rapport appartient à un trope particulier.

C'est le rapport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse et de la métaphore; on dit au propre *une feuille d'arbre*, et par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à-peu-près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

(1) *Inst. Orat.* l. IV. c. V. art. II. et c. X. art. I.

L'ironie au contraire est fondée sur un rapport d'opposition, de contrariété, de différence, et, pour ainsi dire, sur le contraste qu'il y a, ou que nous imaginons entre un objet et un autre; c'est ainsi que Boileau a dit (1), *Quinault est un Virgile.*

La métonymie et la synecdoque, aussi bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre, sont fondées sur quelque autre sorte de rapport qui n'est ni un rapport de ressemblance, ni un rapport du contraire. Tel est, par exemple, le rapport de la cause à l'effet; ainsi dans la métonymie et dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables, ni come contraires, on les regarde seulement come ayant entr'eux quelque relation, quelque liaison, quelque sorte d'union; mais il y a cette différence, que, dans la métonymie, l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre; au lieu que, dans la synecdoque, les objets dont l'un est dit pour l'autre, ont une liaison plus dépendante, come nous l'avons déjà remarqué; l'un est compris sous le nom de l'autre, ils forment un ensemble, un tout; par exemple, quand je dis de quelqu'un qu'il a lu *Cicéron, Horace, Virgile*, au lieu de dire; *les ouvrages de Cicéron*, etc., je prens la cause pour l'effet, c'est le rapport qu'il y a entre un auteur et son livre, qui est le fondement de

(1) Satire IX.



cette façon de parler ; voilà une relation , mais le livre subsiste sans son auteur , et ne forme pas un tout avec lui ; au lieu que , lorsque je dis , *cent voiles pour cent vaisseaux* , je prends la partie pour le tout , les voiles sont nécessaires à un vaisseau : il en est de même quand je dis qu'on *a payé tant par tête* , la tête est une partie essentielle à l'home. Enfin dans la synecdoque , il y a plus d'union et de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre , qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations , peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entr'eux , pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires , ils réveillent celle qu'on a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion , nous font conoître que ce sens littéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre esprit , et nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion , avec cette différence , qu'on cherche à éviter les mots qui pourroient exciter quelque idée triste , dure , ou contraire à la bienséance.

Enfin , chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre , come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope

en particulier. Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites , ou peu utiles dans la pratique , pourront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.

## X X I I.

I. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*

II. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

I. **COME** les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom ; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes , il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières , et à leur doner des noms particuliers , on en fera autant de figures. De-là les noms de *mimesis* , *apophasis* , *cataphasis* , *asteismus* , *mycterismus* , *charientismus* , *diasyrmus* , *sarcasmus* , et autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont donné lieu à ces sortes de noms , peuvent aisément être réduites sous quelqu'une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé. Le *sarcasme* , par exemple , n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur et

vec emportement (1). On trouve l'infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable , c'est perdre son tems et sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms différens à la même espèce d'expression figurée , je veux dire , que l'un apèle *hypallage* , ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces sortes de figures étant arbitraires , et quelques-uns ayant beaucoup de raport à d'autres , selon leur étymologie , il n'est pas étonnant qu'on les ait souvent confondus. Aristote done le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles*(2) *ista omnia translationes vocat*. Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs noment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie* (3). Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées , on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens et des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres souhaits:

Selon la construction ordinaire , on diroit plutôt

(1) Est autem sarcasmus hostiliis irrisio . . . cum quis morsis labris subsannat alium . . . . irrisioque fiat diductis labris , ostensaque dentium carne. *Vossius* , Inst. Orat. l. IV. c. XIII. De Sarcasmo.

(2) *Cic. Orat. IX. n. 94, aliter, XVII.*

(3) Hanc , hypallagen Rhetores , quia quasi summarantur verba pro verbis ; metonymiam Grammatici vocant , quod nomina transferuntur. *Cicero* , Orator , n. 92 : *aliter* , XXVII.

que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse* : les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont appelées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres (1).

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* (2) ce que Quintilien

(1) *Metathesis*, mutatio, seu transpositio, ut *Evander* pro *Evander*; *Tymbre* pro *Tymber*. *Isidor*, liv. I. ch. XXXIV.

*Metathesis*, (apud Rhetores) est figura quæ mittit animos iudicium in res præteritas aut futuras, hoc modo: *Revocate mentes ad spectaculum expugnatoris misera civitatis*, etc.; in futurum autem est anticipatio eorum quæ dicturus est adversarius. *Idem*, l. II. XXI.

(2) M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique, c. XXI, et selon M. Dacier, c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

« La métaphore, dit Aristote, est un transport d'un nom qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a quatre sortes de métaphores : celle du genre à l'espèce, celle de l'espèce au genre, celle de l'espèce à l'espèce, et celle qui est fondée sur l'analogie. J'apèle métaphore du genre à l'espèce ; come ces vers d'Homère : *mon vaisseau s'est arrêté loin de la ville dans le port*. Car le mot *s'arrêter* est un terme générique, et il l'a appliqué à l'espèce pour dire *être dans le port* ».

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : « Quelques anciens, dit-il, ont condamné Aristote de ce qu'il a mis sous le nom de

et les autres n'ont *antonomase* (1). « Il y » a , dit M. Gibert (2) , quatre espèces de » métaphores ; la première emprunte le nom » du genre pour le donner à l'espèce , comme » quand on dit , l'*Orateur* pour *Cicéron* , ou » le *Philosophe* pour *Aristote*. » Ce sont - là cependant les exemples ordinaires que les Rhéteurs donnent de l'antonomase : mais , après tout , le nom ne fait rien à la chose ; le principal est de remarquer que l'expression est figurée , et en quoi elle est figurée.

## X X I I .

*Que l'usage et l'abus des Tropes sont de tous les tems et de toutes les langues.*

UNE même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems

» *métaphore* , les deux premières , qui ne sont proprement que des *synecdoques* ; mais Aristote parle en » général , et il écrit dans un tems où l'on n'avoit » pas encore raffiné sur les figures pour les distinguer , » et pour leur donner à chacune le nom qui en auroit » mieux expliqué la nature ». *Dacier* , Poétique d'Aristote , pag. 345.

(1) *Antonomasia* , quæ aliquid pro nomine ponit , poetis frequentissima . . . Oratoribus etiam si rarus ejus rei , non nullus tamen usus est : nam ut Tydiden et Peliden non dixerint , ita dixerunt eversorem Carthaginiæ et Numantiæ pro Scipione ; et romanæ eloquentiæ principem pro Cicerone posuisse non dubitant. *Quint. Inst. Orat. l. VIII. c. VI.*

(2) *Rhetor. p. 555.*

et dans tous les lieux où il y a eu des homes il y a eu de l'imagination , des passions des idées accessoires , et par conséquent de tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens , dans celle des Egyptiens , dans celle des Grecs et dans celle des Latins : on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares , parce qu'en un mot ces peuples sont des homes , ils ont de l'imagination et des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée et particulier n'a pas été en usage par-tout ; mais par-tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses , il y a une variété infinie dans l'exécution , dans l'application , dans les circonstances , dans les manières.

Ainsi nous nous servons de tropes , non parce que les anciens s'en sont servis , mais parce que nous sommes homes come eux.

Il est difficile en parlant et en écrivant , d'apporter toujours l'attention et le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet , aux circonstances , et aux idées principales que l'on met en œuvre : de-là il est arrivé dans tous les tems , que les Ecrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier , elles doivent être

nisées dans le bon sens et dans la nature : alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens ; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion et de fanatisme, est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques et son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques personnes disent aujourd'hui avec raison ou sans fondement (1), qu'il règne dans le langage une affectation puérile : que le style frivole et recherché passe jusqu'aux tribunaux les plus graves ; Cicéron a fait la même plainte de son tems : *Est enim quoddam etiam insigne et florens orationis, pictum, et expositum genus, in quo omnes verborum, omnes sententiarum illigantur lepores. Hoc totum è sophistarum fontibus defluxit in forum*, etc. (2).

« Au plus beau siècle de Rome, c'est-à-dire, au siècle de Jules César et d'Auguste, un auteur a dit, *infantes statuas* (3), pour dire des statues nouvellement faites : un autre, que Jupiter crachoit la neige sur les Alpes ».

Jupiter hibernas canâ nive conspuit Alpes (4).

(1) Diction. Néologique.

(2) *Orat.* n. 96. aliter. XXVII.

(3) Le P. Sanadon, *Poés. d'Horace*, t. II. p. 254.

(4) *L. II, Sat. V. v. 40.*

Horace se moque de l'un et de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exempt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains (1). Il ne reste à la plupart des Commentateurs d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer ; mais ceux qui font usage de leurs lumières, et qui ne se conduisent point (2) par une prévention aveugle, désapprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée. Ce sont les termes du P. Sanadon : *J'ai relevé en plusieurs endroits, poursuit-il (3), des pensées, des sentiments, des tours et des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.*

Quintilien (1), après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, cite ceux qui sont instruits du bon et du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre : *Quorum exempla nimium frequenter reprehendet, qui sciveris hæc vitia esse.*

Au reste, les fautes qui regardent les mots, ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite, contre la justesse du raisonnement, contre la probité, la droiture et les bonnes mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes

(1) Le P. Sanadon, préface, pag. 19.

(2) Idem, page 20.

(3) Ibid.

(4) *Inst. Orat.* l. VIII. c. VI. *Comparatio.*



S U B S T A N T I F S , etc. 191  
de fautes fussent moins rares , ou plutôt qu'ils  
fussent inconnus.

---

---

## TROISIÈME PARTIE.

---

*Des autres sens dans lesquels un même mot peut  
être employé dans le discours.*

**O**UTRE les tropes dont nous venons de parler , et dont les Grammairiens et les Rhéteurs traitent ordinairement , il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés , et ces sens sont la plupart autant d'autres différentes sortes de tropes : il me paroît qu'il est très-utile de les connoître pour mettre de l'ordre dans les pensées , pour rendre raison du discours , et pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette III.<sup>e</sup> partie.

---

---

### I.

*Substantifs pris adjectivement , Adjectifs pris  
substantivement , Substantifs et Adjectifs pris  
adverbialement.*

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement , c'est-à-dire , dans le sens d'un

attribut ; par exemple : *Un père est toujours père* , cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans , et que malgré les mauvais procédés , il a toujours des sentimens de père à leur égard ; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. « Dieu est » notre ressource , notre lumière , notre vie , » notre soutien , notre tout. L'homme n'est qu'un » néant. Etes-vous prince ? Etes-vous roi ? » Etes-vous vous avocat ? » Alors *prince* , *roi* , *avocat* , sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens , savoir si ces mots *roi* , *reine* , *père* , *mère* , etc. sont substantifs ou adjectifs : ils sont l'un et l'autre , suivant l'usage qu'on en fait. Quand il sont le sujet de la proposition , ils sont pris substantivement ; quand ils sont l'attribut de la proposition , ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le roi aime le peuple* , *la reine a de la piété* : *roi* , *reine* , sont des substantifs qui marquent un tel roi et une telle reine en particulier ; ou , come parlent les philosophes , ces mots marquent alors un individu qui est le roi : mais quand je dis que *Louis XV est roi* , *roi* est pris alors adjectivement , je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement , par métonymie , par synecdoque ou par antonomase. *Scelus* , crime , se dit d'un scélérat , d'un homme qui est , pour ainsi dire , le crime même :

*Scelus*

*Scelus quemnam hic laudat ?* (1) Le scélérat  
 le qui parle-t-il ? *Ubi illic est scelus qui me  
 perdidit* (2) ? Où est ce scélérat qui m'a perdu ?  
 où vous voyez que *scelus* se construit avec *illic*  
 qui est un masculin ; car selon les anciens  
 Grammairiens, on disoit autrefois *illic*, *illac*,  
*illuc*, au lieu de *ille*, *illa*, *illud* : la construc-  
 tion se fait alors selon le sens, c'est-à-dire,  
 par rapport à la personne dont on parle, et non  
 selon le mot qui est neutre.

*Carcer*, prison, se dit aussi par métonymie,  
 de celui qui mérite la prison. *Ain tandem car-  
 cer* (3) ? Que dis-tu, malheureux ? C'est peut-  
 être dans le même sens qu'Enée, dans Vir-  
 gile, parlant des Grecs à l'ocasion de la four-  
 berie de Sinon, dit, *et crimine ab uno disce  
 omnes* (4). Ce que nous ne saurions rendre en  
 français en conservant le même tour, *un seul  
 fourbe, une seule de leurs fourberies, vous fera  
 conoître le caractère de tous les Grecs*. Térence  
 a dit *unum cognoris, omnes noris* (5).

*Noxa*, æ, est un substantif, qui dans le  
 sens propre, signifie faute, peine, dommage :  
 de *nocere*. Il est dit dans les instituts de Justi-  
 nien, que ce mot se prend aussi pour l'esclave  
 même qui a fait le dommage. *Noxa* (6). *autem*

(1) *Ter. And. act. V. sc. VI. v. 3.*

(2) *Ibid. act. III. sc. V. v. 1.*

(3) *Ter. Phorm. act. II. sc. III. v. 26.*

(4) *Æn. II. v. 65.*

(5) *Phorm. act. II. sc. I. v. 35.*

(6) *Inst. l. IV. Tit. VIII. §. I.*

*est ipsum corpus quod nocuit, id est servus (noxius)*. Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c'est-à-dire, qu'un mot qui est ordinairement attribut, est quelquefois sujet dans une proposition ; ce qui ne peut arriver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit ; par exemple : *le vrai persuade*, c'est-à-dire, ce qui est vrai, l'être vrai, ou la vérité. *Le tout puissant vengera les foibles qu'on opprime*, c'est-à-dire ; Dieu, qui est tout puissant, vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe, que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition et le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale, qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or, l'adverbe renfermant la préposition et le nom, il marque une circonstance particulière du sujet, ou de l'attribut de la proposition : *sapienter*, avec sagesse, avec jugement ; *sæpè*, souvent, en plusieurs occasions ; *ubi*, où, en quel lieu, en quel endroit ; *ibi*, là, en cet endroit-là.

Il y a quelques noms substantifs qui sont pris adverbialement, c'est-à-dire, qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut, en

Vertu de quelque préposition sous-entendue ; par exemple : *domi*, à la maison, au lieu de la demeure. *Videt nuptias domi apparari* (1), elle voit qu'on se prépare chez nous à la noce ; *domi* marque la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la noce : on sous-entend, *in ædibus domi*, dans les appartemens de la maison, de la demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*. Plaute a exprimé *ædes* ; *omnes domi per ædes* (2), de chambre en chambre, d'appartement en appartement.

Quand *domi* est opposé à *belli* ou *militiæ* ; on sous-entend *in rebus* ; Cicéron l'a exprimé, *quibuscumque rebus vel belli, vel domi* (3) ; alors *domi* se prend pour la patrie, la ville, et selon notre manière de parler, pour la paix, le temps de la paix. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses.

*Oppido* se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on sait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes ; par exemple : *parler haut, parler bas, parler grec et latin, græcè et latinè loqui : penser juste, sentir bon, s'en-*

(1) *Ter. And. act. III, sc. II, v. 34.*

(2) *Plaute, Casina, act. V, sc. V, v. 31.*

(3) *Cic. de Offic. l. II, n. 85, aliter XXIV.*

*air mauvais, marcher vite, voir clair, fraper fort, etc.*

Ces adjectifs sont alors au neutre, et c'est une imitation des Latins : *Transversæ tuentibus hircis; hircis tuentibus ad negotia transversa* (1). *Recens* est très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recenter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyenne latinité : *Sole recens orto: Puerum recens* (2) *natum reperire* (3). Dans des occasions il faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in*; *juxta recens negotium*, ou *tempus*, come nous disons, à la française, à la mode, à la reverse, à l'improviste, à la traverse, etc. Horace a dit *ad plenum* pour *plene*, pleinement, abondamment, à plein; *manabit ad plenum* (4). On trouve aussi *in* pour *ad*; *letus in prasens animus: Jactis in altum molibus* (5).

*Exit in immensum fecunda licentia vatùm* (6).

Ainsi quand Saluste a dit, *mons immensum editus* (7), il faut sous-entendre *in*; et avec ces adjectifs on sous-entend un mot générique, *negotium*, *spatium*, *tempus*, *ævum*, etc.

(1) *Virg. Ecl. III. v. 8.*

(2) *Virg. Geor. III. v. 156.*

(3) *Plaut. Cistel. 1, 2, 16.*

(4) *L. I, Ode XVII, Hor. l. II, Ode XVI, v. 29*

(5) *Hor. l. III, Ode I. v. 34.*

(6) *Ovid. Amor.®l. III, Eleg. XII, v. 44.*

(7) *Jugurt. sub fin.*

## I I.

SENS DÉTERMINÉ, SENS  
INDÉTERMINÉ.

CHAQUE mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien : mais ce sens , quoique déterminé , ne marque pas toujours précisément un tel individu , un tel particulier : ainsi on apèle *sens indéterminé* , ou *indéfini* , celui qui marque une idée vague , une pensée générale , qu'on ne fait point tomber sur un seul objet particulier ; par exemple : *on croit* , *on dit* ; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise ; c'est le sens indéterminé , c'est-à-dire , que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'il croit , ou qu'il dit.

Au contraire , le sens déterminé tombe sur un objet particulier ; il désigne une ou plusieurs personnes , une ou plusieurs choses , come *les Cartésiens croient que les animaux sont des machines* : Cicéron dit dans ses offices (1) , que *la bonne foi est le lien de la société*.

On peut rapporter ici le *sens étendu* et le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu , *latè* , et fausses , lorsque les mots en sont pris à la ri-

(1) L. II. n. 84 aliter XXIV.

gueur, *stricté* : nous en donnerons des exemples en parlant du sens littéral.

### I I I .

#### S E N S A C T I F , S E N S P A S S I F , S E N S N E U T R E .

*A C T I F* vient de *agere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il a des actions et des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les philosophes apèlent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre, ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut point dire ici celui qui ressent de la douleur; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul*; *bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, et cette action a Paul pour objet ou pour patient. *Le roi aime le peuple*; *aime* est aussi dans un sens actif, et le *peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient



de l'action d'un autre. *Paul est batu par Pierre* ; *batu* est un terme passif : je juge de Paul qu'il est terme de l'action de battre.

Je ne suis point batant , de peut d'être batu (1).

*Batant* est actif , et *batu* est passif.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être , de simples situations , et même des actions , mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en soit le terme ; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre* ; c'est-à-dire , ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient , ni une passion , c'est-à-dire , qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action , ce verbe , dis-je , n'est ni actif , ni passif , et par conséquent il est apelé *neutre*.

*Amare* , aimer , chérir ; *diligere* , avoir de l'amitié , de l'affection , sont des verbes actifs. *Amari* , être aimé , être chéri ; *diligi* , être celui pour qui l'on a de l'amitié , sont des verbes passifs : mais *sedere* , être assis , est un verbe neutre ; *ardere* , être alumé , être ardent , est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre , et quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif ; *écrire une lettre* , est un sens actif ; mais quand on demande , *que fait monsieur ?* et qu'on répond , *il écrit , il dort ; il chante , il danse* ; tous ces

(1) Molière , *Cocu imag. sc.* XVII.

verbes-là sont pris alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put apaiser, *implacabilis ardet* (1); *ardet* est alors un verbe neutre : mais quand le même poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdûment, se sert de cette expression, *Coridon ardebat Alexin* (2), alors *ardebat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardebat in Alexin*, brûloit pour Alexis.

*Requiescere*, se reposer, être oisif, être en repos, est un verbe neutre, Virgile l'a pris dans un sens actif, lorsqu'il a dit :

Et mutata suos requierunt flumina cursus (3).

Les fleuves changés, c'est-à-dire, contre leur usage, contre leur nature, arêtèrent le cours de leurs eaux, *retinuerunt suos cursus*.

Simon, dans l'Andriène, rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé : « Me remettre » ainsi vos bienfaits devant les yeux, lui dit » Sosie, c'est me reprocher que je les ai oubliés. » *Istac commemoratio, quasi exprobratio est immemoris beneficii* (4). Les interprètes d'accord entre eux pour le fonds de la pensée, ne le sont pas pour le sens d'*immemoris* : se doit-il prendre dans un sens actif,

(1) *Virg. Æn.* XII. v. 3.

(2) *Ecl.* II, v. 1.

(3) *Ecl.* VIII, v. 4.

(4) *Ter. And.* act. I. sc. II, v. 17.

ou dans un sens passif ? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobratio mei immemoris* , et alors *immemoris* est actif ; ou bien , *exprobratio beneficium immemoris* , le reproche d'un fait oublié ; et alors , *immemoris* est passif. Selon cette explication , quand *immemor* veut dire *celui qui oublie* , il est pris dans un sens actif ; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié* , il est dans un sens passif , du moins par rapport à notre manière de traduire.

Mais ne pourroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire* ? Tacite a dit , *immemor beneficium* , un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire , ou selon notre manière de parler , un bienfait oublié. Horace a dit *memor nota* (1) , une marque qui dure long-tems , qui fait ressouvenir. Virgile a dit dans le même sens *memor ira* (2) , une colère qui demeure long-tems dans le cœur , ainsi *immemoris* , seroit dans un sens neutre en latin.

*Que fait monsieur ? Il joue* : *jouer* est pris alors dans un sens neutre ; mais quand on dit , *il joue gros jeu* ; *il joue* est pris dans un sens actif , et *gros jeu* est le régime de *il joue*.

*Danser* est un verbe neutre ; mais lorsqu'on dit , *danser une courante* , *danser un menuet* , *danser* est alors un verbe actif.

(1) Horace , l. I , Od. 13.

(2) *Æn.* l. I. v. 4.

Les Latins ont fait le même usage de *sal-tare*, qui répond à *danser*. Saluste a dit de Sempronia, qu'elle savoit mieux chanter et danser qu'une honête femme ne doit le savoir. *Psallere et saltare elegantius, quam necesse est probæ* (1) : (supple) *docta erat psallere et saltare*; *saltare* est pris alors dans un sens neutre : mais lorsqu'Horace a dit *saltare Cyclopa* (2), danser le Cyclope; *saltare* est pris alors dans un sens actif. « Les Grecs (3) » et les Latins, dit monsieur Dacier, ont dit « *danser le Cyclope, danser le Glaucus, danser Ganymède, Leda, Europe, etc.* » c'est-à-dire, représenter en dansant les aventures du Cyclope, de Glaucus, etc.

Le même poëte a dit : *Fusius ebrius Ilionam edormit* (4), le comédien Fusius, en représentant Ilione endormie, s'endort lui-même come un home ivre qui cuve son vin. Térence a dit (5) *edormiscam hoc villi*, je cuverai mon vin : et Plaute (6) *edormiscam hanc erapulam*, et dans l'Amphitruon, il a dit, *edormiscat unum somnum* (7), come nous

(1) Sallust. Catil.

(2) Hor. l. I. Sat. V. v. 63.

(3) Remarq. ibid.

(4) Hor. l. II. sat. III. v. 61.

(5) Ter. Adel. act. V. sc. IX. v. 11.

(6) Plaut. Rud. act. II. sc. VII. v. 28.

(7) Id. Amph. act. II. sc. II. v. 65. Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusativum habent sine originis vel cognatæ significationis : prioris generis apud

disons *dormir un some*. Vous voyez que dans ces exemples, *edormire* et *edormiscere* se prennent dans un sens actif.

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favetur*, etc. ces verbes neutres se prennent alors en latin dans un sens passif, et marquent que l'action qu'ils signifient est faite; *iter*, *itur*, l'action d'aler se fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe : l'action que le verbe signifie, sert alors de nominatif au verbe même, selon la remarque des anciens Grammairiens (1).

## I V.

### S E N S A B S O L U , S E N S R E L A T I F .

UN mot est pris dans un sens absolu, lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun rapport à une autre. *Absolu* vient

*Terentium est ludere l'udum. Eun. act. III. sc. V. v. 39.*  
*Apud Maronem furere furorcem. Æn. l. XII. v. 680.*

Donatus Archaisinum vocat, malle Atticismum dixisset . . . . quia sic locutus constat, non eos modo qui desita et obsoleta amant, sed optimos quosque optimi ævi scriptores, etc. *Vossius de Constructione*, p. 409.

(1) Ut *curritur à me*, pro *curro*; vel *statur à te*, pro *stas*; *sedetur ab illo*, pro *sedet ille*: in eis potest ipsa res intelligi voce passiva; ut *curritur cursus*, *bellatur bellum* *Priscianus*, lib. XVII. c. de Pronominum constructione.

*d'absolutus*, qui veut dire achevé, accompli, qui ne demande rien davantage ; par exemple ; quand je dis que *le soleil est lumineux*, cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n'entend rien de plus, par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre*, alors je considérerois le soleil par rapport à la terre, ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelqu'autre : c'est pour cela que ce sens s'appèle aussi *respectif*, du latin *respicere*, regarder ; parce que la chose dont on parle, en regarde, pour ainsi dire, une autre ; elle en rapèle l'idée, elle y a du rapport, elle s'y rapporte ; de-là, vient *relatif*, de *referre*, rapporter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, etc. : nous en avons parlé ailleurs.

## V.

## SENS COLLECTIF, SENS DISTRIBUTIF.

**COLLECTIF** vient du latin *colligere*, qui veut dire *recueillir*, *assembler*. **DISTRIBUTIF** vient de *distribuere* qui veut dire *distribuer*, *partager*.

*La femme aime à parler* : cela est vrai en

parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fautive dans le sens distributif ; c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

*L'homme est sujet à la mort* ; cela est vrai dans le sens collectif, et dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif* et *le sens distributif*, on dit aussi, *le sens général* et *le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuellement séparées, et qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment*.

## V I.

### SENS ÉQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots et des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes : come *cœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un

animal ; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une ville ; *coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnoies et les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin*, est encore un terme de manège, etc.

*De quelle langue (1) voulez-vous vous servir avec moi ?* dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par *langue*, l'un entend *langage*, *idiome* ; et l'autre entend, come il le dit, *la langue que nous avons dans la bouche*.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisonneroit pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes ; ce qui est vrai de l'une n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque quand le sujet ou l'attribut présente deux sens à l'esprit ; ou quand il y a quelque terme qui peut se rapporter ou à ce qui précède, ou à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin, afin de s'accoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction

(1) *Molière*, mariage forcé, sc. IV.



louche , c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se rapporter à ce qui précède , et que cependant il se rapporte à ce qui suit : par exemple , dans cette chanson si connue , d'un de nos meilleurs opéras ,

Tu sais charmer ,  
 Tu sais désarmer  
 Le Dieu de la guerre ;  
 Le Dieu du tonnerre  
 Se laisse enflamer.

*Le Dieu du tonnerre* paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* et de *désarmer* , aussi bien que *le Dieu de la guerre* : cependant , quand on continue à lire , on voit aisément que *le Dieu du tonnerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisser enflamer*.

Toute construction ambigüe , qui peut signifier deux choses en même tems , ou avoir deux rapports diférens , est apelée *équivoque* , ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque , souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car come les personnes louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre , de même dans les constructions louches , les mots semblent avoir un certain rapport , pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel rapport on doit leur doner , on dit alors qu'une proposition est équivoque , plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisième personne font

souvent des sens équivoques ou louches, surtout quand ils ne se rapportent pas au sujet de la proposition. Je pourrais en rapporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci :

« François I.<sup>er</sup> (1) érigea Vendôme en Duché-Pairie en faveur de Charles de Bourbon, et il le mena avec lui à la conquête du duché de Milan, où il se comporta vaillamment. Quand ce prince eut été pris à Pavie, il ne voulut point accepter la régence qu'on lui proposoit : il fut déclaré chef du conseil, il continua de travailler pour la liberté du roi ; et quand il fut délivré, il continua à le bien servir ».

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire, qui puissent démêler les divers rapports de *ce prince*, et de tous ces *il*. Je crois qu'il vaut mieux répéter le mot, que de se servir d'un pronom dont le rapport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin, par les usages différens de *suus*, *ejus*, *hic*, *ille*, *is*, *iste*.

Quelquefois pour abréger, on se contente de faire une proposition de deux membres, dont l'un est négatif, et l'autre affirmatif, et on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière, et fait souvent des équivoques ; par exemples :

(1) Table généalogique des Rois de France de la maison de Bourbon.

L'amour (1) n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir.

L'académie (2) a remarqué que Corneille devoit dire :

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

En effet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eût voulu mépriser également l'amour et l'honneur.

On ne sauroit apporter trop d'attention pour éviter tous ces défauts : on ne doit écrire que pour se faire entendre : la netteté et la précision sont la fin et le fondement de l'art de parler et d'écrire.

## V I I .

### D E S J E U X D E M O T S E T D E L A P A R O N O M A S E .

IL y a deux sortes de jeux de mots.

I. Il y a des jeux de mots qui ne consistent que dans une équivoque ou dans une allusion; et j'en ai donné des exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre sel que celui qu'ils

(1) Prem. édit. du Cid, act. III, sc. VI.

(2) Sentiment de l'Acad. sur le Cid.

tirent d'une équivoque ou d'une allusion fade et puérile, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, et dont le son est presque le même : ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent *Paronomase*; par exemple, *amantes sunt amens*; les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin, ne se retrouve pas dans le français.

Aux funérailles (1) de Margueritte d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles, *Dum pario, pereo*, je péris en donant le jour.

Pour marquer l'humilité d'un home de bien qui se cache en faisant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots; *operitur dum operatur*. Dans ces exemples et dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler : l'une s'apèle *similiter cadens*; c'est quand les différens membres ou incises d'une période, finissent par des cas ou des tems dont

(1) Entretiens d'Arist. et d'Eug.

la terminaison est semblable : l'autre s'appèle *similiter desinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les diférens membres ou incises d'une période, ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de personne, come quand on dit *facere fortiter, et vivere turpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans St. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens; mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.

### V I I I.

#### SENS COMPOSÉ, SENS DIVISÉ.

QUAND l'Évangile (1) dit, *les aveugles voient, les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles, les boiteux*, se prennent en cette occasion dans le sens divisé, c'est-à-dire, que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, et qui ne le sont plus; ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Évangile (2) parle d'un certain *Simon appelé*

(1) *Matt. c. XI. v. 5.*

(2) *Matt. c. XXVI. v. 6.*

le lépreux , parce qu'il l'avoit été , c'est le sens divisé.

Ainsi , quand St. Paul a dit (1) que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux , il a parlé des idolâtres dans le sens composé , c'est-à-dire , de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux. C'est le sens composé ; mais les idolâtres qui auront quitté l'idolâtrie , et qui auront fait pénitence , entreront dans le royaume des cieux : c'est le sens divisé.

Apelles ayant exposé , selon sa coutume , un tableau à la critique du public , un cordonnier censura la chaussure d'une figure de ce tableau ; Apelles réforma ce que le cordonnier avoit blâmé ; mais le lendemain le cordonnier ayant trouvé à redire à une jambe , Apelles lui dit qu'un cordonnier ne devoit juger que de la chaussure ; d'où est venu le proverbe *ne sutor ultra crepidam* , (supplé) *judicet*.

La récusation qu'Apelles fit de ce cordonnier , est plus piquante que raisonnable : un cordonnier , en tant que cordonnier , ne doit juger que de ce qui est de son métier ; mais , si ce cordonnier a d'autres lumières , il ne doit point être récusé , par cela seul qu'il est cordonnier : en tant que cordonnier , ce qui est le sens composé , il juge si un soulier est bien fait et bien peint ; et en tant qu'il a des co-

(1) I. Cor. c. VI. v. 9.

ssances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres points ; il juge alors dans le sens divisé par rapport à son métier cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit  
*de l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le roi vainquit le père.*

Postquam pietatem ; publica causa,  
Rexque patrem vicit (1).

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnon se regardant comme roi, étouffe les sentimens qu'il ressent comme père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, et cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, et avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification : *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.

## I X.

## SENS LITÉRAL, SENS SPIRITUEL.

Le sens littéral est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue ; c'est le sens qui se présente

(1) *Qvid. Met. l. XII. v. 29.*

naturellement à l'esprit. Entendre une expression littéralement, c'est la prendre au pied de la lettre. *Quæ dicta sunt secundum litteram accipere, id est, non aliter intelligere quam littera sonant* (1); c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediate significant.*

Le sens spirituel est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral; c'est celui que les choses significées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral. On dit, par exemple, qu'un loup et un agneau vinrent boire à un même ruisseau: que le loup ayant cherché querèle à l'agneau, le dévora. Si vous vous attachez simplement à la lettre, vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arrivée à deux animaux: mais cette narration a un autre objet; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans, et voilà le sens spirituel, qui est toujours fondé sur le sens littéral.

#### *Division du sens littéral.*

Le sens littéral est donc de deux sortes:  
I. Il y a un sens littéral rigoureux; c'est le sens propre d'un mot, c'est la lettre prise dans toute sa rigueur, *stricte.*

(1) *August. Gen. ad lit. lib. VIII. c. II. t. III.*



L. La seconde espèce de sens littéral, c'est celui que les expressions figurées dont nous nous sommes parlé présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue, c'est le *sens littéral figuré*; par exemple, quand on dit d'un politique qu'il *seme à propos la division entre ses propres ennemis*; semer ne se peut pas entendre à la rigueur selon le sens propre, et de la même manière qu'on dit *semier du blé*: mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens littéral, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit. La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur; elle tue, dit Saint Paul (1). On ne doit point exclure toute signification métaphorique et figurée. Il faut bien se garder, dit Saint Augustin (2), de prendre à la lettre une façon de parler figurée, et c'est à cela qu'il faut appliquer ce passage de St. Paul, *la lettre tue, et l'esprit donne la vie*.

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit, quand nous ne sommes point prévenus, et que nous sommes dans l'état tranquille de la raison: voilà le véritable sens littéral figuré; c'est celui-là qu'il faut donner aux lois, aux canons,

(1) 2. Cor. III. n. 6.

(2) In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad literam accipias; et ad hoc enim pertinet quod ait Apostolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat*. Aug. de Doctr. Christ. l. III. c. V. t. III. Parisiis, 1685.

aux taxes des coutumes, et même à l'Écriture-Sainte.

Quand Jésus-Christ a dit que *celui qui met la main à la charue, et qui regarde derrière lui, n'est point propre pour le royaume de Dieu* (1); on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'est pas propre pour le ciel: le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, et à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés; c'est donc là un sens littéral figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Évangile, où Jésus-Christ dit (2), de présenter la joue gauche à celui qui nous a frappé sur la droite (3), de s'arracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques et figurées: ce ne seroit pas leur donner leur vrai sens, que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur; elles doivent être entendues selon la seconde sorte de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, et qu'elles excitent dans l'esprit de ceux

(1) *Luc. c. IX. v. 62.*

(2) *Matt. c. V. v. 39.*

(3) *Ibid. v. 29. 30.*

qui entendent la langue ou l'expression figurée et autorisée par l'usage. « Lorsque nous donnons au blé le nom de *Cérès* (1), dit Cicéron, et au vin le nom de *Bacchus*, nous nous servons d'une façon de parler usitée en notre langue, et personne n'est assez dépourvu de sens pour prendre ces paroles à la rigueur de la lettre ».

On se sert dans toutes les nations policées, de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral étroit. *J'ai l'honneur de... Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur*. Cette dernière façon de parler dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines personnes, *c'est un fou, c'est une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer ; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs, et qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées et de sen-

(1) *Cum fruges Ceream, vinum Liberum dicimus, genere nos quidem sermonis utimur usitato : sed equum tam amentem esse putas qui, etc.*

Cic. de Nat. Deor. l. III, n. 41. aliter, XVI.

timens, qui fait l'agrément de la conversation et le lien de la société. L'homme sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, et de profiter des avis qu'on lui donne.

Dans l'ironie, les paroles ne se prennent point dans le sens littéral proprement dit : elles se prennent selon le sens littéral figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots accompagnés du ton de la voix et de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des hommes un sens littéral qui est caché, et que les circonstances des choses déconvrent : ainsi il arrive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain homme, et qu'elle en a un autre dans les discours et dans les ouvrages d'un autre homme : mais il ne faut pas légèrement donner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout comme nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement développés par les circonstances, qu'un homme de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes, et nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste, je viens d'observer que le sens littéral figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le

véritable sens littéral d'un auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur; sans quoi, ou l'on n'entendra point le passage, ou l'on tombera dans des contre-sens. En français, *doner parole*, veut dire *promettre*; en latin, *verba dare*, signifie *tromper*: *Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire donner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine; il veut dire au contraire, *être puni par quelqu'un*; lui donner la satisfaction qu'il exige de nous, lui donner notre supplice en paiement, come on paye une amende. Quand Properce dit à Cinthie, *dabis mihi perfida pœnas* (1), il ne veut pas dire *perfide vous m'alez causer bien des tourmens*; il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de sa perfidie.

Il n'est pas possible d'entendre le sens littéral de l'Écriture - Sainte, si l'on n'a aucune connoissance des hébraïsmes et des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque et de la langue grèque. Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, ils rendent les mots et non le véritable sens: de-là vient qu'il y a, par exemple, dans les Psaumes, plusieurs versets (2) qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Dei*, ne veut pas dire des *montagnes consacrées à Dieu*, mais de *hautes montagnes*.

(1) L. II. Eleg. V. v. 3.

(2) Psal. XXXV. v. 7.

Dans le nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus sans la connoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordinairement en hébreu pour *chose* signifiée par la parole ; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins (1). *Transecamus usquë Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est* : Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui y est arrivé. Ainsi lorsqu'au troisième verset du chapitre 8 du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu et patres tui, ut ostenderet tibi quod non in sola pane vivit homo, sed in omni verbo quod egreditur de ore Dei*. Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, *de tout ce que Dieu dit*, ou *veut*, qui *serve de nourriture*. C'est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ (2), *car l'homme ne vit pas seulement de pain, il se nourrit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui doner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture* ; voilà le sens littéral, celui qu'on donne communément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

(1) *Luc. c. II. v. 15.*

(2) *Matt. c. IV, v. 4.*

*Division du sens spirituel.*

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes.

1. Le sens moral.
2. Le sens allégorique.
3. Le sens anagogique.

1. *Sens moral.*

Le sens moral est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fables, etc. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un homme dont le goût est tourné du côté de la morale ; et au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque par-tout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XV.<sup>e</sup> siècle, à l'usage des prédicateurs une explication des métamorphoses d'Ovide (1). Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; et Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron

(1) *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professione prædicatorum sub S. Dominico, explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. Voyez le P. Echard, tom. 1. p. 508, et M. Maittaire, Annales Typographiques, tom. I. p. 176.*

a trouvées dans son *Enéïde*. Il n'en est pas de même des fables morales ; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités ; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe.

## 2. *Sens allégorique.*

Le *sens allégorique* se tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie tout autre chose : c'est une *histoire* qui est l'image d'une autre *histoire*, ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les effets : ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes, il en imagine, et le voilà satisfait. Les païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plupart des effets naturels : l'amour fut l'effet d'une divinité particulière : Prométhée vola le feu du ciel : Cérès inventa le blé : Bacchus le vin, etc. Les recherches exactes sont trop pénibles, et ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoiqu'il en soit, le *vulgaire superstitieux*, dit le P. Sardon (1), fut la dupe des visionnaires qui inventèrent toutes ces fables.

Dans la suite, quand les païens comencèrent à se policer et à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des

(1) *Poésies d'Horace*, tom. I, page 504.



mystiques qui envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories et des sens figurés , auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose et en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires , et dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie , il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories , aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne , ne peuvent rien , et ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît , pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs (1) ont trouvé une image des révolutions arivées à la langue latine , dans la statue (2) que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit ariver à la langue latine.

Cette statue étoit extraordinairement grande , la langue latine n'étoit-elle pas répandue presque par-tout ?

La tête de cette statue étoit d'or , c'est le siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de

(1) *Indiculus historico-chronologicus* , in *Fabri Thésauro*.

(2) *Daniel* , II , v. 31.

Térence , de César , de Cicéron , de Virgile , en un mot , c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine et les bras de la statue étoient d'argent ; c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'empereur Trajan , c'est-à-dire , jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre et les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine , qui comprend depuis la mort de Trajan , jusqu'à la prise de Rome par les Goths , en 410.

Les jambes de la statue étoient de fer , et les piés , partie de fer , partie de terre ; c'est le siècle de fer de la langue latine , pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abatit la statue ; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode , et ils le sont encore en Orient ; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque (1) au rapport de Tatien , avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la

(1) *Huet. Origenianor. l. II , quest. XIII , p. 171.*

réalité du sens littéral (1). Les explications mystiques de l'Écriture-Sainte, qui ne sont point fixées par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujettes à des illusions qui mènent au fanatisme.

### 3. *Sens anagogique.*

LE *sens anagogique* n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des différents sens de l'Écriture-Sainte. Ce mot *anagogique* vient d'un mot grec, qui veut dire *élévation* : ainsi le sens anagogique de l'Écriture-Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes et divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens littéral* est le fondement des autres sens de l'Écriture-Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Église et les mystères de notre religion par analogie ou ressemblance, c'est le sens allégorique ; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin lorsque ces explications regardent l'Église triomphante et la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique ; c'est

(1) Traité du sens littéral et du sens mystique, selon la doctrine des Pères.

ainsi que le sabbat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens , qui ne sont point le sens littéral , ni le sens moral , s'appèlent aussi en général *sens tropologique* , c'est-à-dire , *sens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué , il faut suivre dans le sens allégorique et dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend , et s'apliquer sur-tout à l'intelligence du sens littéral , qui est la règle infallible de ce que nous devons croire et pratiquer pour être sauvés.

## X.

## D U S E N S A D A P T É ,

*Ou que l'on done par allusion.*

QUELQUEFOIS on se sert des paroles de l'Écriture-Sainte ou de quelqu'auteur profane , pour en faire une application particulière qui convient au sujet dont on veut parler , mais qui n'est pas le sens naturel et littéral de l'auteur dont on les emprunte , c'est ce qu'on apèle *sensus accomodatitiùs* , sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints et dans les Oraisons funèbres , le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons , M. Fléchier dans son oraison funè-

bre de M. de Turène, applique à son héros ce qui est dit dans l'Écriture à l'occasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionnaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle : il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules; voici le texte de son premier sermon (1) : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom et à son aveuglement.

*Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.*

IL y a quelques passages des auteurs profanes qui sont come passés en proverbes, et auxquels on done comunément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés; en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il sait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter (2) ?

« Toute votre science n'est rien, si les autres » ne savent pas combien vous êtes savant ».

(1) *Joann.* c. I, v. 6.

(2) *Pers.* Sat. I. v. 27.

La pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs ! s'écrie-t-il, est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ? Quoi donc ! croyez-vous que la science n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

En pallor, seniumque : O mores ! usque adeone  
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter (1)!

Il y a une interrogation et une surprise dans le texte, et l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un homme qui parle avec emphase, d'un style ampoulé et recherché, que

Projicit ampullas et sesquipedalia verba (2).

» il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées et des mots d'un pié et demi ». Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. « La tragédie, dit ce Poète, ne s'exprime pas toujours d'un style pompeux et élevé : Thélèphe et Pélée, tous deux parvres, tous deux chassés de leurs pays, ne doivent point recourir à des termes enflés, ni se servir de grands mots : il faut qu'ils fassent parler leur douleur d'un style simple et naturel, s'ils veulent nous toucher, et que nous nous intéressions à leur mauvaise fortune » ; ainsi *projicit*, dans Horace, veut dire *il rejète*.

(1) *Pers. Sat. I. v. 27.*

(2) *Hor. Art Poét. v. 97.*

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri  
 Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque  
 Projicit ampullas et sesquipedalia verba,  
 Si curat cor spectantibus tetigisse querela (1).

M. Boileau nous donne le même précepte :

Que devant Troie en flamme, Hécube désolée  
 Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée (2).

Cette remarque, qui se trouve dans la plupart des Commentateurs d'Horace, ne devoit point échapper aux auteurs des Dictionnaires sur le mot *projicere*.

3. Souvent pour excuser les fautes d'un habile homme, on cite ce mot d'Horace :

Quandoque bonus dormitat Homerus (3) ;

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois ; mais *quandoque* est-là pour *quandocunque*, toutes les fois que ; et *bonus* est pris en bonne part. « Je » suis fâché, dit Horace, toutes les fois que » je m'aperçois qu'Homère, cet excellent Poète, » s'endort, se néglige, ne se soutient pas ».

Indignor quandoque bonus dormitat Homerus.

M. Danet s'est trompé dans l'explication qu'il donne de ce passage, dans son Dictionnaire latin-français sur ce mot *quandoque*.

4. Enfin, pour s'excuser quand on est tombé dans quelque faute, on cite ce vers de Térence :

(1) Hor., Art. Poét. v.

(2) Art Poét. chant III.

(3) Hor., Art. Poét. v. 359.

Homo sum , humani nihil à me alienum puto (1);

Come si Térence avoit voulu dire *je suis home , je ne suis point exempt des foiblesses de l'humanité* ; ce n'est pas là le sens de Térence. Chrémès touché de l'affliction où il voit Ménédème son voisin , vient lui demander *quelle peut être la cause de son chagrin et des peines qu'il se donne* : Ménédème lui dit brusquement , *qu'il faut qu'il ait bien du loisir pour venir se mêler des affaires d'autrui*. « Je suis home , » répond tranquillement Chrémès , rien de tout , ce qui regarde les autres homes n'est étranger pour moi , je m'intéresse à tout ce qui regarde mon prochain ».

« On doit s'étonner , dit Madame Dacier , que ce vers ait été si mal entendu , après ce que Cicéron en a dit dans le premier livre des Offices , ».

Voici les paroles de Cicéron (2) : *Est enim difficilis cura rerum alienarum , quamquam Terentianus ille Chremes humani nihil à se alienum putet*. J'ajouterai un passage de Sénèque , qui est un commentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque , ce philosophe païen , explique dans une de ses lettres , comment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux , en pratiquant de bones œuvres , et en tâchant de les imiter dans leurs perfections* ,

(1) *Heaut.* act. I. sc. I. v. 25.

(2) *l. Offic.* n. 29. aliter , IX.



qu'on peut leur rendre un culte agréable, il parle ensuite de ce que les hommes se doivent les uns aux autres. " Nous devons tous nous regarder, dit-il, comme étant les membres d'un grand corps; la nature nous a tous tirés de la même source, et par-là nous a tous faits parens les uns des autres; c'est elle qui a établi l'équité et la justice. Selon l'institution de la nature, on est plus à plaindre quand on nuit aux autres, que quand on en reçoit du dommage. La nature nous a donné des mains pour nous aider les uns les autres; ainsi ayons toujours dans la bouche et dans le cœur ce vers de Térence, *je suis homme, rien de tout ce qui regarde les hommes n'est étranger pour moi* (1).

Il est vrai en général que les citations et les

(1) Quomodo sint Dii colendi solet præcipi. . . . Deum colit qui novit. . . Primus est Deorum cultus, Deos credere, deinde reddere illis majestatem suam, reddere bonitatem sine qua nulla majestas est: vis Deos propitiare, bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est. Ecce altera quæstio, quomodo hominibus sit utendum . . . . . possim breviter hanc formulam humani officii tradere . . . . . membra sumus corporis magni, natura nos cognatos edidit, cum ex iisdem et in eadem \* gigneret. Hæc nobis amorem indidit mutuum et sociabiles fecit; illa æquum justumque composuit: ex illius constitutione miserius est nocere quam lædi; et illius imperio paratæ sunt adjuvandum manus. Iste versus et in pectore et in ore fit *homo sum, humani nihil à me alienum puto*. Habeamus in commune, quod nati sumus. Senec. Ep. XCV.

\* Officia.

applications doivent être justes autant qu'il est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien , et ne servent qu'à montrer une fausse érudition : mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter un passage come une autorité qui prouve , ou simplement come des paroles conues , auxquelles on done un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler : dans le premier cas , il faut conserver le sens de l'auteur ; mais dans le second cas , les passages , auxquels on done un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur , sont regardés come autant de parodies , et come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.

## S U I T E D U S E N S A D A P T É .

### *De la Parodies et des Centons.*

LA Parodie est aussi une sorte de sens adapté (1). Ce mot est grec , car les Grecs ont aussi fait des parodies.

Parodie (2) signifie à la lettre un chant com-

(1) *Athénée* , L. XIV et XV.

(2) *Parodia* canticum. R. *para* , juxta et *ode* cantus ; carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compositum , cum alterius poetæ versus jocose in aliud argumentum transferantur.

posé à l'imitation d'un autre, et par extension, on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original et l'application qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend, et c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits (1).

Racine a parodié ce vers dans les plaideurs : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six mois ;  
Ses rides sur son front grayoient tous ses exploits (2).

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables, exploits militaires*; et dans les Plaideurs, *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit que le

Et etiam parodia, Hermogeni, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum à se, id est; de suo, oratione solutâ eloquitur; Robertson, Th. ling. græc. v. *parodeo*.

(1) Le Cid, act. I, sc. I.

(2) Les Plaids. act. I, sc. V.

grand Corneille fut ofensé de cette plaisanterie du jeune Racine.

Au reste (1), l'Académie a observé que *les rides marquent les années ; mais ne gravent point les exploits.*

Les vers les plus connus, sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie. On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau (1), une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid. On peut voir aussi dans les Poésies de Madame des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie (3). Le Théâtre Italien est riche en parodies. Le Poëme du VICE PUNI est rempli d'applications heureuses de vers de nos meilleurs Poètes : ces applications sont autant de parodies.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a rapport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une espèce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, et plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces rapportées : ensuite on a donné ce nom, par métaphore, à un ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou de plusieurs auteurs. On prend ordinairement la moitié d'un vers, et on le lie par le sens avec la moitié d'un autre

(1) Sentimens de l'Académie Française sur les vers du Cid.

(2) Tome II, p. 411. édit. de 1726.

(3) Des Houl. édit. de 1725. p. 273.

vers (1). On peut employer un vers tout entier et la moitié d'un suivant, mais on désapprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia (2). Il s'agit de la défense que Dieu fit à Adam et à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre XVI.

Æn. 2, 712. Vos famuli quæ dicam animis advertite vestris :

2, 21. Est in conspectu ramis felicibus arbor (3)

(1) Variis de locis, sensibusque diversis, quædam carminis structura solidatur, in unum versum ut cœant cæsi duo, aut unus et sequens cum medio : nam duos junctim locare ineptum est, et tres, unâ serie, meræ nugæ . . . sensus diversi ut congruant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; aliena ne interluceant; hinc ne pateant. *Ausonius* Paulo Epist. quæ prælegitur ante. Edyll. XIII.

(2) Probæ Falconiæ vatis clarissimæ à S. Hieronymo comprobatæ centones de Fidei nostræ mysteriis, à Maronis carminibus, etc. Parisiis Apud Ægidium Gorbinum 1576, f. 27, in-8. Item Parisiis, apud Franciscum Stephanum 1548.

*Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliotheca Patrum, tom. V. Lugduni 1677. Voici ce qui est dit de cette savante et pieuse Dame dans l'Index Auctorum. Bibl. Patr. tom. I. PROBA FALCONIA uxor non Adelphi Proconsulis, ut scribit Isidorus, sed Anicii Probi Præfecti Prætorio, postea Consulis, mater Probini, Olibrii, et Probi, similiter Consulum. De qua multa Hieronymus Epist 3 et Baronius, tom. IV. et V. Annalium. Scripsit Virgilio-centones qui extant fol. 1218. Floruit non Theodosio juniore, ut vult Sixtus Senensis, sed sub Gratiano.*

(3) *Georg. 2, 81.*

- 7, 692. Quam neque fas igni cuiquam nec stemen  
ferro ,
- 7, 608. Religione sacra nunquam concessa me-  
veri (1)
- 11, 591. Hac quicumque sacros decerpserit arbor  
fortus (2) ,
- Æn.* 11, 849. Morte luet meritâ *nec me sententiâ*  
vertit (3) :
- G. 2, 315. Nec tibi tam prudens quisquam persuadeat  
autor
- Ec.* 8, 48. Commaculare manus. Liceat te vote me-  
neri (4)
- G. 3, 216. Femina, nullius te blanda suasio vincat,  
G. 1, 168. Si te digna manet divini gloria ruris.

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre (5) et de quelques autres. L'empereur Valentinien, au rapport d'Ausone (6), s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'ocuper à bien penser, et à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots, au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordonner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques Ecrivains, que la contrainte des centons : nous avons des

(1) *Æn.* 3, 700.

(2) 6, 141.

(3) 1, 241.

(4) 5, 461.

(5) *Stophani Pleurrei sacra Æneis sacra continens acta Domini N. J. C. et primorum Martyrum, Virgilio centonibus conscripta. Parisiis, apud Adrianum Taupinart, 1618. in-4.*

(6) *Auson. Ep. ante Edyll. XIII.*

ouvrages où l'auteur (1) s'est interdit successivement par chapitres, et selon l'ordre de l'alphabet, l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a*, et dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre (2) a fait un Poème dont tous les mots comencent par un *p*.

Plandite porcelli ; porcorum pigra propago  
 Progreditur , plures porci pinguedine pleni  
 Pugnantes pergunt. Pecudum pars prodigiosa  
 Perturbat pede petrosas plerumque plateas ;  
 etc. etc.

Dans le IX. siècle, Hubaud, religieux bénédictin de St. Amand, dédia à l'empereur Charles le Chauve un Poème composé à l'honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre *c*.

Carmina, clarisonæ, calvis cantate Camenæ.

(3) Un autre s'est mis dans une contrainte

(1) Liber absque litteris, de *Ætatibus mundi et hominis* ; autore Fabio, Claudio, Gordiano, Fulgentio, *Edidit* P. Jacobus Hommey Augustinianus, Pictavii. Prostat Parisiis apud Viduam Caroli Coignard, 1696. *Le titre du manuscrit promet ad A usque in Z ; mais l'Imprimeur n'a mis au jour que XIV chapitres, c'est-à-dire, jusqu'à l'O inclusivement ; et il déclare que le copiste a égaré le reste. Huc usque codex, cujus scriptor addit : ii decem de quibus fit mentio in titulo, nescio ubi sunt.*

(2) *Pugna Porcorum per P. Porcium* Ce Poème est composé de 248 vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre : *Nugæ Venales. Moreri attribue ce Poème à Leo Placentius, V. PLAISANT, dans l'édition de Moreri de 1718.*

(3) *Bernardi Morlanensis, Monachi ordinis Cluniacensis*

encore plus grande , il a fait un Poëme de 2956 vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée , les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pié rime avec le quatrième, et le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit , à la manière de nos vers français à rimes suivies ; et voici le commencement :

*Hora novissima , tempora pessima sunt , vigilemus.  
Ecce minaciter imminet arbiter ille supremus.  
Imminet , imminet ut mala terminet , æqua coronet ,  
Recta remuneret , auxia liberet , æthera donet :  
Auferat aspera , duraque pondera mentis onusta ,  
Sobria muniat , improba puniat , utraque juste ,  
Ille piissimus , ille gravissimus ecce venit Rex.  
Surgat homo reus , instat homo Deus , à patre iudex.*

Les Poëmes dont je viens de parler sont aujourd'hui au même rang que les acrostiches et les anagrammes (1). Le goût de toutes ces sortes

de vers, ad Petrum Cluniacensem Abbatem qui claruit anno 1140 , de Contemptu Mundi , libri tres , ex veteribus membranis recens descripti. Bremæ anno 1595.

(1) L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en vers, dont chaque vers comence par chacune des lettres qui forment un certain mot. A la tête de chaque comédie de Plante, il y a un argument fait en acrostiche : c'est le nom de la pièce qui est le mot de l'acrostiche ; par exemple : *Amphitruo* : le premier vers de l'argument comence par un *A*, le second par une *M*, ainsi de suite. Ces arguments sont anciens, et Madame Dacier dans ses Remarques sur celui de l'*Amphitruon*, fait entendre que Plante en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait des acrostiches, *acrostichis dicitur, cum deinceps ex primis versuum litteris aliquid coniecitur, ut in quibusdam Ennianis* Cic. de Divinations. l. 2, n. 111, aliter, lrv.



ouvrages , heureusement , est passé. Il y a un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire , et souvent la montagne étoit compensée de n'enfanter qu'une souris , pourvu qu'elle eût été long-tems en travail (1) Aujourd'hui le tems et la difficulté ne font rien de difficile ; on aime ce qui est vrai , ce qui instruit , ce qui éclaire , ce qui intéresse , ce qui est un objet raisonnable ; et l'on ne regarde plus ces mots que comme des signes auxquels on ne s'arrête que pour aller droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte , et il y a tant à prendre à tout âge , que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse et l'indolence naturelles de l'esprit , on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens , ni l'appliquer en pure perte.

## X I.

## SENS ABSTRAIT , SENS CONCRET.

CE mot *abstrait* vient du latin *abstractus* ;

A l'égard de l'*anagramme* , ce mot est encore grec : il est composé de la préposition *ana* , qui dans la composition des mots , répond souvent à *retrò* , *re* ; et de *grama* lettre. L'anagramme se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot , on en forme un autre mot , qui a une signification différente ; par exemple , de *Lorainé* on a fait *Alérioh*.

(1) Molière , *Misan.* act. I. sc. II.

240    S E N S   A B S T R A I T ,  
participe d'*abstrahere* , qui veut dire *tirer* ,  
*arracher* , *séparer de* .

Tout corps est réellement étendu en longueur, largeur et profondeur , mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur , c'est ce qu'on apèle *fausse abstraction* de la largeur et de la profondeur : c'est considérer la longueur dans un sens abstrait : c'est ainsi qu'en géométrie ont considère le point , la ligne , le cercle , sans avoir égard ni à un tel point , ni à une telle ligne , ni à un tel cercle physique .

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée , sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel et nécessaire avec cette idée .

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure , ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c'est considérer le corps dans un sens abstrait , c'est considérer la chose sans le mode , come parlent les philosophes , *res absque modo* .

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets , sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées , *modus absque re* . C'est ainsi qu'on parle de la blancheur , du mouvement , du repos , sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc , ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos .

L'idée dont on s'occupe par abstraction , est tirée , pour ainsi dire , des autres idées qui ont

qui ont rapport à celle-là, elle en est come séparée, et c'est pour cela qu'on l'apèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction; c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, etc. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire, on apèle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret, au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, et que l'on pense que ce sujet et sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, et forment un être particulier; par exemple: *ce papier blanc, cette table quarée, cette boîte ronde; blanc, quarée, ronde*, sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concrecere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de; en effet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets; on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, et celle de la propriété.

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement, sont alors des termes concrets : ainsi quand on dit *Petrus est homo* ; *homo est* alors un terme concret, *Petrus est habens humanitatem*.

Observez qu'il y a de la différence entre faire abstraction et se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets, réels, et faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties : on peut, au contraire, se servir de termes abstraits, sans faire abstraction, come quand on dit que la fortune est aveugle.

#### *Des termes abstraits.*

Dans le langage ordinaire, *abstrait* se prend pour *subtil*, *métaphysique* : ces idées sont *abstraites*, c'est-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous le sens.

On dit aussi d'un homme, qu'il est *abstrait* quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit, sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les hommes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe, ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté*, *laideur*, etc. sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent et que nous trouvons *beaux* ; il y en a d'autres au contraire qui nous affectent d'une manière désagréable, et que nous apelons *laids* ; mais il n'y a aucun être réel qui soit la beauté ou la laideur. Il y a des homes, mais *l'humanité* n'est point ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point un être qui soit *l'humanité*.

Les abstractions ou idées abstraites suposent les impressions particulières des objets, et la méditation, c'est-à-dire, les réflexions que nous faisons naturellement sur ces impressions. C'est à l'ocasion de ces impressions que nous considérons ensuite séparément, et indépendamment des objets, les différentes affections qu'elles ont fait naître dans notre esprit, c'est ce que nous apelons les propriétés des objets : je ne considérerois pas le mouvement en lui-même, si je n'avois jamais vu de corps en mouvement.

Nous sommes acoutumés à donner des noms particuliers aux objets réels et sensibles ; nous en donons aussi par imitation aux idées abstraites, come si elles représentoient des êtres réels ; nous n'avons point de moyen plus facile pour nous comuniquer nos pensées.

Ce qui a sur-tout doné lieu aux idées abstraites, c'est l'uniformité des impressions qui ont été excitées dans notre cerveau par des objets diférens, et pourtant semblables en un

certain point : les homes ont inventé des mots particuliers pour exprimer cette ressemblance, cette uniformité d'impressions dont ils se sont formés une idée abstraite. Les mots qui expriment ces idées nous servent à abrégier le discours, et à nous faire entendre avec plus de facilité ; par exemple, nous avons vu plusieurs objets blancs ; ensuite pour exprimer l'impression uniforme que ces diférens objets nous ont causée, et pour marquer *le point dans lequel ils se ressemblent*, nous nous servons du mot de *blancheur*.

Nous sommes acoutumés dès notre enfance à voir des corps qui passent successivement d'une place à un autre ; ensuite pour exprimer cette propriété et la réduire à une sorte d'idée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels. Il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie ; ce sont les diférentes expressions métaphoriques, et les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art, d'inventer le terme de *métaphore*, et les autres noms des figures : par-là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil, selon lequel elles se ressemblent, et c'est sous ce ra-

Ort de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure , c'est-à-dire , dans la même manière d'exprimer les pensées : toutes les expressions métaphoriques ont comprises sous la métaphore , elles s'y rapportent ; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne présente aucune expression métaphorique en particulier , mais seulement cette sorte d'idée générale que les homes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce , ce qui met de l'ordre et de la netteté dans nos pensées , et abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts et de sciences : la physique , par exemple , n'existe point , c'est-à-dire , qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les homes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature ; et ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions , ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur* , *amertume* , *être* , *néant* , *vie* , *mort* , *mouvement* , *repos* , etc. Chacune de ces idées générales , quoiqu'on en dise , est aussi positive que l'autre , puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Come les diférens objets blancs ont doné

lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur* , idée abstraite , qui ne marque qu'une sorte d'affecton de l'esprit ; de même , les divers objets qui nous affectent en tant de manières différentes , nous ont donné lieu de nous former l'idée d'*être* , de *substance* , d'*existence* ; sur-tout , lorsque nous ne considérons les objets que come existans , sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières : c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation , ils changent de place , ils disparaissent , et nous sentons réellement ce changement et cette absence : alors il se passe en nous une affecton réelle , par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux états sensibles ; de-là l'idée d'*absence* , de *privation* , de *néant* : de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même , cependant ce mot marque une affecton réelle de l'esprit , c'est une idée abstraite que nous acquérons par l'usage de la vie , à l'ocasion de l'absence de l'objet , et de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affigent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit , nous avons consenti , ou nous n'avons pas consenti , nous avons dit *oui* , ou nous avons dit *non* : en-



suite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs , et que nous les avons réduits à certaines classes , nous avons apelé *afirmation* cette manière uniforme dont notre esprit est affecté quand il acquiesce, quand il consent ; et nous avons apelé *négation* la manière dont notre esprit est affecté , quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits , qui sont en très-grand nombre , ne marquent donc que des affections de l'entendement ; ce sont des opérations naturelles de l'esprit , par lesquelles nous nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'home. Les noms de ces classes différentes ne désignent point de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des homes , mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens et des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous acquérons par l'usage de la vie , sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle et de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété , c'est-à-dire , s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont

causée, et dont ils nous ont laissé l'idée ou affection habituelle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte; nous rapportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes, et si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter; nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part, et c'est de-là que viennent tous les noms appellatifs, qui marquent des genres ou des espèces particulières; ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier; ainsi quand on considère en général le cercle, une ville, *cercle* et *ville* sont des termes abstraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous acquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, et qu'on doit ne leur montrer que du bon et du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets, et il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainsi ils ont plus d'idées exemplaires, et c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune home qui n'auroit vu que d'excélens tableaux, n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique, quand on dit *trois louis, dix hommes*, en un mot, quand on applique le nombre à quelque sujet particulier, ce nombre est appelé *concret*; au lieu que si l'on dit *deux et deux font quatre*, ce sont-là des nombres abstraits, qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même, ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environnent et dont nous recevons des impressions, sont autant d'êtres particuliers que les philosophes appellent des individus; les uns sont semblables aux autres en certains points: de-là les idées abstraites de genre et d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser en un autre lui-même: Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus: cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table; de-là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affecton de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, et dans la suite je n'appellerois blanc que ce

qui y seroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi, il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales; un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai acquise du cercle, par l'usage de la vie, et par les réflexions que cet usage fait naître dans mon esprit.

La fortune, le hasard et la destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'événemens qui nous arivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconnue que le vulgaire a apelée *fortune*, *hasard*, ou *destinée*: ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

Les impressions que nous recevons des objets, et les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l'usage de la vie et par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive: c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous anoncent son existence et ses perfec-

tions (1) : *Cæli enarrant gloriam Dei* (2). *Invisibilia enim ipsius per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur , sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite ; l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier , quelque indéterminée qu'elle soit , n'est pas l'idée d'un être abstrait , elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence et de l'adresse : ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant , qui le conserve , qu'il doit avoir des perfections infinies , et qu'il exige de nous de la reconnoissance et des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit , qui doit nous faire reconnoître combien nous sommes élevés au-dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire , on parle des abstractions de l'esprit come on parle des réalités ; les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a donné lieu à un grand nombre d'erreurs où les homes sont tombés , faute d'avoir reconnu que les mots dont ils se servoient en ces ocasions , n'étoient que les signes des affections de leur esprit , en un mot , de leurs abstractions , et non l'expression d'objets réels ; de - là l'ordre

(1) Psal. 18. v. 1.

(2) Ad Rom. 1. v. 20.

idéal confondu avec l'ordre physique ; de-là enfin l'erreur (1) de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, et qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire , et dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination , et si l'on pouvoit se rapeler , sans prévention , la manière dont nous avons acquis nos idées et nos conoissances dans les premières années de notre vie ; mais cela n'est pas maintenant dans mon sujet.

*Réflexions sur les abstractions , par rapport  
à la manière d'enseigner.*

COME c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage , je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la didactique , c'est de savoir profiter des conoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire , pour les mener à celles qu'ils n'ont point ; c'est ce qu'on apèle alors du connu à l'inconnu. Tout le

(1) Absit error opinantium se scire quod nesciunt.  
Aug. in Euchirid. ad Laur. de Fide , Spe , et Char. cap.  
39 , tom. V, pag. 218. Paris , 1685.

monde convient du principe , mais dans la pratique on s'en écarte , ou faute d'attention , ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des connoissances qu'ils n'ont point encore acquises. Un Métaphysicien qui a médité sur l'infini , sur l'être en général , etc. persuadé que ce sont-là autant d'idées innées , parce qu'elles sont faciles à acquérir , et qu'elles lui sont familières , ne doute point que ces connoissances ne soient aussi familières au jeune homme qu'il instruit , qu'elles le sont à lui-même ; sur ce fondement , il parle toujours ; on ne l'entend point , il s'en étonne ; il élève la voix , il s'épuise , et on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance ? Avait-il à cet âge des connoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite , par le secours des réflexions , et après que son cerveau a eu acquis un certain degré de consistance ? En un mot , connoissoit-il alors ce qu'il ne connoît pas encore , et ce qui lui a paru nouveau dans la suite , quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir ?

Nous avons besoin d'impressions particulières , et pour ainsi dire , préliminaires , pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience et des réflexions , jusqu'à la sublimité des idées abstraites : parmi celles-ci , les unes sont plus faciles à acquérir que les autres , l'usage de la vie nous mène à quelques-unes presque sans réflexion , et quand nous ve-

nous ensuite à nous apercevoir que nous les avons acquises , nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi , il me paroît qu'après qu'on a acquis un grand nombre de connoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit , on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi-même , que de se former des principes d'après ces connoissances particulières , et de mettre par cette voie , de la netteté , de l'ordre , et de l'arrangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres , il faut imiter la Nature ; elle ne comence point par les principes et par les idées abstraites , ce seroit comencer par l'inconnu ; elle ne nous donne point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux , des chiens , des chevaux , etc. Il faut des principes : oui sans doute ; mais il en faut en tems et lieu. Si par principes vous entendez des règles , des maximes , des notions générales , des idées abstraites qui renferment des connoissances particulières , alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions communes , des principes faciles , des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres connoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà ; alors je conyiens qu'il faut des principes , et ces prin-



types ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut lui donner, avant que de passer aux règles et aux idées abstraites.

Les règles n'apprenent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage : ainsi commencez par faire lire des exemples des figures avant que d'en donner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique et les principes sur lesquels elle est fondée ; cependant les jeunes Logiciens se trouvent comme dans un monde nouveau dans le premier temps qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maîtres qui commencent par leur donner en abrégé le plan général de toute la Philosophie ; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*, de *catégorie*, d'*universaux*, de *degrés métaphysiques*, etc. comme si c'étoient - là autant d'êtres réels, et non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de commencer par mettre, pour ainsi dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières qui ont donné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, et faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, et que celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est

bone que pour mettre de l'ordre dans ce qu'on sait déjà , ou dans quelques autres occasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.

---

## X I I.

## D E R N I È R E O B S E R V A T I O N.

*S'il y a des mots synonymes.*

N O U S avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre et primitif : *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de-là qu'il y a des mots synonymes , et que *voiles* est synonyme à *vaisseaux* ?

Monsieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question , dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son *Traité de la justesse de la langue française*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons , et je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes , me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le français.

« On entend comunément par *synonymes*  
 » les mots qui , ne différant que par l'arti-  
 » culation de la voix , sont semblables par

l'idée qu'ils expriment. Mais y a-t-il de ces sortes de mots ? Il faut distinguer :

« Si vous prenez le terme de *synonyme* dans un sens étendu pour une simple ressemblance de signification (1), il y a des termes synonymes, c'est-à-dire, qu'il y a des mots qui expriment une idée principale » : *ferre*, *bajulare*, *portare*, *tollere*, *sustinere*, *gerere*, *gestare*, seront en ce sens autant de synonymes.

Mais si par *synonymes* vous entendez des mots qui ont « une ressemblance de signification si entière et si parfaite, que le sens pris dans toute sa force et dans toutes ses circonstances soit toujours et absolument le même, ensorte qu'un des synonymes ne signifie ni plus ni moins que l'autre : qu'on puisse les employer indifférament dans toutes les occasions, et qu'il n'y ait pas plus de choix à faire entre eux pour la signification et pour l'énergie, qu'entre les gouttes d'eau, d'une même source pour le goût et pour la qualité : dans ce second sens, il n'y a point de mots synonymes en aucune langue, : ainsi *ferre*, *bajulare*, *portare*, *tollere*, *sustinere*, *gerere*, *gestare*, auront chacun leur destination particulière : en éfet,

*Ferre*, signifie porter, c'est l'idée principale.

(1) Traité de la Justesse de la langue française, 1. 26 et 27.

*Bajulare*, c'est porter sur les épaules ou sur le cou.

*Portare*, se dit proprement lorsqu'on fait porter quelque chose sur des bêtes de somme, sur des charètes ou par des crocheteurs. *Portari dicimus ea quæ quis jumento secum ducit.* Voyez le titre XVI du cinquantième livre du Digeste, *de verborum significatione.*

*Tollere* (1), c'est lever en haut; d'où vient le substantif *tolleno*, *onis*, c'est une machine à tirer de l'eau d'un puits.

*Sustinere*, c'est soutenir, porter pour empêcher de tomber.

*Gerere*, c'est porter sur soi : *Galeam gerere in capite* (2).

*Gestare* vient de *gerere*, c'est faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces différences, il arrive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre, par figure, en conservant toujours l'idée principale, et en ayant égard à l'usage de la langue; mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indifféremment l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre*, ou *morem portare*, etc. Les Latins sentoient mieux que nous ces différences délicates,

(1) Tite-Live, l. XXXVIII, n. 5. Festus, v. Tolleno.

(2) Corn. Nep. 14. 3.

dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer (1), *nihil inter factum et gestum interest, licet videatur quædam subtilis differentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta propriè ad togam spectant, gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre, *agere, facere et gerere*, et qu'ils ont chacun leur destination particulière (2).

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots latins : tels sont Festus, *de verborum significatione*. Voyez *Grammatici veteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre, *Auctores linguæ latinæ*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron, *de linguâ latinâ*, dans les Commentaires de Donat et de Servius : elles font voir les différences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend communément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet,

(1) L. licet 58. Digest. de verborum significatione.

(2) Propter similitudinem agendi, et faciendi, et gerendi, quidam error his qui putant esse unum : potest enim quis aliquid facere et non agere : ut poëta *facit*, *fabulam* et non *agit* ; contra actor *agit* et non *facit* et sic à poëta *fabula fit* et non *agitur*, ab actore *agitur* et non *fit* : contra Imperator qui dicitur res gerere, in eo neque *facit*, sed *gerit*, id est sustinet : translatum ab his qui onera gerunt quod sustinent. Varr. de ling. lat. l. V. sub finem.

tels sont le P. Vavasseur , Jésuite , dans ses Remarques sur la langue latine , Sciopius , Henri Ftiène , de *latinitate falso suspecta* , et plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs ; voici deux exemples tirés de Cicéron , qui font voir la différence qu'il y a entre *amare et diligere*.

*Quis erat qui putaret ad eum amorem quem erga te habebam , posse aliquid accedere ? Tantum accessit , ut mihi nunc denique amare videar , antea dilexisse ( 1 ).* “ Qui l'auroit pu  
,, croire , dit Cicéron , que l'affection que j'a-  
,, vois pour vous eût pu recevoir quelque degré  
,, de plus ? cependant elle est si fort augmentée ,  
,, que je sens bien qu'à la vérité vous m'étiez  
,, cher autrefois , mais qu'aujourd'hui je vous  
,, aime tendrement.

Et au livre XIII. Epi. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis : sed tamen , ut scires eum non à me diligì solum , verum etiam amari , ab eam rem tibi hæc scribo.* “ Vous l'aimez , mais je l'aime encore davantage ; et c'est pour cela que je vous le  
,, recommande „

Voilà une différence bien marquée entre *amare et diligere* ( 2 ) ; Cicéron observe ailleurs qu'il y a de la différence entre *dolere et laborare* ,

( 1 ) *Cicer. Ep. ad fam. l. IX. Ep. 14.*

( 2 ) *Tuscul. l. II. n. 15.*

lors même que ce dernier mot est pris dans le sens du premier : *Interest aliquid inter laborem et dolorem ; sunt finitima omninò , sed tamen differt aliquid : labor est functio quædam vel animi vel corporis , gravioris operis vel muneris ; dolor autem motus asper in corpore . . . , aliud inquam est dolere , aliud laborare , cum varices secabantur Cn. Mario , doleret : cum æstu magno ducebat agmen , laborabat.*

Les savans ont observé de pareilles différences entre plusieurs autres mots , que les jeunes gens et ceux qui manquent de goût et de réflexion regardent come autant de synonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux façons.

M. de la Bruyère remarque " qu'entre toutes „ les différentes expressions (1) qui peuvent rendre une seule de nos pensées , il n'y en a „ qu'une qui soit la bone : que tout ce qui ne l'est „ point est foible , et ne satisfait point un homme „ d'esprit „. Ainsi ceux qui se sont donés la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin , en affectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis , auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'apporte de lumière. L'une et l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes , leur énergie , et la finesse de la langue , come je l'ai remarqué ailleurs.

*Lucus* veut dire un bois consacré à quelque

(1) Caract. des Ouvr. de l'Esprit.

divinité, *Sylva*, un bois général : Virgile ne manque pas à cette distinction ; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apollo (1).

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit : *Ut nulla sit sylva, quâ magis Apollo gloriatur.*

*Nex, necis*, vient de *necare*, et se dit d'une mort violente ; au lieu que *mors* signifie simplement la mort, la cessation de la vie. Virgile dit, parlant d'Hercule :

. . . Neco Geryonis spoliisque superbus (2) ;

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois raporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on reconoitra cet usage propre des termes, et par conséquent l'utilité de ces versions qui ne sont ni latines, ni françaises. Ce n'est que pour inspirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

I. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée,

(1) *Virg. Ecl. VI. v. 73.*

(2) *Æn. VIII. v. 202.*



on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, et les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonyme de plusieurs : mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé que l'un de ces termes, et qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage, ce tyran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée ; mais il est très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque rapport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, et non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche, si elle a des termes pour distinguer, non-seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité et de composition.

4. Il y a des occasions où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre ; mais aussi il y a des occasions où il est beaucoup mieux de faire un choix : il y a donc de la différence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre

254 DERNIÈRE OBSERVATION.

l'idée comune , sans y joindre ou sans exclure les idées accessoires , on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots , parce qu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; et à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit, et suppose une grande connoissance de la langue.

F I N.

---

---

# T A B L E

## D E S A R T I C L E S

Contenus dans cet Ouvrage.

---

### P R E M I È R E P A R T I E.

*Des Tropes en général.*

---

<b>A</b> RT. I. <i>Idées générales des figures.</i>	pag. I
II. <i>Division des Figures.</i>	10
III. <i>Division des figures de mots.</i>	11
IV. <i>Définition des Tropes.</i>	12
V. <i>Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit conôître les Tropes pour bien entendre les auteurs, et pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler et d'écrire.</i>	15
VI. <i>Sens propre, Sens figuré.</i>	18
VII. <i>Réflexions générales sur le Sens figuré.</i>	20
I. <i>Origine du Sens figuré.</i>	Ibidem.
II. <i>Usages ou effets des Tropes.</i>	21
III. <i>Ce qu'on doit observer, et ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, et pourquoi ils plaisent.</i>	27.

IV. <i>Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.</i>	page 21
V. <i>Observations sur les Dictionnaires Latins-Français.</i>	31

## S E C O N D E P A R T I E.

*Des Tropes en particulier.*

<b>A</b> RT. I. <i>La Catachrèse.</i>	pag. 35
<i>Abus, Extension ou Imitation.</i>	ibidem.
II. <i>La Métonymie.</i>	54
III. <i>La Métalepse.</i>	74
IV. <i>La Synecdoque.</i>	85
V. <i>L'Antonomase.</i>	93
VI. <i>La Communication dans les paroles.</i>	101
VII. <i>La Litote.</i>	102
VIII. <i>L'Hyperbole.</i>	104
IX. <i>L'Hypotypose.</i>	107
X. <i>La Métaphore.</i>	110
<i>Remarques sur le mauvais usages des Méta-</i>	
<i>phores.</i>	122
XI. <i>La Syllepse Oratoire.</i>	126
XII. <i>L'Allégorie.</i>	128
XIII. <i>L'Allusion.</i>	135
XIV. <i>L'Ironie.</i>	143
XV. <i>L'Euphémisme.</i>	145
XVI. <i>L'Antiphrase.</i>	156
XVII. <i>La Périphrase.</i>	159
XVIII. <i>L'Hypallage.</i>	166

T A B L E.

267

XXIX. <i>L'Onomatopée.</i>	page 176
XXX. <i>Qu'un même mot peut être doublement figuré.</i>	178
XXI. <i>De la Subordination des Tropes , ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres , et de leurs caractères particuliers.</i>	180
XXII. I. <i>Des Tropes dont on n'a point parlé , etc.</i>	184
XXIII. <i>Que l'usage et l'abus des Tropes sont de tous les tems et de toutes les langues.</i>	187

---

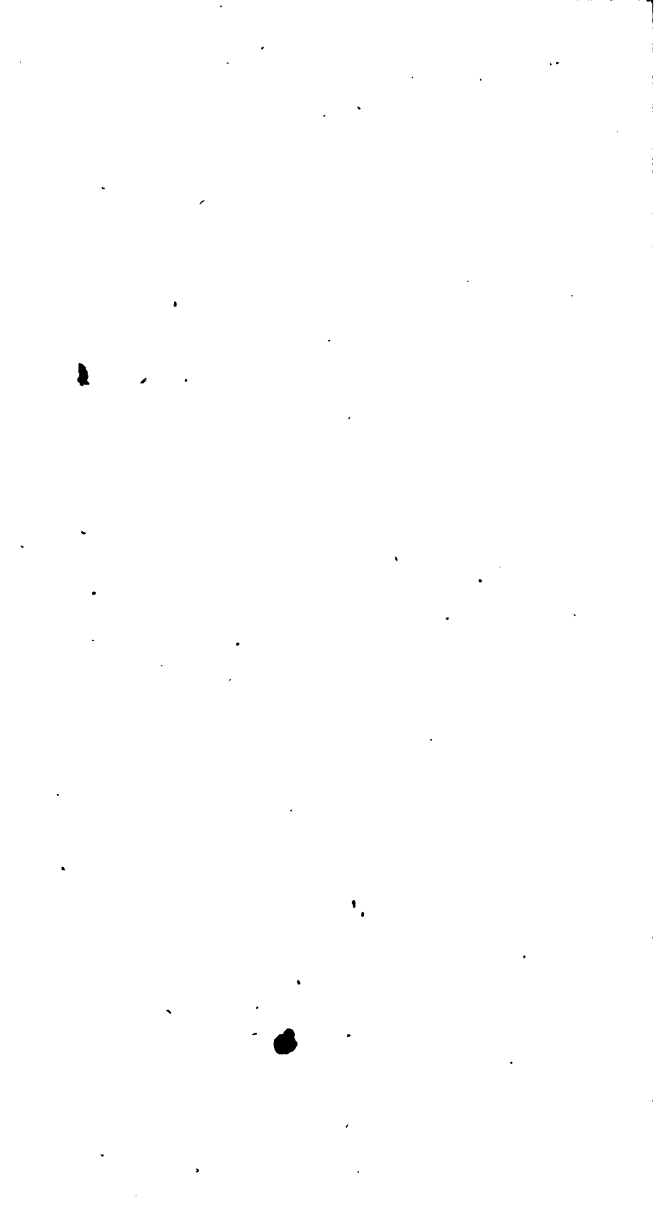
T R O I S I È M E P A R T I E.

**D**ES autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. pag. 191

I. <i>Substantifs pris adjectivement , Adjectifs pris substantivement , Substantifs et Adjectifs pris adverbialement.</i>	Ibidem.
II. <i>Sens déterminé , Sens indéterminé.</i>	197
III. <i>Sens actif , Sens passif , Sens neutre.</i>	198
IV. <i>Sens absolu , Sens relatif.</i>	203
V. <i>Sens Collectif , Sens distributif.</i>	204
VI. <i>Sens équivoque , Sens louche.</i>	205
VII. <i>Des jeux de Mots et de la Paronomase.</i>	209
VIII. <i>Sens composé , Sens divisé.</i>	211
IX. <i>Sens littéral , Sens spirituel.</i>	213
<i>Division du Sens littéral.</i>	214
<i>Division du Sens spirituel.</i>	221
1. <i>Sens moral.</i>	Ibidem.
2. <i>Sens allégorique.</i>	222
3. <i>Sens anagogique.</i>	225

<b>X. Du Sens adapté , ou que l'on donne par allusion.</b>	225
<b>Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.</b>	227
<b>Suite du Sens adapté. De la Parodie et des Centons.</b>	232
<b>XI. Sens abstrait , Sens concret.</b>	234
<b>Des termes abstraits.</b>	242
<b>Réflexions sur les abstractions , par rapport à la manière d'enseigner.</b>	252
<b>XII. Dernière Observation. S'il y a des mots synonymes.</b>	256

Fin de la Table.



Series 7.1. 58 - 59



WID-LC  
P1027 .DS 1004

Des tropes, ou des différents sans d  
Widener

AFF4000



3 2044 003 428 851

S

